AMMIEN
MARCELLIN.

TOME SECOND.

Adams
153.6
v. 2

AMMIEN MARCELLIN.

LIVRE XX.

CHAPITRE I.

Le Général Lupicin eſt enyoyé avec une armée dans la Grande-Bretagne, pour s'oppoſer aux incurſions des Pictes & des Ecoſſois.

TELLE eſt la ſuite des événemens qui arriverent en Illyrie & dans l'Orient. Mais Conſtance étant Conſul pour la dixieme fois & Julien pour la troiſieme, les Pictes & les Ecoſſois, nations féroces, au mépris

ner par quelles raisons on avoit laissé saccager Amide ; ceux-ci rejeterent les causes claires & sensibles de ce désastre, & dans la crainte d'offenser le Grand-Chambellan Eusebe, s'ils faisoient valoir les preuves inconteſtables qu'on avoit, que l'opiniâtre paresse de Sabinien avoit seule occasionné ce malheur, ils s'écarterent de la vérité & s'appesantirent dans leurs recherches sur des bagatelles très-éloignées de l'objet principal.

Ursicin, que l'injustice de cette manœuvre indigna, leur dit : « *Quelque* » *mépris que l'Empereur me témoigne,* » *l'affaire est assez grave pour qu'il n'y* » *ait que lui qui doive en prendre con-* » *noissance & la juger : qu'il compte en* » *attendant sur ce que je lui prédis ; c'est* » *que tandis qu'il s'afflige du malheur* » *d'Amide dont on lui a fidélement expli-* » *qué les raisons, & qu'il se laisse gou-* » *verner par de vils eunuques, sa présence* » *même, soutenüe de toute l'élite de son* » *armée, ne sera pas capable au printems* » *prochain, d'empêcher le démembrement* » *de la Mésopotamie* ». Le rapport que l'on fit au Prince de ce discours, que la malignité ne manqua pas d'exagé-

rer & d'envenimer, l'irrita au point que sans approfondir davantage cette affaire & sans permettre qu'on l'éclairât, il dépoſa Urſicin & le condamna à l'exil. Par une promotion inouie, Agilon, qui n'étoit que Commandant d'une Compagnie de la Garde, le remplaça.

CHAPITRE III.

Eclipſe de Soleil, de deux Soleils : des cauſes des Eclipſes de Lune & de Soleil, ainſi que des Phaſes & autres changemens de la Lune.

DANS ce même temps le Ciel fut couvert dans les parties de l'Orient d'épaiſſes ténebres, à travers deſquelles les étoiles brillerent ſans diſcontinuer depuis l'aube du jour juſqu'à midi; à ce phénomene effrayant ſe joignit encore ceci, c'eſt que tandis que le Soleil étoit auſſi obſcurci que ſi la lumiere eût entiérement diſparu, le peuple alarmé eſtima que cet aſtre reſtoit éclipſé plus long-temps qu'à l'ordinai-

re; sa clarté diminua d'abord jusqu'à ne lui laisser que l'apparence du premier croissant de la Lune, il revint ensuite à la moitié de sa forme qu'il reprit enfin tout-à-fait. Ceci n'arrive d'ailleurs d'une maniere si marquée, que lorsqu'après diverses révolutions inégales, la Lune se retrouve au bout d'un certain temps au même point, c'est-à-dire, lorsqu'étant toute entiere dans le même signe opposée en ligne droite au Soleil, elle s'y arrête quelques minutes que les Géometres appellent parties des parties. Quoique, selon les observations des Physiciens, les conversions & les mouvemens de ces deux astres reviennent aux mêmes conjonctions à la fin de chaque mois lunaire, il ne s'ensuit pas qu'alors le Soleil soit toujours éclipsé, mais seulement lorsque la Lune, comme par une espece de balancement, revient à ces termes moyens, & se trouve en ligne droite entre l'orbite solaire & nos yeux. En un mot l'éclipse de Soleil a lieu lorsque cet astre & la Lune, qui de tous les corps célestes est le plus voisin de la terre, marchant également dans les orbites qui leur sont

propres & indépendamment de l'éloignement qui eſt entr'eux, paroiſſent n'occuper qu'une même place, comme s'exprime Ptolomée, avec autant de profondeur que d'élégance, & reviennent aux dimenſions qu'on appelle points aſcendans ou deſcendans des conjonctions écliptiques; ce que les Grecs expriment par des termes qui ſignifient conjonctions défectives. L'éclipſe ſera foible, ſi ces aſtres ne ſe trouvent que dans le voiſinage de ces points ou nœuds; au contraire, s'ils ſont préciſément dans ces nœuds qui forment exactement les points d'interſection du cours aſcendant & deſcendant de la Lune, le Ciel ſe couvrira de maniere que l'air épaiſſi ne permettra pas de voir les objets les plus voiſins.

On croit encore appercevoir le Soleil double lorſque la nue élevée plus que de coutume & reſplendiſſante des rayons éternels de cet aſtre, nous en réfléchit l'image, comme d'un miroir bien poli.

Parlons maintenant de la Lune. Elle ſouffre une éclipſe viſible, quand étant pleine & d'une lumiere parfaitement

ronde, elle se trouve opposée au Soleil, & éloignée de son disque de cent quatre-vingts degrés, ou quand elle entre dans le septieme signe ; & quoiqu'elle soit à cette distance toutes les fois qu'elle est pleine, il n'en résulte pourtant pas toujours une éclipse : mais comme cet astre qui est voisin de la terre & dans le plus grand éloignement des autres corps célestes, se présente quelquefois à la lumiere qui le frappe, quelquefois aussi il est un peu obscurci par l'ombre de la nuit qui s'étend en forme d'un cône fort étroit. La Lune est encore enveloppée d'épaisses ténebres, lorsque le Soleil étant au plus bas point de son orbite, ne peut, à cause de l'interposition du globe terrestre, répandre ses rayons sur elle qui n'a point de lumiere propre, ce que l'on conclud de plusieurs preuves. Revenue au même signe que le Soleil occupe, elle s'obscurcit & perd toute sa lumiere, lorsqu'elle n'est ni plus haut ni plus bas que lui. C'est ce qu'on nomme conjonction de la Lune. Elle paroît naître, quand elle s'écarte de la perpendiculaire tirée du Soleil ; on la revoit, quoiqu'encore

très-mince, lorsqu'après avoir quitté cet astre, elle entre dans le second signe. Plus avancée, & ayant plus d'éclat par son croissant, on l'appelle Lune cornue; mais lorsque plus éloignée du Soleil, elle approche du quatrieme signe & reçoit un plus grand nombre de rayons de cet astre, sa lumiere s'augmente au point que les Grecs lui donnent le nom de *Dichotome*, la moitié de son disque étant lumineuse; elle s'éloigne ensuite davantage, & offre, quand elle est au cinquieme signe, une figure convexe des deux côtés. Directement opposée au Soleil & parvenue au septieme signe, elle brille en plein; à mesure qu'elle continue sa marche, elle diminue, ce qu'on nomme Lune décroissante, & repasse ensuite par les mêmes phases qu'elle a eues en croissant. Tous les sentimens s'accordent à dire qu'il n'y a jamais d'éclipse de Lune que vers le milieu du mois lunaire.

Pour comprendre ce que nous avons dit, que le Soleil se promene tantôt dans l'Ether, tantôt dans le monde inférieur, il faut savoir que les corps célestes considérés relativement à l'U-

nivers ne se couchent ni ne se levent pas, mais qu'ils paroissent tels à nos yeux de dessus la terre qui est suspendue par l'action d'un agent interne, & n'est qu'un petit point comparée à l'immensité des choses; ce qui fait que quelquefois les étoiles dont l'ordre est éternel, paroissent être fixes dans le ciel, & d'autres fois, qu'elles nous semblent abandonner leurs demeures & changer de place : mais revenons à notre sujet.

CHAPITRE IV.

Les soldats Gaulois que Constance veut détacher de Julien & faire servir en Orient contre les Perses, forcent ce jeune Prince qui hivernoit à Paris, à prendre le nom d'Auguste.

CONSTANCE tout en se hâtant de porter du secours à l'Orient que les Perses, selon le rapport unanime des transfuges & des espions, alloient envahir, étoit tourmenté par l'envie qu'il ressentoit des vertus de Julien.

La renommée publioit par-tout les travaux & le brillant succès avec lequel ce Prince avoit détruit quelques royaumes Allemands, & repris dans la Gaule des villes ravagées par les Barbares qu'il avoit soumis & rendus tributaires. L'Empereur navré de ces bruits, & craignant que les choses n'allassent plus loin, envoya, à l'instigation à ce qu'on prétend du Préfet Florentius, le Secrétaire & Tribun Decentius, avec ordre de tirer de l'armée de Julien les soldats auxiliaires, tels que les Erules, les Bataves, les Petulans, les Celtes, & trois cents hommes d'élite choisis dans chacun des autres corps: ils eurent ordre de partir au plutôt, sous prétexte qu'ils devoient être prêts dès le printemps prochain à agir contre les Perses. Lupicin fut chargé seul, (car on ignoroit qu'il fût en Angleterre,) de se mettre incessamment en marche avec les auxiliaires & les trois cents hommes pris sur chaque légion. Sintula Grand Ecuyer du César, reçut pareillement ordre de faire un choix de ce qu'il y avoit de meilleur parmi les Scutaires & les Gentils & de l'amener. Julien se sou-

mit sans murmurer aux volontés de son supérieur. Cependant pour épargner, s'il étoit possible, des désagrémens à des troupes qui ne s'étoient attachées à lui, & n'avoient quitté les lieux qu'elles habitoient au-delà du Rhin, que sous la promesse qu'on ne les meneroit jamais au-delà des Alpes, il crut devoir représenter qu'il étoit à craindre que cette violence ne dégoûtât ces étrangers de nous offrir à l'avenir leurs services ; mais le Tribun méprisant les plaintes du Prince, ne pensa qu'à obéir à Auguste ; & après avoir trié ce qu'il y avoit de plus vigoureux & de plus adroit dans l'armée, il partit à la tête de ce corps, dans l'espérance d'avancer par là sa fortune. Julien très-embarrassé sur la maniere dont il s'y prendroit avec les autres troupes qu'on lui ordonnoit d'envoyer, sentit tout ce que sa position avoit de critique ; car il craignoit d'un côté le caractere sauvage de ses soldats, de l'autre les ordres de Constance étoient pressans. L'absence du Général de la Cavalerie augmentoit encore les inquiétudes de Julien ; il commença par mander le Préfet qui s'étoit rendu à

Vienne ſous prétexte d'y établir des magaſins, mais dans le vrai pour s'éloigner de l'armée, parce qu'il ſe rappeloit qu'il avoit autrefois dans une de ſes relations conſeillé à Conſtance de retirer des Gaules les troupes qui les avoient défendues & qui étoient redoutées des Barbares. Florentius ayant reçu les lettres de Julien qui le conjuroit de hâter ſon retour & de l'aider de ſes conſeils dans une affaire qui intéreſſoit la République, refuſa obſtinément de le faire; il fut encore ſaiſi de je ne ſais quelle crainte, parce qu'on lui marquoit ſans déguiſement que le Préfet dans des circonſtances critiques & dangereuſes ne devoit jamais s'éloigner de ſon Général; Julien ajoutoit même à cette réflexion qu'il renonceroit à ſa qualité de Céſar, s'il perſévéroit dans ſon refus, préférant la mort, diſoit ce Prince, à la honte de ſouſcrire à la ruine de ces Provinces; mais tout cela n'ébranla pas Florentius. Au milieu de ces délais qu'occaſionna l'abſence de Lupicin, & le Préfet qui craignoit les ſéditions des ſoldats, Julien privé de conſeil & flottant dans l'indéciſion, crut ne pouvoir

rien faire de mieux que d'ordonner que les troupes qui avoient déjà quitté leurs quartiers, se missent en marche. Dès que cet ordre fut publié, quelqu'un jeta clandestinement près des enseignes des Petulans un libelle qui entre autres choses portoit : *On nous chasse comme des criminels aux extrémités du monde ; nos femmes & nos enfans que nous avons arrachés par de sanglans combats à l'esclavage des Allemands, y retomberont.* Ce billet fut porté & lu à la Cour ; Julien trouvant que leurs plaintes étoient fondées, ordonna que leurs familles les accompagneroient dans leur marche, & permit même d'employer les voitures d'usage dans ces occasions. Comme on hésitoit sur la route qu'on prendroit, le Secrétaire Decentius proposa de passer par Paris, que Julien n'avoit pas encore quitté. On suivit ces avis. A l'entrée de ces troupes dans les fauxbourgs de cette ville, Julien selon sa coutume fut au devant d'elles, loua ceux qu'il connoissoit, les exhorta à bien faire, & les encouragea à se rendre sans répugnance près d'Auguste, dont le pouvoir & la générosité les récompense-

roit dignement de leurs travaux. Pour traiter enſuite avec diſtinction des gens qui étoient à la veille d'entreprendre une ſi longue marche, il invita les Officiers à ſa table & leur permit de lui demander ce qu'ils ſouhaitoient. Cette bienveillance les toucha, ils ſe retirerent pénétrés de douleur en penſant qu'un ſort rigoureux les arrachoit à leur patrie & à un chef qui avoit tant d'humanité. Tout remplis de ces triſtes idées, ils rentrent dans leurs quartiers. Mais vers le commencement de la nuit ils éclatent en murmures, & s'échauffent les uns les autres : comme tous étoient également au déſeſpoir de cette révolution, ils courent aux armes, ſe rendent avec un bruit effroyable au palais, l'environnent à n'en laiſſer ſortir qui que ce ſoit, & demandent à grands cris que Julien Auguſte paroiſſe. Enfin, après avoir attendu juſqu'au jour, ils forcent le Prince à ſortir. A peine l'ont-ils apperçu, qu'ils redoublent leurs cris, & l'appellent tout d'une voix Auguſte.

Julien réſiſte d'abord avec courage ; tantôt il témoigne de l'indignation,

tantôt il leur tend les mains, les prie, les conjure de ne pas souiller tant de victoires par une démarche inconsidérée, & de ne pas donner lieu par une révolte à des guerres civiles; enfin lorsqu'il les vit un peu calmés, il ajouta avec douceur: « Cessez de » vous échauffer; on pourra sans ex» citer de troubles, & sans rien in» nover, obtenir ce que vous souhai» tez: puisque les douceurs de la pa» trie vous tiennent à cœur, & que » vous craignez des lieux nouveaux » & étrangers, retournez dans vos » habitations, vous ne passerez pas » les Alpes qui vous déplaisent; je » me charge de vous justifier auprès » d'Auguste dont je connois la sagesse » & l'equité. »

Les cris ne continuerent cependant pas moins après ce discours: ces troupes obstinées joignirent les injures & les reproches au fracas qu'elles faisoient, & Julien se vit forcé de souscrire à leur volonté. Elevé sur un pavois, il fut donc unanimement proclamé Auguste: on voulut l'orner du diadême, & ayant dit qu'il n'en avoit jamais eu, on demanda le collier ou

tel autre ornement de tête de ſon épouſe ; mais il répondit que ce ſeroit commencer ſous des auſpices peu favorables que de recourir à une parure de femme ; on prit une aigrette de cheval pour qu'il portât du moins quelque marque de dignité ; Julien la rejeta comme une indécence : alors un certain Maurus devenu Comte, & qui enſuite ſe conduiſit mal au pas de Sucques, Haſtaire parmi les Pétulans, détacha le collier dont il ſe ſervoit comme Porte-Enſeigne, & le mit hardiment ſur la tête de Julien. Ce Prince pouſſé à l'extrémité, & voyant bien qu'il ne pouvoit échapper au péril, s'il s'obſtinoit plus long-temps, promit à chaque ſoldat cinq pieces d'or & une livre d'argent. Il ne fut pas moins agité d'inquiétudes après ceci, qu'il l'avoit été auparavant, & prévoyant ce qui arriveroit, il ne porta point le diadême, ne parut pas en public, & ne vaqua pas même aux affaires les plus ſérieuſes & le plus preſſées.

Tandis que pour ſe ſouſtraire aux divers maux qui le menaçoient, il vivoit ainſi retiré dans l'appartement le plus ſecret, un Décurion du palais,

ce qui eſt un emploi diſtingué, courut à grands pas aux enſeignes des Pétulans & des Celtes, & s'écria avec force qu'on venoit de commettre une action atroce, & que le Prince qu'ils avoient élu Auguſte la veille, avoit été clandeſtinement aſſaſſiné. A ces mots les ſoldats que ce qu'ils ignorent met autant en mouvement que ce qu'ils ſavent, agitent les uns leurs javelots, les autres d'un air menaçant leurs épées, & tous courant de divers côtés & ſans ordre, (ce qui arrive toujours dans des momens de trouble) s'emparent à la hâte du palais : les ſentinelles alarmées, les Tribuns & le Commandant de la garde, nommé Excubitor, appréhendant quelque perfidie de l'inconſtance des ſoldats, s'enfuient. Les troupes qui trouvent partout un profond ſilence, s'arrêtent un peu ; on leur demande la cauſe de ce bruyant éclat : inquietes ſur le ſalut du Prince, elles héſitent longtemps avant de répondre, & ne quittent la place qu'après qu'on les eut introduites dans le conſeil où elles virent Julien revêtu des ornemens de ſa dignité.

CHAPITRE V.

Julien Auguſte harangue ſes troupes.

LA nouvelle de cette révolution s'étant répandue, les ſoldats qui étoient déjà partis ſous la conduite de Sintula, revinrent tranquillement avec lui à Paris; l'ordre fut enſuite donné pour que tous ſe raſſemblaſſent le lendemain dans le camp. Julien environné des aigles, des enſeignes, des étendards & des cohortes de gens armés, monta avec plus de pompe que de coutume ſur ſon tribunal. Il s'arrêta quelques inſtans à conſidérer le maintien des aſſiſtans, & les voyant tous gais & contens, il leur tint à haute voix ce diſcours.

» Généreux & fideles défenſeurs » de la République & de ma perſon» ne, vous qui avez tant de fois ex» poſé vos jours avec moi pour le » ſalut des provinces, la circonſtance » critique où nous nous trouvons, » (puiſque par une réſolution iné-

» branlable vous venez de m'élever
» du rang de Céſar à celui d'Auguſte)
» ſemble demander que je vous en-
» tretienne en peu de mots, des ſa-
» ges précautions que la prudence
» veut que nous prenions. Vous le
» ſavez, à peine j'étois ſorti de l'en-
» fance, que revêtu de la pourpre,
» ſeulement pour la forme, une di-
» rection divine me confia à vos
» ſoins; depuis ce moment je ne me
» ſuis jamais écarté du deſſein de me
» bien conduire; toujours à votre tê-
» te, vous m'avez vu partager tous
» vos travaux, lorſque des nations
» féroces après avoir ſaccagé nos vil-
» les & maſſacré pluſieurs milliers
» de nos concitoyens, s'apprêtoient
» à conſommer la ruine de nos Pro-
» vinces. Il eſt inutile de vous rap-
» peller combien de fois au milieu
» de l'hiver, malgré la rigueur de la
» ſaiſon & dans un temps, où les
» travaux de Mars demeurent pour
» l'ordinaire ſuſpendus, tant ſur terre
» que ſur mer, nous avons repouſſé
» les Allemands & fait eſſuyer des
» pertes conſidérables à ces peuples
» juſqu'alors indomptés. Mais ce que

» je ne saurois taire ni passer sous
» silence, c'est cette brillante jour-
» née de Strasbourg qui apporta,
» pour ainsi dire, sur ses ailes, l'é-
» ternelle liberté des Gaules; c'est là
» où courant à travers une grêle de
» traits je vous vis par un courage
» qui vous est propre depuis long-
» temps, tels que des torrens, fon-
» dre sur l'ennemi, le mettre en piece
» ou le chasser dans le fleuve, &
» ne perdre qu'un petit nombre de
» nos amis dont nos éloges ont bien
» mieux honoré les funérailles, que
» ne l'auroient fait nos regrets. Je
» suis assuré qu'après tant de belles
» actions, la postérité se souviendra
» toujours des services éclatans que
» nous avons rendus à la République,
» sur-tout si vous continuez à sou-
» tenir courageusement dans le dan-
» ger; celui que vous avez élevé au
» rang suprême. Mais pour que tout
» se fasse avec ordre, pour que les
» récompenses soient toujours le prix
» incorruptible de la valeur, & que
» les honneurs ne soient plus celui de
» l'intrigue, je déclare en votre pré-
» sence & j'établis comme une loi

» ſacrée, qu'aucun Officier tant civil » que militaire, ne pourra déſormais » être avancé que par ſon mérite, » & que la honte ſera le partage de » quiconque tâchera d'obtenir des gra- » ces pour quelqu'un, par la voie des » recommandations. » Les ſimples ſoldats qui depuis long-temps avoient été exclus des avancemens & des récompenſes, animés par ces paroles, de l'eſpoir d'un meilleur ſort, frapperent avec bruit leurs boucliers de leurs piques & témoignerent combien ils approuvoient ce diſcours. Les Petulans & les Celtes, pour ne pas laiſſer à cette loi le temps de s'établir, prierent auſſitôt le Prince d'accorder à leurs Commiſſaires des vivres, quelques adminiſtrations dans telle Province qu'il voudroit, mais il leur refuſa cette grace & ils ſe retirerent ſans en témoigner ni dépit ni douleur.

Julien la nuit qui précéda ſon élévation à l'empire, raconta à ceux qui l'approchoient de plus près, qu'une figure, telle qu'on peint le génie de l'Empire, lui étoit apparue en ſonge & lui avoit dit d'un ton de repro-

che ; « *Il y a long-temps, Julien, que je* » *me tiens cachée à ta porte, pour te* » *conduire aux honneurs, j'en ai été ren-* » *voyée quelquefois ; ſi contre l'avis de* » *tous, tu me refuſes encore, je me reti-* » *rerai triſte & humiliée, mais en atten-* » *dant, penſe ſérieuſement, que de ce* » *moment je t'abandonnerai* ».

CHAPITRE VI.

Sapor aſſiege, prend & raſe Singare, les habitans ſont menés en Perſe avec la Cavalerie auxiliaire & deux légions qui défendoient la ville.

TANDIS que ceci ſe paſſoit dans les Gaules, le cruel Roi des Perſes incité par Antonin, auquel ſe joignit Craugaſe, brûloit du déſir de conquérir la Méſopotamie. Il profita de l'éloignement où étoit Conſtance avec ſon armée, paſſa promptement le Tigre avec toutes ſes forces, & entreprit le ſiege de Singare (*a*). Elle étoit abondam-

(*a*) A préſent *Sindſchar* ou *Sendſchar* dans le Gouvernement de Moſul dans la Turquie Aſiatique.

ment pourvue de troupes, & de l'aveu même de ceux qui veilloient à la défense de ces contrées, de toutes les choses nécessaires.

A la vue des ennemis, les assiégés fermerent promptement les portes, parcoururent avec résolution les tours & les créneaux, y rassemblerent des pierres & des machines de guerre, & après avoir pourvu à tout, ils se mirent sous les armes, prêts à repousser ce monde d'assaillans, s'ils essayoient d'approcher des murailles. Le Roi dès qu'il fut arrivé fit agir, mais inutilement, les Grands qui l'invironnoient, pour gagner les habitans par des entretiens pleins de douceur. Le premier jour se passa sans qu'on entreprît quelque chose: le lendemain on éleva dès le matin une enseigne couleur de feu, & aussi-tôt la ville fut investie par des gens dont les uns portoient des échelles, les autres préparoient des machines: la plupart couverts de mantelets & de claies d'osier, cherchoient à s'ouvrir un chemin jusqu'aux pieds des murailles pour les renverser.

De leur côté les habitans placés sur de hautes tours, écartoient avec des

des pierres & des traits de toute eſpece, ceux qui s'opiniâtroient à s'avancer. On combattit ainſi avec un ſuccès équivoque pendant pluſieurs jours : il y eut de part & d'autre beaucoup de morts & de bleſſés : enfin au plus fort de la mêlée, & le ſoir approchant, les Perſes, entre autres machines, firent avancer un vigoureux bélier qui frappant à coups redoublés une tour ronde, ouvrit la ville préciſément comme cela étoit arrivé au ſiege précédent. L'effort ſe porta alors de ce côté, & on s'y battit avec acharnement ; les torches, les brandons & les brûlots volerent de toutes parts pour conſumer, s'il étoit poſſible, cette machine dangereuſe ; les fleches & les glands ne diſcontinuerent pas non plus. Mais la tête aiguë du bélier triompha de tout ; elle perça le ciment qui lioit les pierres nouvellement raſſemblées, & dont l'humidité affoibliſſoit la réſiſtance. Pendant qu'on ſe diſputoit le terrain avec le fer & les feux, la tour en tombant ouvrit le paſſage de la ville, & dégarnit la place de ſes défenſeurs que la grandeur du péril diſperſa. Auſſi-tôt les bataillons ennemis

qui ne trouverent plus d'obſtacles, ſe répandirent par les rues en pouſſant de grands cris; on maſſacra indiſtinctement quelques habitans, le reſte fut fait priſonnier par l'ordre de Sapor & envoyé aux extrémités de la Perſe.

Deux légions défendoient cette ville: ſavoir la premiere Flavienne & la premiere Parthique, avec pluſieurs naturels du pays, & un renfort de cavalerie que l'approche imprévue de l'ennemi empêcha de ſortir; tous les mains liées ſur le dos, furent ainſi conduits ſans qu'on pût les ſecourir. La plus grande partie de notre armée campoit loin de là, près de Niſibe qu'elle couvroit; d'ailleurs jamais, même dans les temps les plus anciens, perſonne n'avoit pu empêcher la priſe de cette place, à cauſe de la diſette d'eau qui regne dans ſes arides environs. Quelqu'avantageuſement que fût ſituée cette fortereſſe pour être avertie des entrepriſes ſubites de l'ennemi, on peut dire cependant qu'elle a beaucoup coûté à la République, par les pertes conſidérables en ſoldats que ſa priſe a plus d'une fois occaſionnées.

CHAPITRE VII.

Sapor s'empare de Bezabde, ville défendue par trois légions; il la répare & y met une garnison & des vivres. Ce Prince attaque encore Virta, mais sans succès.

APRÈS la prise de cette place, Sapor qui se ressouvenoit de ce qu'il avoit essuyé devant Nisibe, l'évita prudemment, & marcha sur la droite par des chemins détournés; son dessein étoit d'enlever par la force ou de gagner par des promesses la garnison de Bezabde (*a*) que ses anciens fondateurs appelerent aussi Phenice. Cette place bien fortifiée, étoit située sur une petite colline qui donne sur les bords du Tigre, & revêtue d'une double muraille aux endroits les moins surs: on envoya trois légions pour la défendre, la seconde Flavienne, la seconde Parthique, la seconde Arménienne, & plusieurs Archers Zabdicenes, qui alors

(*a*) Présentement *Zabde* ou *Dschsirai Ibni*, ville du Diar-beckr, dans la Turquie Asiatique.

nous étoient soumis, & sur le territoire desquels se trouvoit cette ville.

D'abord le Roi, avec un brillant escadron de cavaliers armés de toutes pieces au milieu desquels il se distinguoit, fit le tour de la place & approcha avec beaucoup de témérité des bords du fossé; des traits sans nombre qu'on lui décocha des balliſtes, atteignirent les armes défensives dont il étoit couvert, & qui étoient faites en forme de tortue; il se retira cependant sans blessures. Cachant pour le moment sa colere, il députa, selon l'usage, des gens chargés d'exhorter les assiégés à sauver leur vie & leurs biens, & à se rendre en ouvrant en supplians leurs portes au vainqueur de tant de nations. Ces députés qui oserent s'approcher de fort près des murailles furent épargnés par la garnison, parce que chacun d'eux avoit à son côté des gens connus que l'on avoit fait prisonniers à Singare; la pitié qu'inspiroient ces infortunés, fit qu'on ne tira aucun trait de la ville; d'ailleurs on ne répondit rien aux propositions de paix.

Après vingt-quatre heures d'inac-

tion, dès la pointe du jour, toute l'armée Perſe fondit ſur une eſpece de retranchement qui étoit devant la ville; puis tout en faiſant d'horribles menaces elle s'approcha réſolument des murailles. On s'y battit vaillamment, les aſſiégés ſe défendant de toutes leurs forces; la plupart des Parthes furent bleſſés, parce que les uns qui ſe couvroient de mantelets d'oſier, les autres qui portoient des échelles, avançoient à l'aveugle; nos gens ne ſouffrirent pas moins cependant, car des fleches ſans nombre perçoient nos troupes qui fort ſerrées, bordoient les défenſes des murs; les partis ſe ſéparerent à la fin du jour, avec une perte égale. On recommença le lendemain au bruit des trompettes avec plus d'acharnement qu'auparavant, & il y eut beaucoup de carnage, la valeur étant égale des deux côtés. Toutes ces fatigues engagerent à conſacrer de part & d'autre le jour ſuivant au repos.

Mais pendant que la terreur environne les murailles, & que les Perſes ne ſont pas plus tranquilles, l'Evêque Chrétien indique aux aſſiégeans par

ſes geſtes & par ſes ſignes qu'il voudroit ſortir de la ville, & ſur l'aſſurance qu'il reçoit qu'on lui permettra de s'en retourner ſain & ſauf, il ſe fait conduire à la tente du Roi.

Lorſqu'il eut obtenu la liberté de parler, il exhorta les Perſes à rentrer dans leur pays; repréſenta qu'après tant de pertes réciproques, on devoit craindre de plus grands maux, qui peut-être n'étoient pas éloignés. Mais ce fut inutilement qu'il inſiſta; le Roi, dans ſa fureur inſenſée, jura qu'il ne ſe retireroit pas avant l'entiere deſtruction de la ville. Un bruit que je crois ſans fondement, quoique pluſieurs perſonnes l'ayent débité avec aſſurance, chargea l'Evêque d'avoir, dans ces entretiens ſecrets, indiqué à Sapor la partie des murailles qu'il pouvoit attaquer avec ſuccès; cela parut d'autant plus vraiſemblable, que dans la ſuite les ennemis, auſſi gaiement que s'ils fuſſent guidés par des gens qui connoiſſoient l'intérieur de la place, ne dirigerent leurs efforts que contre les endroits peu ſurs & qui menaçoient ruine.

Bien que d'étroits ſentiers rendiſ-

ſent l'accès des murailles difficiles, que les beliers ne puſſent être remués qu'avec peine, parce que les pierres & les javelots qu'on lançoit à la main écartoient l'ennemi, cependant ni les balliſtes, ni les ſcorpions ne ceſſoient pas de jouer; les premieres envoyoient des traits, ceux-ci nombre de pierres; on jetoit auſſi des corbeilles remplies de poix & de bitume enflammé; ces matieres qui couloient de haut en bas, arrêtoient comme par de fortes racines, les machines que des torches & des brûlots achevoient de conſumer. Quoique les choſes en fuſſent à ce point & qu'il périt beaucoup de monde des deux côtés, les aſſiégeans n'en étoient pas moins acharnés à s'emparer avant l'hiver de cette ville, tant à cauſe de ſa ſituation & de ſa force, que parce qu'ils ne voyoient pas d'autre moyen de calmer la rage du Roi. Le ſang qu'on avoit déjà perdu, & la vue de ceux qui avoient reçu de mortelles bleſſures, ne diminuerent donc pas le courage du reſte de l'armée, au contraire elle n'en parut que plus animée à braver la mort & à s'expoſer aux plus grands dan-

gers; cependant le jeu des machines, le poids des lourdes pierres, & des feux de toute eſpece, empêchoient l'ennemi d'avancer. Mais un belier plus haut que les autres, couvert de cuirs mouillés, & par cela même moins expoſé aux traits & à l'action des flammes, fut inſenſiblement pouſſé avec de grands efforts juſqu'à la muraille; & de ſa vaſte tête briſant le ciment qui lioit les pierres, il renverſa une tour que de puiſſantes ſecouſſes avoient fendue. Sa chute fit un fracas horrible & devint le tombeau de ceux qu'elle portoit; briſés ou accablés ſous cette maſſe, ils périrent ſur le champ. L'ennemi profita de cette ouverture pour ſe jeter en foule dans la ville. Le bruit que faiſoient les Perſes portant l'alarme par-tout, il y eut des actions très-vives au dedans des murailles: des pelotons d'ennemis combattirent de près avec nos gens; on ſe prit au corps, & on ſe perça de tous côtés ſans épargner perſonne. Enfin les aſſiégés, après une longue réſiſtance, furent accablés par le nombre. Les vainqueurs maſſacrerent alors tout ce qui s'offrit à eux, les enfans furent

arrachés du sein de leurs meres, & celles-ci égorgées; personne ne pensoit dans ce moment à ce qu'il faisoit. Au milieu de ces horreurs, l'ennemi avide de butin, chargé d'immenses dépouilles & emmenant avec lui une foule de prisonniers, reprit en triomphe le chemin de son camp. Sapor fut transporté d'une joie insolente : comme il avoit depuis long-temps souhaité la conquête de cette place si avantageusement située, il ne partit pas avant d'avoir solidement rebâti la partie des murailles qui avoit été détruite. Après l'avoir abondamment pourvue de vivres, il y mit des défenseurs aussi distingués par leur naissance, que par leur habileté dans l'art de la guerre. Il craignoit ce qui arriva en effet, c'est que les Romains, qui supporteroient difficilement la perte d'une forteresse aussi importante, ne l'assiégeassent avec de grandes forces.

Marchant ensuite plus loin dans l'espérance qu'il soumettroit tout ce qu'il attaqueroit, après avoir enlevé quelques châteaux de moindre importance, il se disposa à s'emparer de Vir-

ta (*b*); ce fort très-ancien, bâti, à ce qu'on croit, par Alexandre le Grand, est situé à l'extrémité de la Mésopotamie : divers ouvrages défendoient l'accès de ses murs qui en partie étoient saillans, & en partie rentrans. Sapor mit tout en œuvre pour venir à bout de cette place, il employa d'abord les promesses, puis menaça la garnison des derniers supplices ; quelquefois il paroissoit prêt à élever des terrasses, quelquefois à faire approcher des machines. Enfin après bien des coups donnés de part & d'autre, il se retira sans avoir pu réussir.

CHAPITRE VIII.

Julien Auguste écrit à Constance Auguste, & l'instruit de ce qui s'étoit passé à Paris.

DE fréquens couriers porterent à Constance, qui passoit l'hiver à Constantinople, le détail des événemens

(*b*) On croit que c'est *Tecrit* ou *Ticrit*, dans le Gouvernement de Mosul, dans la Turquie Asiatique.

qui arriverent pendant cette année entre le Tigre & l'Euphrate. La crainte que lui inſpirerent les expéditions des Parthes, lui fit donner tous ſes ſoins à garnir ſes frontieres d'un grand attirail de guerre : il ramaſſa des armes & des recrues, il augmenta les légions de jeunes gens forts & robuſtes, qui avoient ſouvent brillé par leur intrépidité dans les batailles livrées en Orient : il tâcha encore d'engager les Scythes, ſoit en qualité d'alliés, ſoit en les ſoudoyant, à lui donner du ſecours ; afin que quittant la Thrace dès le printemps, il pût d'abord occuper les lieux dont on avoit à ſe défier.

De ſon côté Julien qui hivernoit à Paris n'étoit pas ſans inquiétude ſur les ſuites de ſon entrepriſe ; plus il y penſoit, & plus il comprenoit que jamais Conſtance, qui le mépriſoit & le dédaignoit, ne ſouſcriroit à ce qui s'étoit fait. Après avoir donc mûrement penſé à tout ce que ſa ſituation avoit de critique, il réſolut d'envoyer des députés qui, d'accord avec les lettres qu'il leur remit pour l'Empereur, l'inſtruiroient de ce qui étoit

arrivé, & lui déclareroient ſans détour ſes intentions; il ſe doutoit bien pourtant que ce Prince auroit déjà tout appris par Decentius & par les autres Officiers de la Chambre qui s'en étoient retournés après lui avoir porté les ordres de l'Empereur.

Quoiqu'au fond il ne fût pas fâché d'annoncer ſon élévation à Conſtance, il le fit cependant ſans hauteur, afin qu'il ne parût pas qu'il avoit ſecoué le joug. Ce qu'il lui mandoit revenoit à peu près à ceci : « Je crois qu'il eſt » prouvé de plus d'une maniere que » j'ai conſervé ſans varier, & autant » qu'il a dépendu de moi, ſoit par ma » conduite, ſoit en reſpectant les traités, la fidélité que je vous ai jurée. » Depuis le temps où me créant Céſar vous m'avez expoſé à l'horrible » fracas des batailles, content du pouvoir qui m'étoit confié, tel qu'un » appariteur fidele, je vous ai fait parvenir de fréquentes nouvelles de » ſuccès conformes à vos déſirs, & » cela ſans parler jamais des périls que » j'ai courus, tandis qu'il eſt connu » qu'à la défaite & à la déroute des » Germains, j'ai toujours été le pre-

» mier à ſupporter les fatigues, & le
» dernier à les réparer par le repos.
» Mais ſi vous trouvez à redire à ce
» qu'on vient de faire, permettez-
» moi de vous repréſenter que le ſol-
» dat, après avoir paſſé ſans fruit ſa
» vie dans des guerres rudes & fré-
» quentes, frémiſſant & ſupportant à
» regret un Chef qui n'étoit qu'au
» ſecond rang, & qui ne pouvoit pas
» le récompenſer de ſes ſueurs & des
» nombreuſes victoires qu'il avoit
» remportées, a exécuté ce qu'il avoit
» depuis long-temps réſolu. Sa colere
» s'eſt encore inopinément accrue en
» voyant, qu'outre le défaut d'avan-
» cement & la gratification annuelle
» dont il étoit ſi digne, on a prétendu
» que des hommes, accoutumés aux
» glaces du Nord, ſe ſéparaſſent de
» leurs femmes & de leurs enfans
» pour aller nuds & deſtitués de tout
» aux extrémités de l'Orient. Plus
» échauffés que de coutume, ils ſe
» ſont donc réunis de nuit autour du
» palais, & à cris redoublés m'ont
» proclamé Auguſte. J'en ai frémi, je
» l'avoue, & me ſuis retiré pour cher-
» cher, en m'éloignant autant que je

» le pouvois mon salut dans la fuite
» & dans les ténebres; voyant enfin
» qu'ils ne me donnoient point de
» répit, environné de mon innocen-
» ce, comme d'un mur, je me suis
» présenté à eux dans l'espérance d'ap-
» paiser le tumulte par la douceur ou
» par l'autorité; mais ils se sont irri-
» tés d'une étrange maniere, & mê-
» me au point que, nonobstant mes
» prieres, pour triompher de leur obs-
» tination, ils n'ont cessé de me me-
» nacer de la mort. Vaincu enfin, &
» pensant tout bas qu'un autre, si je
» périssois, accepteroit peut-être avec
» plaisir la qualité d'Auguste, j'y ai
» consenti, dans l'espoir que je par-
» viendrois peut-être à adoucir cette
» multitude armée.

» Recevez favorablement cet ex-
» posé que je vous fais de la maniere
» dont les choses se sont passées. Ne
» pensez pas que je vous en impose;
» n'ajoutez point foi non plus aux
» dangereuses insinuations de la mali-
» gnité accoutumée par un principe
» d'intérêt à brouiller les Princes;
» écartez l'adulation qui fomente les
» vices, n'écoutez que la plus belle

» des vertus, la juſtice, & enviſagez
» impartialement l'équité des propo-
» ſitions que je vous fais. Je me ſuis
» convaincu, en y réfléchiſſant, que cet
» événement ne peut qu'être avanta-
» geux & à la République, & à nous,
» que les liens du ſang & de la for-
» tune placent au premier rang. Par-
» donnez-moi donc; ce que je de-
» mande avec tant de raiſon, je ſou-
» haite moins de l'obtenir, que de
» vous voir l'approuver comme utile
» & équitable; vous me verrez me
» plier enſuite avec empreſſement à
» vos ordres Voici donc en un mot ce
» qui me paroît convenir. Je vous four-
» nirai des chevaux de trait d'Eſpagne
» & quelques jeunes Letes qui deſ-
» cendent d'une excellente race de Bar-
» bares en deçà du Rhin, du moins de
» ceux qui ſe ſont rangés ſous nos
» lois; ils ſont bons à mêler avec les
» Scutaires & les Gentils; je remplirai
» fidélement cet engagement juſqu'à
» la fin de ma vie, non-ſeulement par
» reconnoiſſance, mais encore avec
» plaiſir. Vous me donnerez pour Pré-
» fets du Prétoire des gens diſtingués
» par leur équité & par leurs talens;

» quant aux Juges ordinaires & aux
» Officiers de la milice, il me paroît
» raisonnable que ce soit moi qui les
» nomme, ainsi que mes gardes; car
» il est absurde, quand on peut l'évi-
» ter, d'approcher d'un Prince des
» hommes dont il ne connoît ni les
» mœurs, ni les inclinations. Je ne
» balance pas non plus à vous assurer
» que les Gaulois, excédés depuis
» long-temps de troubles & de re-
» vers pénibles, n'enverront ni libre-
» ment ni de force leurs recrues dans
» des contrées éloignées; le souvenir
» des maux qu'ils ont soufferts, suffi-
» roit seul pour les jeter dans le déses-
» poir sur ce qu'ils auroient à crain-
» dre s'ils s'exposoient à sacrifier leurs
» jeunes gens. Il ne convient pas non
» plus de tirer de là les forces qu'on
» doit opposer aux Parthes, puisque
» d'un côté ces provinces ne sont pas
» encore à l'abri des entreprises des
» Barbares, & que de l'autre (pour
» vous le dire naturellement) elles
» ont elles-mêmes besoin de secours
» puissans, vu les maux continuels qui
» les ont désolées. Voilà ce que j'ai cru
» devoir vous écrire: je vous prie &

» je vous conjure d'y faire attention. » Je sais, sans prendre un ton que ma » dignité autoriseroit, quelles affaires » l'union de Princes qui se sont mu- » tuellement aidés, a rétablies; il pa- » roît par l'histoire de nos ancêtres, » que ceux qui suivent de semblables » principes, rendent leur regne heu- » reux & florissant, & laissent après » eux un nom que la postérité la plus » reculée chérira ».

A ces lettres Julien en joignit de particulieres qu'on eut charge de remettre en secret à Constance; elles étoient, à ce qu'on prétend, mordantes & pleines de reproches: on n'a pas pu en savoir les détails; & quand on l'auroit pu, il n'auroit pas été de la décence de les rendre publiques. Julien chargea de graves personnages de cette commission; c'étoit Pentade, Grand-Maître des offices, & Euthérius, Grand Chambellan; ils devoient après avoir remis ces lettres, lui rendre compte, sans rien déguiser, de ce qu'ils auroient vu, & suivre avec fidélité ce qui leur seroit prescrit dans la suite. En attendant, l'entreprise de Julien étoit en quelque sorte aggravée

par la fuite du Préfet Florentius. Cet homme donnoit à entendre qu'il avoit preſſenti cette révolution au moment où l'on avoit, à ce qu'il diſoit, mandé les troupes, & que pour s'éloigner de Julien qu'il craignoit, lui ayant parlé ſouvent avec dureté, il avoit prétexté d'aller à Vienne arranger les magaſins des vivres. Dès qu'il apprit l'élévation de ce Prince, perdant tout eſpoir de vivre, il profita de l'éloignement où il ſe trouvoit pour ſe ſouſtraire aux maux qui le menaçoient, abandonna toute ſa famille, & ſe rendit à petites journées près de Conſtance: là, pour ſe mettre à l'abri de tout reproche, il peignit Julien comme un rebelle & le chargea de pluſieurs crimes. Julien, dès qu'il apprit le départ du Préfet, donna habilement à entendre qu'il lui eût fait grace s'il fût demeuré; il ne toucha ni à ſes biens, ni à ceux qui lui appartenoient; au contraire, il leur accorda des voitures publiques, & ordonna qu'on les reconduiſît en toute ſureté du côté de l'Orient.

CHAPITRE IX.

Conſtance Auguſte ordonne à Julien de ſe contenter du nom de Céſar ; les Légions Gauloiſes s'y oppoſent unanimement.

LES Ambaſſadeurs chargés des lettres dont nous venons de parler, ſuivirent avec ſoin leurs inſtructions : au milieu de leur voyage ils furent artificieuſement arrêtés par les Magiſtrats des villes ; après avoir eſſuyé dans l'Italie & dans l'Illyrie des retardemens longs & pénibles, ils paſſerent le Boſphore, puis marchant à petites journées ils trouverent Conſtance qui étoit encore à Céſarée en Cappadoce ; cette ville commode & célebre, ſituée aux pieds du mont Argée portoit autrefois le nom de Mazaca. On les introduiſit chez le Prince, & ils eurent la permiſſion de remettre leurs dépêches ; à peine l'Empereur les eut-il lues, qu'il fut tranſporté d'une colere inexprimable ; jetant enſuite ſur les députés un regard terrible & qui les fit

trembler pour leur vie, il leur ordonna de sortir sans permettre qu'on l'informât de quoi que ce fût. Sa consternation cependant fut extrême; partagé entre deux partis, il ne savoit s'il marcheroit d'abord contre les Perses, ou s'il emploieroit contre Julien celles de ses troupes sur lesquelles il comptoit le plus. Cédant enfin, après bien des incertitudes, à l'avis de quelques sages conseillers, il prit sa route du côté de l'Orient; en attendant il congédia les députés, & fit partir à grandes journées pour les Gaules son Questeur Léonas, auquel il remit des lettres pour Julien: il disoit à ce Prince qu'il n'approuvoit absolument pas ces nouveautés; qu'il l'exhortoit, pour peu que son salut & celui des siens lui fût cher, à déposer ce vain orgueil, & à se contenter de la qualité de César; puis, comme s'il étoit assuré d'un secours bien efficace, & pour achever d'effrayer ce Prince, il nomma à la place du Préfet du Prétoire Florentius, Nébridius qui alors étoit Questeur de Julien; le Secrétaire Félix obtint le caractere de Maître des offices, & quelques autres encore fu-

rent élevés à d'autres emplois : car pour Gumohaire, il l'avoit désigné successeur de Lupicin & créé Général de la cavalerie, avant même qu'on sût quelque chose de la révolution. Léonas fut accueilli à son arrivée à Paris comme un homme sage & estimable ; on lui ordonna le lendemain de présenter ses lettres au Prince qui s'étoit rendu au camp avec une multitude de gens armés, & beaucoup de peuple qu'on avoit rassemblé à dessein. Julien pour être mieux vu, se tint debout sur son tribunal, les lettres furent ouvertes, on en commença la lecture ; mais lorsqu'on vint à l'endroit qui portoit que Constance désapprouvoit ce qui avoit été fait, & prétendoit que Julien s'en tînt à la qualité de César, on entendit ces paroles accompagnées d'un bruit terrible : « Auguste » Julien, ce sont les provinces, ce » sont les soldats, c'est l'autorité de » la République qui l'a ainsi résolu : » elle est, il est vrai, soulagée, mais » elle craint encore les ravages des » Barbares réveillés. » Léonas s'en retourna après cela avec des lettres du Prince qui contenoient la même

choſe. Nebridius fut le ſeul qu'il garda comme Préfet; Julien en écrivant à Conſtance, avoit publiquement prédit, que le choix qu'on feroit de cet homme lui ſeroit agréable. Quant à la place de Maître des offices, il y avoit déjà élevé depuis long-temps Anatolius qui avoit eu ci-devant le ſoin de répondre aux requêtes; il conféra encore quelques autres emplois, ſuivant qu'il le trouva convenable à ſon avantage & à ſa ſureté. Cependant au milieu de tout cela on craignoit Lupicin quoiqu'il fût abſent & pour lors en Angleterre; c'étoit un homme fier, inſolent & capable de former des entrepriſes, s'il apprenoit ce qui s'étoit paſſé. On envoya donc Notaire à Boulogne, pour empêcher ſoigneuſement que perſonne ne paſſât la mer. Par cette précaution Lupicin revenant ſans avoir rien appris, ne put exciter aucun trouble.

CHAPITRE X.

Julien Auguſte tombe à l'improviſte au-delà du Rhin ſur les Francs ſurnommés Attuaires ; *il en tue un grand nombre, en fait pluſieurs priſonniers, & donne la paix au reſte.*

JULIEN ſatisfait de l'accroiſſement de ſa fortune & de la confiance de ſes troupes, pour les tenir en haleine, & ne pas paroître indolent ou pareſſeux, après avoir député des Ambaſſadeurs à Conſtance, & fait tous les préparatifs que demandoit l'état preſſent des affaires, marcha vers les frontieres de la ſeconde Germanie. Il approcha de la ville de Tricenſime (*a*); paſſant enſuite le Rhin, il tomba ſur le pays des Francs qu'on appelle Attuaires (*b*); ce peuple inquiet ravageoit inſolemment les extrémités des

(*a*) Aujourd'hui Santen près de Cleves.

(*b*) Ils habitoient le pays de Liege.

Gaules. Il les attaqua à l'improviſte & les défit ſans peine, parce qu'ils ne s'attendoient à rien, & que pleins de ſécurité, & ſe confiant ſur la difficulté des chemins, il étoit ſans exemple qu'aucun Prince eût pénétré dans leurs habitations. Pluſieurs furent pris, ou maſſacrés: les autres implorerent la pitié de Julien qui leur accorda la paix aux conditions qu'il voulut, jugeant que cela ſuffiroit pour aſſurer la tranquilité de ceux dont les terres avoiſinoient celles de ces Barbares. Il revint & repaſſa le fleuve avec la même célérité, parcourut les garniſons qui étoient ſur les frontieres, pourvut à ce qui y manquoit encore, & ſe rendit au pays des Rauraques (*c*). Enfin, après avoir repris & bien fortifié les villes qui étoient autrefois tombées au pouvoir des Barbares, il retourna par Beſançon à Vienne pour y paſſer l'hiver.

(*c*) Ils occupoient Baſle & ſes environs.

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

Conſtance Auguſte aſſiege avec toutes ſes troupes Bezabde; mais il ſe retire ſans avoir rien fait: d'un arc-en-ciel.

TELS furent les événemens qui arriverent dans les Gaules. Pendant que Julien y conduiſoit les affaires avec autant de prudence que de ſuccès, Conſtance qui avoit mandé Arſace, Roi d'Arménie, le reçut avec beaucoup d'égards, & l'exhorta à perſévérer inviolablement dans notre alliance; car on avoit ſouvent rapporté que le Roi des Perſes avoit plus d'une fois eſſayé par des intrigues, par des menaces, & par des ruſes, de l'engager à renoncer à l'amitié des Romains, pour paſſer dans ſon parti; mais ce Prince promit avec des ſermens redoublés, qu'il perdroit plutôt la vie que de changer: comblé de préſens avec toute ſa ſuite, il retourna dans ſes Etats, & n'oſa dans la ſuite manquer à ſes engagemens, à cauſe des grandes

obligations qu'il avoit à Conſtance. La principale étoit qu'il en avoit reçu pour femme Olympias, fille d'Ablatius, autrefois Préfet du Prétoire; elle avoit été promiſe à Conſtant, frere de Conſtance. Arſace étant congédié, l'Empereur quitta la Cappadoce, paſſa par Melitine, ville de la petite Arménie, par Lacotene, & traverſant l'Euphrate à Samoſate, il vint à Edeſſe (*a*). Il s'y s'arrêta long-temps pour attendre les troupes & les vivres qu'on y menoit de toutes parts: à l'équinoxe d'automne il marcha à Amide (*b*). A l'approche des murailles de cette ville, les reſtes de l'incendie qu'il y vit, lui firent verſer des larmes en lui rappellant ce que cette malheureuſe place avoit ſouffert. Urſule, Tréſorier de l'épargne, ſe trouvant dans ce moment près du Prince, s'écria douloureuſement, *voilà la bravoure avec laquelle nos ſoldats défendent les villes, eux à qui l'on prodigue les tréſors de l'Empire pour leur payer exactement leur ſolde.* Les troupes

(*a*) *Orroha*, ville de la Turquie Aſiatique, dans le Diar-beckr.

(*b*) Le nom d'*Amid* lui eſt reſté, quoiqu'elle porte plus communément celui de Diarbekir.

ſe reſſouvinrent dans la ſuite de ce reproche, & furent ſur le point de maſſacrer Urſule devant Calcedoine.

L'Empereur partit de là à la tête d'une nombreuſe armée, & arriva près de Bezabde, où il aſſit ſon camp qu'il environna de retranchemens & de profonds foſſés; comme il faiſoit le tour de la place, il apprit par divers rapports, qu'on avoit fortifié les endroits que le temps avoit auparavant ruinés. Pour ne négliger aucune des meſures qu'il importoit de prendre avant que le feu de la guerre recommençât, il chargea d'habiles députés d'engager ceux qui défendoient la ville, ou à retourner ſains & ſaufs chez eux avec le butin qu'ils avoient fait, ou à paſſer ſous la domination des Romains qui les combleroient de récompenſes & de dignités. Mais ces hommes d'une naiſſance illuſtre, & dont le courage bravoit les fatigues & les périls, n'ayant pas voulu ſouſcrire à ces conditions, on prépara tout ce qu'il falloit pour commencer le ſiege. Les ſoldats bien ſerrés & au bruit des trompettes inveſtirent la place de tous les côtés; enſuite les

légions partagées en divers corps, arrangerent leurs boucliers en façon de tortues, & avançant peu à peu & d'abord sans danger, elles essayerent de renverser les murailles; mais la prodigieuse quantité de traits de toute espece dont on les accabloit, rompit l'union des boucliers, & força à donner le signal de la retraite. Après s'être reposé un jour, au troisieme, couverts plus soigneusement encore de leurs armes, nos gens pousserent de grands cris & tenterent de tous côtés l'assaut. Quoique les assiégés se tinssent cachés derriere des cilices qu'ils avoient tendus devant eux pour n'être pas vus de l'ennemi, toutes les fois cependant que la nécessité l'exigea, ils combattirent avec courage & lancerent des pierres & des traits contre tout ce qui étoit à leur portée. Dès que nos claies d'osier avançoient trop, & approchoient de trop près des murs, on jetoit sur elles de grands tonneaux remplis de terre, des meules & des fragmens de colonnes, dont le poids nous écrasoit, rompoit nos mantelets, & nous forçoit à fuir avec le plus grand danger. Le

ſiege avoit déjà duré dix jours, & l'aſſurance de nos gens répandoit l'allarme dans la ville, lorſque nous jugeâmes à propos d'avancer un grand bélier dont les Perſes s'étoient autrefois ſervis pour détruire Antioche, & qu'ils avoient laiſſé à Carras. La vue de cette machine très artiſtement fabriquée, effraya tellement les aſſiégés qu'ils furent ſur le point de ſe rendre ; mais reprenant courage, ils firent des arrangemens pour rendre inutiles les effets de cette terrible piece, & depuis ce moment ils ne ceſſerent pas de ſe battre, avec autant de courage que d'habileté ; car tandis qu'on préparoit & qu'on ajuſtoit ce vieux bélier dont on avoit déjoint les parties pour le tranſporter plus aiſément, tandis qu'on déployoit tout l'art & toute la force poſſible pour en protéger l'approche, des traits que lançoient les machines de la ville, des pierres & des dards ſans nombre, tomboient à droite & à gauche ſur nos manœuvres, & en tuoient pluſieurs : en attendant l'on élevoit promptement des terraſſes : le ſiege de jour en jour devenoit plus meur-

trier, & plusieurs des nôtres y périssoient, parce que, combattant sous les yeux de l'Empereur & animés de l'espoir des récompenses, ils quittoient leurs casques pour qu'on les distinguât mieux, ce qui les exposoit d'avantage aux archers des ennemis. Les jours & les nuits qu'on passoit de l'un & de l'autre côté sur le qui-vive, faisoient encore que les deux partis n'en étoient que plus vigilans.

Les Perses effrayés de la hauteur des terrasses que nous avions élevées, & de l'énorme grandeur du bélier qu'accompagnoient de moindres pieces, firent les plus grands efforts pour y mettre le feu; ils ne cessoient de décocher des torches, & des matieres embrasées, mais sans que cela produisît d'effet, parce que tout ce qui étoit de bois dans ces machines, étoit pour la plupart couvert de cuirs, ou de gros draps mouillés & encore enduit d'alun pour que le feu ne pût s'y attacher.

Les Romains approcherent donc ces machines avec une extrême vigueur: ils les soutinrent quoiqu'avec des peines infinies, & braverent les plus

grands dangers, dans l'espoir d'emporter la place. De leur côté les assiégés, au moment que le grand bélier s'approcha pour renverser la tour, en arrêterent la tête, qui représente en effet la figure d'un bélier, en l'entortillant adroitement au moyen de longues cordes qu'ils avoient ajustées des deux côtés, afin de lui ôter la faculté de rétrograder, pour revenir avec de nouvelles forces, frapper le mur. Ils jeterent encore dessus de la poix ardente. Toutes ces machines qu'on avoit portées en avant, résisterent long-temps à l'effort des grosses pierres qu'on fit tomber sur elles du haut des murs, & des traits dont on les accabla.

Les assiégés qui s'apperçurent que nos terrasses étoient si hautes que leur perte seroit inévitable, s'ils n'y prenoient garde, se porterent à une résolution désespérée; ce fut par une brusque attaque de tomber sur nos gens, & de jeter avec force sur les béliers des torches & des vases de fer remplis de feux. Cependant après un combat dont le succès fut long-temps indécis, plusieurs sans avoir

rien avancé furent repoussés dans la ville ; peu après les Romains du haut de leurs terrasses, firent pleuvoir sur les Perses qui défendoient les murailles, des fleches, des pierres, & des traits enflammés, mais ils firent peu de mal aux tours contre lesquelles on les décochoit, parce qu'il s'y trouvoit des gens prompts à éteindre le feu.

Comme le nombre des combattans diminuoit de part & d'autre, les assiégés auroient indubitablement été réduits aux dernieres extrémités, s'ils n'avoient pas pris le sage parti, de tenter une vigoureuse sortie. Plusieurs donc qui portoient des feux, accompagnés & soutenus d'un bon nombre de soldats, vinrent à l'improviste, pour jeter des corbeilles de fer remplies de sarmens allumés & d'autres matieres combustibles. L'épaisseur de la fumée qui ne permettoit pas de voir ce qui se passoit, jointe au bruit des instrumens qui appelloient aux armes, fit que les légions qui se trouverent prêtes, accoururent à grands pas ; peu à peu l'ardeur de combattre s'accrut, & lorsqu'on en fut venu aux

mains, nos machines s'allumerent tout à coup & furent couvertes de flammes. Il n'y eut que le grand bélier que des soldats forts & vigoureux, arracherent à demi consumé, aux cordes qui le retenoient à la muraille.

Le repos qu'apporta la nuit ne fut pas de longue durée, après un court sommeil nos troupes réveillées par leurs chefs, éloignerent l'appareil des machines des murs, & se disposerent à combattre du haut des terrasses qui dominoient déjà les murailles. Pour en écarter plus aisément les assiégés, on plaça au sommet de ces levées de terre, deux balistes dont on croyoit que l'effet seroit tel qu'il empêcheroit les ennemis de se montrer. Lorsqu'on eut pourvu à tout, autant qu'on le crut nécessaire, nos soldats partagés en trois corps & précédés de gens qui portoient des échelles, se mirent en marche sur le matin, & secouant d'un air menaçant les cimiers de leurs casques, ils tenterent l'assaut des murs. Le bruit des armes & des instrumens de guerre retentit des deux côtés & on en vint aux mains avec une égale ardeur. Les Romains qui

commencerent à s'étendre, voyant que la crainte des machines qui étoient sur nos terrasses, portoit les Perses à se cacher, frapperent la tour avec le bélier, & malgré les traits sans nombre, qu'on leur décochoit, ils avancerent avec des hoyaux, des doloirs, des leviers & des échelles.

Les différens coups qui partoient sans cesse de nos baliſtes, comme s'ils couloient en un seul trait des rainures de ces pieces, incommodoient infiniment les Perses : aussi se voyant aux derniers abois, ils voloient au devant de la mort, puis se partageant dans ce moment qu'ils regardoient comme le dernier de leur vie, une partie resta pour défendre les murailles, & une troupe de gens d'élite ouvrit clandestinement une poterne, & en sortit l'épée à la main, suivie des soldats qui portoient des feux cachés. Tandis que d'un côté les Romains poursuivent les fuyards, ou que de l'autre ils s'opposent aux ennemis qui surviennent, ceux qui portoient ces feux, courbés & marchant ventre à terre, gliſſent des brandons entre les jointures d'une des terrasses

conſtruite de branches d'arbres, de roſeaux, & de faiſceaux de cannes; toutes ces matieres inflammables commencerent bientôt à brûler. Nos troupes, non ſans courir de grands dangers, furent obligées de ſe retirer avec les machines qui n'étoient pas encore endommagées. La nuit termina cette action & l'on ſe ſépara pour prendre quelque repos.

L'Empereur occupé de divers projets, ſentit, quoique de puiſſantes raiſons demandaſſent qu'il ſe rendît maître de Phénice qui étoit une barriere inſurmontable aux courſes de l'ennemi, que la ſaiſon avancée l'empêcheroit de la prendre de vive force: il réſolut donc de la bloquer & de ſe borner à de légeres attaques, dans l'eſpérance que la diſette forceroit les Perſes à ſe rendre. Mais il en arriva tout autrement. Pendant qu'on ſe battoit avec moins de vivacité, l'air devint humide, & il ſe forma d'épais nuages qui répandoient une obſcurité effrayante; des pluies continuelles détremperent tellement les terres, qu'une boue glutineuſe gâta tout dans ces contrées, dont le ter-

rain eſt naturellement gras. Joignez à cela le fracas des tonnerres & d'éclairs ſans nombre, qui porterent l'épouvante dans l'ame; enfin on vit encore de fréquens arcs-en-ciel, phénomene dont je vais donner en peu de mots l'explication. Les exhalaiſons les plus chaudes de la terre, & les particules aqueuſes raſſemblées en nuages, d'où elles ſe répandent enſuite en petites larmes, & brillent par la diſperſion des rayons, s'élevent en tournant contre le Soleil & forment l'Iris, dont la courbure vient de ce qu'elle ſe déploie ſur notre monde, que la Phyſique place ſur la moitié d'une ſphere. Ce que l'œil en peut découvrir préſente d'abord une ſombre couleur jaune, la ſeconde plus claire, la troiſieme rouge, la quatrieme pourpre, la cinquieme bleue mêlée de vert. On explique la gradation des couleurs de ce beau mélange en diſant, que la premiere paroît plus ſenſiblement, à cauſe de ſa conformité avec l'air qui l'environne; la ſeconde eſt jaune, c'eſt-à-dire un peu plus vive que la premiere; la troiſieme rouge, parce que oppoſée à l'action du Soleil elle pompe

pour ainſi dire & enleve la partie la plus ſubtile de ſes rayons ; la quatrieme eſt pourpre, parce que ſe perdant en quelque ſorte au milieu des gouttes de la nue, ſes rayons approchent plus de la couleur du feu, & cette couleur plus elle ſe répand, plus elle devient bleue & verte.

D'autres penſent que la figure de l'Iris n'eſt telle à nos yeux, que parce que les rayons du Soleil jettent ſur un nuage épais qui s'eſt élevé plus qu'à l'ordinaire, une lumiere déliée qui ne trouvant point de paſſage n'en brille que davantage en ſe repliant ſur elle-même par un violent frottement ; qu'elle prend les rayons plus voiſins du blanc de la partie la plus élevée du Soleil, les verdâtres de la nue elle-même, à peu près comme il arrive que les ondes de la mer qui ſont près du rivage ſont blanches, & celles du milieu bleues. Comme c'eſt, ainſi que nous l'avons dit, un ſigne de changement dans l'air lorſqu'un beau ciel ſe couvre de nuages, ou qu'au contraire la ſérénité ſuccede à un temps ſombre, de-là vient que nous trouvons ſouvent dans les Poëtes, qu'Iris

eſt envoyée du ciel lorſqu'il eſt néceſſaire de produire quelque révolution. Il y a bien d'autres opinions encore. Je crois ſuperflu de les détailler, voulant reprendre le fil de mon hiſtoire.

Ces choſes & d'autres ſemblables qui tenoient l'Empereur flottant entre l'eſpoir & la crainte, l'inquiétoient à cauſe de l'hiver qui augmentoit, & des embuches qu'on pouvoit lui dreſſer dans des chemins impraticables. Il craignoit encore les mouvemens ſéditieux des troupes aigries. Ce qui le navroit ſur-tout, c'eſt qu'ayant ouvert, pour ainſi dire, la porte d'un opulent édifice, il ſe voyoit contraint de s'en retourner ſans en avoir profité. Toutes ces conſidérations le déterminerent à renoncer à ſon entrepriſe. Il rentra donc dans la malheureuſe Syrie pour paſſer l'hiver à Antioche, après avoir eſſuyé cet été des revers à jamais déplorables; car ce Prince avoit, par une ſorte de fatalité, toujours été malheureux en faiſant la guerre aux Perſes; & c'eſt ce qui lui faiſoit ſouhaiter de vaincre, du moins par ſes Généraux, comme cela arriva quelquefois.

AMMIEN MARCELLIN.

LIVRE XXI.

CHAPITRE I.

Julien Auguſte célebre à Vienne la cinquieme année de ſon regne. Il apprend que Conſtance mourra bientôt : des divers moyens de connoître l'avenir.

TANDIS qu'une guerre pénible arrêtoit Conſtance au-delà de l'Euphrate, Julien qui paſſoit à Vienne les jours & les nuits à faire des arrangemens pour l'avenir, tâchoit, autant que la foibleſſe de ſes moyens le permettoit, d'augmenter de plus en plus ſes forces. Toujours indécis ſur le parti qu'il prendroit, il ne ſavoit s'il devoit eſſayer de gagner Conſtance par des careſſes, ou l'intimider par la force. D'un côté, il craignoit l'amitié

conſtamment cruelle de ce Prince; de l'autre, il redoutoit l'aſcendant qui l'avoit toujours ſuivi dans les diſcordes civiles: ce qui redoubloit ſur-tout ſes alarmes, c'étoit l'exemple de ſon frere Gallus, que trop de ſécurité & les ruſes de faux amis avoient perdu; quelquefois cependant il ſe déterminoit pour de promptes & vigoureuſes entrepriſes, dans l'idée qu'il étoit plus ſûr de ſe déclarer ouvertement ennemi d'un homme capable, comme le paſſé l'avoit fait voir, de lui tendre des pieges mortels ſous les dehors d'une feinte amitié. Mépriſant donc ce que Conſtance lui avoit écrit par Léonas, & n'acceptant de tous ceux que ce Prince avoit nommés que Nébridius, il célébra la cinquieme année de ſon regne par des jeux publics, & aſſiſta à cette ſolennité avec un diadême tout brillant de pierreries, au lieu qu'il n'avoit eu au commencement de ſon élévation qu'une couronne ordinaire, & telle que la portent ceux qui préſident en habit de pourpre aux jeux publics: ſur ces entrefaites il envoya à Rome & fit dépoſer dans le faubourg qui eſt ſur le

chemin de Nomente (*a*), le corps de sa femme Hélene à côté de celui de Constantine sa belle-sœur, femme de Gallus.

Ce qui se joignoit encore au désir qu'avoit Julien, les Gaules étant pacifiées, d'attaquer directement Constance, c'est qu'il avoit compris par des songes & par beaucoup de présages, auxquels il s'entendoit, que ce Prince ne vivroit plus long-temps. La malignité a prétendu que Julien éclairé & avide de connoissances, n'étoit parvenu que par des voies détestables à découvrir l'avenir. Voyons en peu de mots comment un homme sage peut acquérir cette science intéressante.

L'esprit qui dirige tous les élémens, & qui toujours & par-tout exerce son activité par le mouvement même de ces corps éternels, peut nous communiquer le talent de connoître l'avenir à l'aide des sciences que nous cultivons dans cette vue. Souvent les puissances intermédiaires rendues favorables par diverses cérémonies, suggerent aux hommes des oracles qu'elles

(*a*) Ce chemin alloit de la porte Viminale jusqu'à Numentum, ville des Sabins.

leur font pour ainſi dire puiſer dans des ſources qui ne tariſſent jamais. Thémis, dit-on, préſide à ces oracles, les anciens Théologiens l'ont placée pour cette raiſon dans le lit & ſur le trône de l'immortel Jupiter, comme la Déeſſe qui ſeule fait découvrir d'avance les décrets irrévocables du deſtin, nommée τέλειμένα chez les Grecs.

Ce n'eſt point de la fantaiſie des oiſeaux qui ignorent ce qui arrivera, qu'on recueille les augures & les auſpices; perſonne n'eſt aſſez dépourvu de ſens pour le dire: mais Dieu dirige leur vol, de maniere que leurs cris, ou le mouvement de leurs ailes tantôt rapide, tantôt modéré, indique l'avenir. Car la bonté divine, ſoit qu'elle juge les hommes dignes de cette grace, ſoit par un ſimple principe de bienveillance, ſe plaît à leur faire connoître par ces arts ce qui doit leur arriver.

Les entrailles prophétiques des animaux, qui prennent, comme on ſait, des formes ſans nombre, découvrent encore l'avenir à ceux qui les conſiderent avec attention. Un certain Ta-

ges (*b*) paſſe pour être l'auteur de cette ſcience ; on dit qu'il ſortit tout à coup de la terre dans l'Etrurie. Les hommes lorſque leur cœur eſt échauffé, liſent auſſi dans l'avenir ; mais alors ce ſont les Dieux qui les inſpirent. Car le Soleil qui, ſelon les Phyſiciens, eſt l'ame du monde, agiſſant plus que de coutume ſur nos ames, émanées de lui comme des étincelles, les rend capables de connoître l'avenir ; de-là vient que les Sybilles diſent qu'elles ſont comme embraſées d'un torrent de flammes.

Les éclats de voix, certains ſignes, les tonnerres même, les éclairs, la foudre, les étoiles tombantes, appartiennent encore à cette ſcience, & la foi aux ſonges ſeroit indubitable & certaine, ſi ceux qui les expliquent ne ſe trompoient pas. Ces ſonges, ſelon Ariſtote, ſont fixes & ſuivis, lorſque la prunelle de celui qui dort profondément, ne ſe détournant d'aucun côté, ſe porte directement.

L'ignorance du peuple s'éleve quelquefois contre ces idées, & dit ſotte-

(*b*) *Voyez ci-deſſus, Liv. XVII, Chap. 18.*

ment tout bas : si l'on pouvoit connoître l'avenir, pourquoi tel qui a dû périr à la guerre, ou essuyer d'autres malheurs, l'a-t-il ignoré ? Il n'y a qu'un mot à répondre. Un Grammairien ne parle-t-il pas mal quelquefois ? Un Musicien ne joue-t-il pas quelquefois ridiculement ? Un Médecin n'ignore-t-il jamais les remedes qui conviennent ? Mais la Grammaire, la Musique, la Médecine perdent-elles par-là de leur mérite ? Cicéron s'exprime sur ce sujet, comme sur tout autre, admirablement bien : *Les Dieux*, dit-il, *indiquent l'avenir par des signes ; si quelqu'un les saisit mal, ce n'est pas leur faute, mais celle des hommes qui conjecturent mal.* Ne poussons pas trop loin cependant ces détails, & revenons à notre sujet.

CHAPITRE II.

Julien Auguſte étant à Vienne, feint, pour gagner le peuple, d'être Chrétien, & va un jour de fête dans un temple prier Dieu publiquement.

JULIEN qui n'étoit encore que Céſar, s'amuſant un jour à Paris à un exercice militaire, ſon bouclier qu'il agitoit ſe détacha, & ne lui laiſſa dans la main que la poignée qu'il tint ferme; les aſſiſtans témoignerent quelque crainte, comme ſi c'étoit là un mauvais augure. *Raſſurez-vous*, leur dit-il, *je n'ai pas lâché ce que je tenois.* Dans la ſuite étant à Vienne, pendant qu'il ſe repoſoit légérement après un repas frugal, il crut voir au milieu de la nuit un ſpectre éclatant qui lui adreſſa & lui répéta pluſieurs fois diſtinctement des vers dont le ſens étoit : *Conſtance, Roi d'Aſie, terminera ſes jours dans de grands tourmens, lorſque Jupiter aura parcouru le ſigne du Verſeau, & que Saturne entrera dans le vingt-cinquie-*

ms degré de la conſtellation de la Vierge. Ces paroles remplirent Julien de tant de courage, qu'il crut n'avoir plus rien à redouter. En attendant, il ne changea rien pourtant à l'état actuel des affaires : il fit avec calme & tranquillité les arrangemens que demandoient les circonſtances, & tâcha d'augmenter peu à peu ſes forces, afin qu'elles fuſſent en quelque ſorte proportionnées à ſa dignité.

Dans la vue de gagner tout le monde, il feignit d'être encore attaché au Chriſtianiſme, qu'il avoit abandonné depuis long-temps ; (ce qu'il n'avoit confié qu'à peu de perſonnes) pour vaquer aux Augures, aux Aruſpices, & à tout ce qui diſtingua toujours les adorateurs des Dieux. Afin de mieux tenir ſon changement ſecret, au jour de la fête que les Chrétiens célebrent dans le mois de Janvier & qu'ils nomment l'Epiphanie, il parut au milieu d'un de leurs temples, d'où il ne ſortit qu'après y avoir fait publiquement ſa priere.

CHAPITRE III.

Vadomaire, Roi des Allemands, rompt le traité, envoie des pillards sur nos frontieres, tue un petit nombre de nos gens & le Comte Libinon.

JULIEN reçut à l'approche du printemps une nouvelle qui l'affligea beaucoup, c'étoit que les Allemands, sortis du canton de Vadomaire, d'où l'on ne s'attendoit à aucun acte d'hostilité depuis le traité conclu, ravageoient les frontieres des Rhéties, & qu'exercés aux rapines, ils portoient la désolation de tous côtés. Dans la crainte, si l'on ne témoignoit aucun ressentiment, qu'ils ne s'enhardissent à de nouvelles guerres, Julien envoya pour arrêter ces mouvemens les Celtes & les Pétulants, légions Gauloises, commandées par le Comte Libinon, qui étoit en quartier d'hiver avec elles. Cet Officier étant arrivé de bonne heure près de la ville de Sanc-

tio (*a*), fut apperçu de loin par les ennemis ; déterminés à se battre, ils s'étoient postés dans des vallons. Libinon exhorta ses troupes qui, bien qu'inférieures en nombre, n'en brûloient pas moins du désir d'en venir aux mains, & attaqua imprudemment les Germains ; il tomba le premier au commencement de l'action ; sa perte releva d'un côté le courage des Barbares, & de l'autre, elle excita nos gens à venger la mort de leur Chef, le combat devint des plus opiniâtres, la multitude nous obligea cependant à plier ; quelques-uns des nôtres resterent sur la place, & un petit nombre fut blessé.

Constance avoit fait, comme nous l'avons dit, la paix avec Vadomaire & son frere Gundomade ; à la mort de ce dernier, Constance pensant que Vadomaire lui resteroit fidele & le serviroit puissamment dans l'exécution de ses secrets projets, lui écrivit & le chargea, si l'on peut en croire un simple bruit public, d'inquiéter de temps en temps les frontieres, comme

(*a*) On croit que c'est *Seckingen* dans la Suabe.

s'il

s'il avoit rompu la paix : l'Empereur vouloit empêcher par-là Julien de s'éloiguer de la garde des Gaules. Vadomaire obéissant, à ce qui paroît, à ces ordres, & accoutumé dès sa jeunesse à en imposer par ses artifices, ainsi qu'on en eut des preuves lorsqu'il gouverna dans la suite la Phénicie, fit donc ces mouvemens & d'autres semblables ; mais ayant été découvert, il discontinua ; car un de ses Secrétaires fut pris par nos gardes avancées, avec une lettre qu'il envoyoit à Constance ; elle contenoit entr'autres choses ceci : *votre César ne connoît plus la soumission* ; d'ailleurs il donnoit fréquemment à Julien, lorsqu'il lui écrivoit, les noms de Seigneur, d'Auguste, de Dieu.

CHAPITRE IV.

Julien Auguſte, après avoir ſurpris la lettre de Vadomaire, le fait ſaiſir dans un feſtin; il maſſacre enſuite une partie des Allemands, en fait quelques-uns priſonniers & accorde la paix au reſte.

LA circonſtance étoit critique; Julien prévoyant bien que tout cela pouvoit enfin occaſionner ſa perte totale, ne penſa, pour mettre ſa perſonne & ſes provinces en ſureté, qu'à ſaiſir Vadomaire. Voici donc le plan qu'il ſuivit. Il envoya dans ces quartiers le Secrétaire Philagrius, qui dans la ſuite fut Comte de l'Orient: ſa fidélité lui étoit connue; aux inſtructions qu'il lui donna ſur ce qu'il avoit à faire dans ces circonſtances, Julien joignit un billet ſigné de ſa main & cacheté; le Secrétaire ne devoit l'ouvrir que lorſque Vadomaire ſeroit en deçà du Rhin. Philagrius ſuivit ces ordres. Lorſqu'il fut ſur les lieux & qu'il s'y

occupoit de divers arrangemens, Vadomaire traversa le fleuve, comme assuré qu'on étoit en pleine paix; feignant encore d'ignorer ce qui s'étoit fait de contraire aux traités, il s'entretint quelques momens, selon l'usage, avec le Chef de nos troupes, & pour écarter même tout soupçon, il s'invita au festin dont devoit être aussi Philagrius. Celui-ci n'eut pas plutôt apperçu le Roi, qu'il se rappela les ordres qu'il avoit reçus, & sous prétexte d'une affaire pressante & sérieuse, il retourna à son auberge, instruit par la lettre de Julien, il revint au plus vîte se placer avec les autres convives. A peine le repas fut-il fini, qu'il saisit vigoureusement Vadomaire, chargea l'Officier qui commandoit de conduire ce Prince au drapeau, & de l'y garder soigneusement; il justifia ensuite ce qu'il venoit de faire, par la lecture de la lettre de Julien, & força ceux qui avoient accompagné le Roi à s'en retourner chez eux, attendu qu'il n'avoit point d'ordres qui les concernassent. Vadomaire, qu'on mena ensuite au camp du Prince, ayant appris qu'on avoit arrêté son

Secrétaire & découvert ce qu'il écrivoit à Conſtance, déſeſpéra d'obtenir grace ; cependant il n'eſſuya pas même des reproches, & fut ſimplement envoyé en Eſpagne : on ne vouloit qu'empêcher cet homme cruel, de profiter de l'éloignement de Julien, pour troubler de nouveau des provinces qu'on avoit eu tant de peine à pacifier.

Julien, encouragé par la priſe de ce Roi qu'il craignoit de laiſſer derriere lui pendant ſa longue abſence, ſe diſpoſa à attaquer, ſans perte de temps, les Barbares contre leſquels le Comte Libinon avoit perdu la vie ; pour que le bruit de ſon arrivée ne les portât pas à s'éloigner, il paſſa le Rhin au milieu de la nuit, & ſans qu'ils s'en doutaſſent, il les enveloppa avec un corps de troupes légeres. Pendant que réveillés par le bruit des armes, ils cherchent leurs dards & leurs épées, le Prince fond ſur eux, en tue quelques-uns, fait grace à ceux qui offrent en ſupplians de rendre le butin qu'ils avoient fait, & accorde la paix aux autres qui promirent d'être toujours tranquilles.

CHAPITRE V.

Julien Auguſte harangue ſes troupes & leur fait approuver ſon projet de faire la guerre à Conſtance.

AU milieu d'expéditions conduites avec autant de courage, Julien conſidérant les maux que ces diviſions inteſtines entraîneroient, & que rien ne convenoit mieux aux entrepriſes inattendues que la célérité, prévit ſagement qu'il étoit de ſon intérêt d'avouer publiquement ſa défection; c'eſt pourquoi n'étant pas encore bien aſſuré de la fidélité des ſoldats, après s'être ſecrétement rendu Bellone favorable par un ſacrifice, il fit aſſembler l'armée au ſon des trompettes, puis ſe plaçant ſur un tribunal de pierre, il éleva ſa voix plus que de coutume, & d'un air ferme, il tint aux troupes ce diſcours.

« Il y a long-temps, braves cama-» rades, que je penſe tout bas, que » les belles actions par leſquelles vous

» vous êtes signalés, vous font attendre que je vous instruise des suites, » qu'elles auront & des mesures qu'il » convient de prendre; car le soldat, » content de s'illustrer par de hauts » faits, doit plus écouter que parler, » & un Chef qui aspire à la gloire de » passer pour équitable, ne doit avoir » que des sentimens dignes de l'estime & de l'approbation publique. » Accordez donc une attention favorable au court exposé que je vais » vous faire de mon plan.

» Placé dès ma jeunesse au milieu » de vous, par la volonté du Ciel, » j'ai arrêté les irruptions continuelles des Allemands & des Francs; » j'ai mis un frein à leur audace opiniâtre, & par des actes de bravoure » ordinaires aux armées Romaines, » j'ai rendu libre le passage du Rhin. » Tout s'est exécuté à l'aide de la » confiance que j'ai eue en votre courage, & en opposant un front inébranlable aux bruyans éclats & aux » armes de ces nations puissantes. » Voilà ce que les Gaules, qui ont » vu nos travaux & qui se trouvent » remises des longues pertes & des

» cruels désastres qu'elles avoient souf-
» ferts, transmettront aux siecles les
» plus reculés. Mais à présent que vos
» suffrages & la nécessité des circons-
» tances m'ont élevé au rang suprê-
» me, soutenu de votre assistance &
» protégé par le Ciel, j'ose, si la for-
» tune me favorise, m'élever à de plus
» hauts projets; & je le fais avec d'au-
» tant plus d'assurance, que cette ar-
» mée qui s'est toujours distinguée par
» sa bravoure & par ses exploits, m'a
» vu aussi doux & aussi modéré pen-
» dant la paix, que circonspect &
» avisé au milieu des guerres que nous
» avons soutenues contre des nations
» acharnées à notre perte. Pour pré-
» venir donc par l'union & par la con-
» corde les revers qui nous menacent,
» suivez le conseil salutaire que l'in-
» térêt commun & la pureté de mes
» intentions vous donnent; tandis
» que l'Illyrie est dénuée de troupes,
» volons aux extrémités des Daces,
» de-là nous penserons à de nouveaux
» succès. Mais de votre côté jurez-
» moi une obéissance & une fidélité
» soutenue, à moi qui donnerai tous
» mes soins, comme je l'ai fait jus-

» qu'ici, pour que rien ne se fasse
» lâchement ni à l'étourdie. Je serai
» toujours prêt à justifier mes démar-
» ches aux yeux de quiconque l'exi-
» gera, & à prouver que je ne for-
» merai jamais d'entreprise que dans
» l'intention la plus pure de la faire
» servir au bien public. Je vous prie
» & je vous conjure encore, d'éviter
» que la passion ne vous entraîne à
» causer la perte des particuliers : pen-
» sez que c'est moins la déroute de
» nos ennemis qui nous a couverts
» de gloire, que l'exemple des vertus
» que nous avons donné en épargnant
» & en sauvant nos Provinces ».

Ce discours de Julien fut applaudi comme un oracle, l'armée entiere en fut extrêmement touchée ; avide de nouveautés, elle joignit aux cris tumultueux d'un consentement unanime, le bruit des armes, prodigua à son Chef les noms de grand, d'illustre, & comme l'expérience le vérifia dans la suite, celui d'heureux vainqueur des peuples & des Rois. Lorsqu'on ordonna ensuite aux troupes de jurer solennellement, toutes éleverent leurs épées sur leurs têtes, & promi-

rent dans les termes usités, & sous les plus fortes imprécations, qu'elles s'exposeroient pour le Prince à tous les hasards, & même à la mort, si la nécessité le demandoit. Les Généraux & tous ceux qui étoient près de Julien, firent la même chose. Le Préfet Nébridius fut le seul qui ferme dans son dessein, osa refuser courageusement, & dire qu'il avoit reçu trop de bienfaits de Constance, pour s'engager par un serment contre lui. Les soldats qui l'entendirent, indignés de son refus, l'auroient mis à mort, si Julien dont il embrassa les genoux ne l'eût pas couvert de sa robe. De retour au palais, Nébridius se jeta aux pieds du Prince & le conjura de le tranquilliser en lui tendant la main. *Et qu'auroient mes amis*, lui répondit Julien, *si tu touchois ma main? Ne crains rien cependant, & retire-toi où tu voudras.* A ces mots le Préfet retourna sain & sauf en Toscane sa patrie. Julien après avoir fait les arrangemens que demandoit la grandeur de son entreprise, & déjà convaincu par son expérience, combien il importe de prendre les devants dans le trouble

& dans la confusion des affaires, donna l'ordre de marcher en Pannonie, leva son camp & s'abandonna aveuglément à la fortune.

CHAPITRE VI.

Constance épouse Faustine : il augmente son armée & s'attache par des présens les Rois d'Arménie & d'Hiberie.

L'ORDRE des faits demande que nous parlions en peu de mots de ce que Constance qui passa l'hiver à Antioche, fit pendant cette révolution des Gaules, soit dans le civil, soit dans le militaire. Des Tribuns illustres & plusieurs personnages distingués s'empresserent à venir saluer l'Empereur à son retour de la Mésopotamie. Un certain Amphilochius Paphlagonien qui avoit été ci-devant Tribun, & qui déjà du temps de Constant sous lequel il servoit, fut justement soupçonné de nourrir des dissensions entre ce Prince & son frere Constantin, parut aussi, & se présenta avec assu-

rance : mais il fut reconnu & repouſſé ; pluſieurs même firent du bruit & dirent tout haut qu'il ne convenoit pas de laiſſer vivre cet inſolent rebelle ; à cela Conſtance répondit avec une douceur qui ne lui étoit pas ordinaire ; « *Ceſſez de pourſuivre cet homme* » *que je ne crois pas innocent, mais* » *dont le crime n'eſt pas démontré, &* » *ſouvenez-vous bien, que s'il eſt cou-* » *pable, ma vue ſeule lui fera trouver* » *dans ſa conſcience, un ſupplice auquel* » *il n'échappera pas* ». Après ces mots on ſe ſépara.

Le lendemain ce même homme aſſiſtant aux jeux du cirque, ſe trouva vis-à-vis de l'endroit où l'Empereur avoit coutume de ſe placer ; tout à coup au moment où commençoit le combat, il s'éleva un grand bruit, les baluſtrades ſur leſquelles Amphilochius étoit appuyé avec pluſieurs ſpectateurs, ſe caſſerent, tous tomberent ; quelques uns furent légérement bleſſés, lui ſeul fut trouvé mort ſous les bancs de l'amphithéâtre. Conſtance triompha d'avoir ainſi été prophete. Dans ce même temps ce Prince épouſa Fauſtine ; il avoit depuis long-

temps perdu Euſebie, ſœur des Conſuls Euſebe & Hypace ; cette Princeſſe joignoit des qualités infiniment eſtimables à une beauté accomplie ; au faîte des grandeurs elle avoit de l'humanité : c'eſt elle dont la protection éclairée en ſauvant Julien des dangers qui le menaçoient, le fit déclarer Céſar.

On récompenſa auſſi Florentius à qui la crainte des nouveautés avoit fait abandonner les Gaules ; il fut envoyé en Illyrie, pour y remplacer le Préfet du Prétoire Anatolius mort depuis peu, & il prit les marques de cette dignité avec Taurus qu'on nomma également Préfet du Prétoire en Italie. En attendant on faiſoit tous les préparatifs néceſſaires pour pouſſer les guerres tant civiles qu'étrangeres : on augmenta auſſi la Cavalerie & les légions. Les provinces eurent ordre de fournir des recrues ; toutes les claſſes des citoyens furent vexées, & toutes les profeſſions obligées à livrer des habits, des armes, des machines de guerre, de l'or, de l'argent, ainſi qu'une grande quantité de vivres, & diverſes eſpeces de bêtes de ſomme

Comme on craignoit à l'approche du printemps, les entrepriſes du Roi des Perſes, à proportion du dépit qu'il reſſentoit de s'être vu arrêté par la rigueur de l'hiver, des députés chargés de riches préſens furent envoyés aux Rois & aux Satrapes qui étoient au delà du Tigre, pour les exhorter à partager nos intérêts & à ne former aucune entrepriſe frauduleuſe contre nous. On tâcha ſur-tout de gagner par de ſomptueux vêtemens & par pluſieurs autres préſens, l'amitié d'Arſace & de Meribane, Rois d'Arménie & d'Hiberie: dans la ſituation critique où nous étions, ils auroient pu faire un très grand mal à la République, s'ils fuſſent paſſés du côté des Perſes. Sur ces entrefaites mourut Hermogene: Helpidius Paphlagonien le remplaça: c'étoit un homme de mauvaiſe mine & qui s'exprimoit mal, d'ailleurs franc, humain & ſi doux, que Conſtance lui ordonnant un jour d'appliquer publiquement un innocent à la queſtion, il ſupplia le Prince de lui ôter ſa charge, & de donner cette commiſſion à d'autres qui s'en acquitteroient mieux.

CHAPITRE VII.

Constance Auguste qui étoit alors à Antioche, retient l'Afrique dans le devoir par le ministere de Gaudence le Secrétaire : il passe l'Euphrate avec son armée & se rend à Edesse.

CONSTANCE irrésolu à la vue des maux qui le menaçoient, hésita longtemps sur le parti qu'il devoit prendre. Iroit-il attaquer Julien & le chercher à un aussi grand éloignement ? ou s'attacheroit-il à repousser les Parthes qui faisoient mine de passer l'Euphrate ? Enfin après en avoir souvent délibéré avec ses Généraux, il résolut, dès qu'il auroit terminé cette guerre, ou du moins ralenti l'ardeur avec laquelle les Perses la faisoient, & qu'il ne laisseroit rien derriere lui qui fût à craindre, de traverser l'Illyrie & l'Italie, de fondre sur Julien comme sur une proie, & de l'arrêter ainsi dès le commencement de sa

courſe ; c'eſt du moins ce qu'il publioit de temps en temps, afin de diſſiper les inquiétudes de ſes troupes. Cependant pour qu'il ne parût pas ſe ralentir ou perdre de vue cet objet, il fit ſemer partout la nouvelle de ſon arrivée ; & dans la crainte qu'on n'attaquât l'Afrique pendant ſon abſence, il y envoya à tout haſard par mer, le Secrétaire Gaudence que nous avons vu quelque temps dans les Gaules, chargé du ſoin d'obſerver les actions de Julien. Deux raiſons lui firent eſpérer que cet homme exécuteroit promptement ſes ordres ; l'une, c'eſt qu'il devoit redouter Julien qu'il avoit offenſé ; & l'autre, qu'il ſaiſiroit cette occaſion de mériter les bonnes graces de Conſtance, étant perſuadé, comme tout le monde, qu'il ſortiroit vainqueur de cette guerre. Gaudence, dès qu'il fut arrivé, fit part de ſes inſtructions au Comte Crétion & aux autres Officiers : puis raſſemblant de tous côtés de bons ſoldats avec d'habiles coureurs qu'il fit venir des deux Mauritanies, il garda ſoigneuſement les côtes oppoſées à la Gaule & à l'Italie. Conſ-

tance ne se trompa pas dans le choix qu'il fit de Gaudence; car tant qu'il fut dans le pays, aucun ennemi n'en approcha, quoique la côte de la Sicile, depuis le promontoire de Lilybée (*a*) jusqu'à celui de Pachyn (*b*), fût garnie de troupes qui n'auroient pas tardé à passer la mer, si elles en avoient trouvé l'occasion.

Constance ayant, conformément aux circonstances, fait ces arrangemens dont il se promettoit beaucoup, & d'autres moins importans, apprit que les Perses rassemblés, & leur Roi qui marchoit fièrement à leur tête, approchoient des bords du Tigre, sans qu'on sût précisément où ils se porteroient: cette nouvelle l'alarma. Pour être plus en état de s'opposer aux efforts des ennemis, il quitta ses quartiers d'hiver, manda toute sa cavalerie avec l'élite de son infanterie, & passant l'Euphrate sur un pont de bateaux, il se rendit par Capessane à Edesse qui étoit fortifiée & approvisionnée: il s'y arrêta quelque temps,

(*a*) Présentement *Capo di Boco*.

(*b*) *Capo di Passaro*.

pour attendre les rapports que les transfuges ou les espions lui feroient de la marche des Perses.

CHAPITRE VIII.

Julien Auguste après avoir mis ordre aux affaires des Gaules, se rend sur les bords du Danube, & fait prendre les devants à un corps de ses troupes par l'Italie & par les Rhéties.

SUR ces entrefaites, Julien quittant le pays des Rauraques, après avoir pris les mesures dont nous avons parlé plus haut, renvoya dans les Gaules Sallustе en qualité de Préfet, & donna à Germanien la place de Nébridius ; il fit aussi Nevitte Général de la cavalerie, parce qu'il se défioit de Guomaire qui, lorsqu'il commandoit les Scutaires, avoit sourdement trahi son Prince Vétranion. Jovius, dont nous avons parlé dans l'histoire de Magnence, eut la Questure, & Mamertin l'Intendance du trésor. Il créa Daga-

laiphe Commandant des Gardes, & assigna à plusieurs autres, selon les talens & l'attachement qu'il leur connoissoit, divers grades militaires. Sur le point de traverser les forêts (a) Marciennes & les routes qui touchent aux rives du Danube, ce qu'il redoutoit sur-tout au milieu de tous les dangers qui l'attendoient, c'étoit que les habitans du pays le voyant accompagné d'une troupe si peu considérable, ne le mépriſaſſent & n'entreprissent de s'opposer à sa marche. Mais il pourvut encore avec habileté à cet inconvénient, & partageant son monde, il en fit promptement marcher une partie sous la conduite de Jovius & de Jovin par les chemins connus de l'Italie; Nevitte fut chargé d'en mener d'autres à travers les Rhéties; ses troupes ainsi répandues donnerent une idée excessive de ses forces, & semerent par-tout la terreur. C'est ce qu'Alexandre le Grand & d'habiles Généraux après lui, ont pratiqué dans l'occasion. Cependant Julien ordonna encore à ses gens de marcher d'abord aussi vîte que s'il étoit question d'en

(a) Aujourd'hui Schwartzwald dans la Suabe.

venir aux mains, & de se précautionner contre les surprises, en établissant toutes les nuits des corps-de-garde & de bons postes.

CHAPITRE IX.

Taurus & Florentius, Consuls & Préfets du Prétoire, fuient à l'approche de Julien, l'un par l'Illyrie, l'autre par l'Italie. A. Lucilien, Général de la Cavalerie, qui se disposoit à résister, est surpris & mené à Julien.

APRÈS ces sages dispositions, & enhardi par ses succès précédens, il avança aussi résolument qu'il l'avoit déjà fait plus d'une fois, en tombant sur les contrées des Barbares. Parvenu à un endroit où il apprit que le fleuve étoit navigable, il profita de plusieurs petites barques que le hasard lui fit rencontrer, pour s'avancer dans le silence aussi loin qu'il fût possible. Il réussit d'autant mieux à cacher sa marche, que patient & courageux, il ne lui falloit aucun mets d'apprêt, mais

que se contentant de choses simples, & en petite quantité, il n'avoit pas besoin d'approcher des villes ou des forts; il se conformoit en cela au beau mot de l'ancien Cyrus, qui, interrogé par son hôte sur ce qu'il vouloit qu'on lui préparât pour son repas, répondit: *Rien que du pain; car je compte de souper au bord d'un ruisseau.*

En attendant, la Déesse, qui comme on dit, exagere étrangement tout, parcouroit l'Illyrie, & publioit que Julien, après avoir vaincu dans les Gaules nombre de Rois & de nations, arrivoit fier de tant de succès à la tête d'une puissante armée. Taurus, Préfet du Prétoire, épouvanté par ce bruit, prit aussi-tôt la fuite: & comme s'il s'agissoit d'éviter un ennemi du dehors, changeant fréquemment de chevaux, il passa les Alpes Juliennes & entraîna avec lui le Préfet Florence. Le Comte Lucilien qui commandoit alors l'armée de ce pays, & qui se trouvoit à Sirmium, au premier avis qu'il eut de la marche du Prince, tira le plus promptement qu'il put ses soldats de leurs garnisons, & résolut de résister. Mais Julien, tel qu'un trait

qui va droit au but, dès qu'il fut à Banonia (*a*), qui n'eſt éloigné de Sirmium que de dix-neuf milles, (la lune étoit alors ſur ſon déclin, & par conſéquent la plus grande partie de la nuit obſcure,) ſauta tout d'un coup hors du bateau, détacha ſur le champ Dagalaiphe avec des troupes légeres, & le chargea de lui amener Lucilien de gré ou de force. Le Comte, que le bruit des armes tira de ſon ſommeil & qui ſe vit environné d'hommes inconnus, comprit ce que c'étoit: tout tremblant au nom de l'Empereur, il obéit, quoique fort à contre-cœur. Ce Général ſi vain & ſi farouche peu auparavant, ſoumis à une force étrangere, fut mis ſur un cheval & conduit comme un vil priſonnier à Julien; ſon trouble étoit inconcevable. Cependant la permiſſion qu'il eut de baiſer la pourpre, le raſſura. Il témoigna enſuite la ſurpriſe où il étoit de voir le Prince s'expoſer ainſi avec ſi peu de monde dans un pays ennemi. *Gardez*, lui répondit Julien avec un ſouris moqueur, *gardez vos prudens conſeils*

(*a*) On croit que c'eſt *Bonmunſter* dans l'Eſclavonie.

pour Conſtance, je ne vous ai pas donné cette marque de ma clémence pour recevoir vos avis, mais pour calmer vos craintes.

CHAPITRE X.

Julien Auguſte s'empare de Sirmium, capitale de l'Illyrie occidentale, & de la garniſon qui y étoit; il occupe le pas de Sucques, & écrit contre Conſtance au Sénat.

JUGEANT enſuite, après avoir écarté Lucilien, qu'il n'y avoit ni à s'amuſer ni à agir foiblement, intrepide & plein de confiance, comme il l'étoit au milieu des affaires les plus périlleuſes, il marcha à grands pas à Sirmium. Il étoit perſuadé que cette ville n'héſiteroit pas à ſe rendre. A peine fut-il dans les faubourgs, qui ſont vaſtes & fort étendus, qu'une foule de ſoldats & de gens de tout ordre vint à ſa rencontre avec des flambeaux & des fleurs; ils le comblerent de bénédictions, lui prodiguerent les noms d'Au-

guſte & de Seigneur, & le conduiſirent ainſi au palais. Ce ſuccès & l'heureux préſage qu'il en conçut, le remplit de joie, & lui donna l'eſpérance que les autres villes, à l'exemple de celle-ci qui tenoit le premier rang parmi elles, & par ſa célébrité & par le nombre de ſes habitans, le recevroient comme un aſtre bienfaiſant; il fit le jour ſuivant un très-grand plaiſir au peuple qu'il amuſa par le ſpectacle d'une courſe de chars. Le lendemain, Julien, ennemi des retardemens, ſe mit en marche, occupa ſans que perſonne oſât s'y oppoſer le pas de Succques, & chargea Nevitte dont il connoiſſoit l'attachement de le défendre. Il n'eſt pas hors de propos de dire un mot de la ſituation de cet endroit.

Les hautes montagnes d'Æmus & de Rhodope, dont l'une commence à s'élever aux bords du Danube, & l'autre en deçà du fleuve Axus, ſe terminent par d'épaiſſes collines en un détroit, & ſéparent les Illyriens & les Thraces; d'un côté elles ſont voiſines des Daces & de la Serdique (*a*), de l'au-

(*a*) Ces pays répondent en général à ce que nous

tre elles dominent Thracie & Philippopolis, villes grandes & célebres : il semble que la nature prévoyant que les nations voisines tomberoient un jour sous le joug des Romains, construisit d'abord ces montagnes dans cette vue ; car elles n'offroient autrefois qu'un passage obscur entre d'étroits défilés ; mais dans la suite, lorsque les choses furent portées à un certain degré de grandeur & de magnificence, on les ouvrit au point que de grandes masses & des voitures y passent sans peine : leurs avenues qu'on ferma quelquefois, ont arrêté les efforts de grands Capitaines & de nombreuses armées. Le côté qui regarde l'Illyrie s'éleve en pente douce & presqu'imperceptible : au contraire la partie opposée aux Thraces, par-tout escarpée, n'offre que des sentiers tortueux & difficiles, qu'on ne sauroit passer qu'avec peine, n'y eût-il même personne qui s'y opposât. Au pied de ces montagnes se présente de chaque côté une vaste plaine : la plus élevée s'étend

nommons la Servie & la Bulgarie. On retrouve le pas de Sucques dans *Zuccora*, sur la route de *Nissa* à *Triaditza*.

jusqu'aux

jusqu'aux Alpes Juliennes, celle qui l'est moins est si égale & si unie, qu'elle n'offre aucun obstacle jusqu'au détroit & à la Propontide.

Julien, après avoir fait toutes les dispositions qu'exigeoient des circonstances aussi critiques, laissa là le Général de la cavalerie, & retourna à Næsus (*a*) ville opulente, pour y prendre promptement des mesures propres à assurer ses succès. Il y trouva l'historien Victor qu'il avoit fait venir de Sirmium; il lui donna le Gouvernement de la seconde Pannonie, avec le rang de Consul, & honora d'une statue de bronze cet homme d'une vertu si digne d'être imitée; longtemps après il fut créé Préfet de Rome.

Julien, dont les forces croissoient toujours, désespérant d'amener Constance à des sentimens pacifiques, adressa au Sénat un discours plein d'aigreur contre ce Prince, qu'il chargea même de quelques crimes. Le Mémoire fut lu en pleine assemblée sous Tertulle qui exerçoit alors la Préfecture, & les Sénateurs avec un zele qui dut flatter Constance, s'écrierent tout d'une

(*a*) Nissa dans la Servie.

voix : *Respecte au moins l'auteur de ta fortune.* Julien attaquoit encore dans cette piece la mémoire de Constantin, qu'il peignoit comme un novateur & un perturbateur des lois & des anciennes coutumes ; il l'accusoit ouvertement d'avoir le premier élevé des Barbares à la dignité des Faisceaux & du Consulat. C'étoit sans doute à tort & sans réflexion qu'il lui faisoit ces reproches, lui qui devant éviter ce qu'il censuroit si malignement, donna peu après à Mamertin pour collegue dans le Consulat, Nevitte qui, bien loin d'être comparable par sa naissance, par son expérience, ou par l'éclat de ses actions, à ceux que Constantin avoit honorés de la Magistrature, étoit au contraire ignorant, grossier, & ce qui est plus insupportable encore, cruel dans l'élévation.

CHAPITRE XI.

Deux Légions qui s'étoient rangées à Sirmium sous les drapeaux de Julien, ayant été envoyées dans les Gaules, s'emparent, du consentement des habitans, de la ville d'Aquilée & en ferment les portes à Julien.

Pendant que Julien s'occupoit d'objets également graves & importans, il reçut une nouvelle aussi alarmante qu'inattendue; c'étoit l'entreprise de quelques téméraires qui auroient arrêté le cours hardi de ses conquêtes, s'il ne se fût pas hâté, à son ordinaire, de mettre un frein à leur audace: exposons succinctement le fait.

Sous le prétexte d'un pressant besoin, mais dans le vrai, parce qu'il s'en défioit, il avoit envoyé dans les Gaules avec une cohorte de sagittaires, deux légions de l'armée de Constance qu'il avoit trouvées dans Sirmium. Ces troupes qui obéissoient à regret, redoutant la longueur de la

marche, & sur-tout les cruels & infatigables Germains, formerent, à l'instigation de Nigrinus, originaire de Mésopotamie & Tribun d'un escadron de cavalerie, le dessein de se révolter; l'affaire fut secrétement traitée & conduite dans un profond silence. Arrivées à Aquilée, ville opulente, bien située & garnie de bonnes murailles, elles s'y enfermerent tout d'un coup en ennemies avec les habitans à qui le nom de Constance étoit cher, & qui favoriserent la défection de ce corps; libres alors, & n'ayant rien à craindre dans l'absence de Julien, elles barricaderent toutes les avenues, garnirent les tours & les remparts, & se préparant à la défense, elles exciterent par cet attentat, toutes les villes de l'Italie à soutenir le parti de Constance qui vivoit encore.

CHAPITRE XII.

On fait le siege d'Aquilée qui étoit dans le parti de Constance. A la nouvelle de la mort de ce Prince, la place se rend à Julien.

JULIEN reçut cette nouvelle à Næssus : comme il ne craignoit rien pour ses derrieres & qu'il savoit que cette ville assiégée quelquefois n'avoit jamais été ni détruite ni prise, il employa tout & la ruse & les caresses pour se l'attacher, avant que le mal empirât. En conséquence Jovin, Général de la Cavalerie, qui revenoit par les Alpes, & qui étoit déjà dans le Norique, eut ordre de rebrousser chemin & d'arrêter par tous les moyens possibles cet incendie; pour ne rien négliger il fut chargé encore d'accroître ses forces de toutes les troupes, quelles qu'elles fussent, qu'il trouveroit sur la route de cette ville. Peu après ces arrangemens Julien apprit la mort de Constance, traversa les Thraces & entra dans Cons-

tantinople : les fréquens avis qu'il reçut d'Aquilée, lui annonçant que le siege en seroit plus long que dangereux, il en chargea Immon avec quelques autres Officiers, & rappela Jovin pour l'employer à des affaires plus importantes. La place fut donc investie de deux côtés ; les Généraux essayerent d'abord, tantôt par des menaces, tantôt par des promesses, d'engager les assiégés à se rendre ; mais leur opiniâtreté fut extrême, les conférences n'aboutirent à rien, & on les rompit. Il ne resta donc d'autre ressource que celle de combattre : après s'y être préparé par le repos & par la nourriture, les deux partis acharnés à leur perte pousserent dès le matin de grands cris, en vinrent aux mains au bruit des trompettes & se battirent avec plus de fureur que de prudence. Les assiégeans qui portoient devant eux des mantelets & d'épaisses claies d'osier, avançoient doucement & avec circonspection, pour tâcher, à l'aide de toute sorte d'outils de fer, d'ébranler le pied des murs ; plusieurs traînoient des échelles aussi hautes qu les murailles, mais au moment où il

en approchoient, les uns étoient renverſés par les pierres dont on les accabloit, les autres percés de traits tournoient le dos, & entraînoient avec eux leurs camarades, que tant de périls rebutoient.

Ce premier ſuccès enfla ſi fort le courage des aſſiégés, qu'animés de l'eſpérance de réuſſir, ils braverent tous les maux dont l'avenir les menaçoit; s'affermiſſant donc dans ce deſſein, ils mirent des machines dans les lieux les plus convenables, & veillerent avec une activité étonnante à tout ce qui pouvoit aſſurer leur tranquillité. D'un autre côté les aſſaillans quoiqu'effrayés à la vue de tant de dangers, pour éviter cependant le reproche de manquer de courage, & voyant que les attaques ouvertes ne réuſſiſſoient pas, eurent recours à l'art des ſieges; mais il n'y avoit pas un ſeul endroit favorable pour approcher les beliers, pour appliquer les machines, ou pour faire des mines. On imagina donc, pour tirer parti de la riviere de Natiſon peu éloignée de la ville, un expédient digne de ceux que célebre l'antiquité. Ce fut de conſtruire au plus vîte des

tours de bois plus hautes que les murs de la place, & de les asseoir chacune sur trois bateaux étroitement liés; on garnit le haut de ces tours de troupes qui, lorsqu'elles furent à portée, réunirent tous leurs efforts pour débusquer les assiégés de la platte-forme des murs : d'autres soldats armés à la légere sortirent par en bas du creux des tours, jeterent & traverserent au plus vîte de petits ponts volans, pour essayer, tandis qu'ils ne trouveroient point de résistance, & qu'on se battroit au-dessus d'eux à coups de pierres & de traits, de renverser une partie des murailles & de pénétrer ainsi dans la ville. Mais cette entreprise si sagement conçue échoua encore. Car à peine eut-on approché les tours, qu'on lança contre elles des torches enduites de poix brûlante, des roseaux, des sarmens & d'autres matieres combustibles. La rapidité avec laquelle les flammes gagnerent, & le poids des combattans qui ne se soutenoient qu'avec peine, fit perdre à ces tours leur équilibre, & les renversa dans le fleuve. Quelques soldats, que les traits des machines de

l'ennemi avoient déjà atteints, acheverent de périr sous ces masses; ceux qui avoient passé les ponts, abandonnés de leurs camarades, furent écrasés par de gros cailloux, il n'y en eut qu'un bien petit nombre qui à force de jambes échappa par des chemins détournés. Le signal de la retraite termina ce combat qui avoit duré jusqu'au soir. Les deux partis passerent le reste du jour dans des dispositions bien différentes. Les regrets que donnoient les assiégeans aux pertes qu'ils avoient faites, ranimoient chez les assiégés l'espoir de vaincre, quoiqu'ils eussent également perdu quelques-uns des leurs. On ne se prépara pas moins cependant à continuer, & après avoir employé la nuit à prendre les alimens & le repos nécessaire, dès la pointe du jour on recommença l'attaque au son des instrumens. Les uns mettoient leurs boucliers sur leur tête comme pour combattre plus commodément, d'autres portoient des échelles, & courant avec fureur, s'exposoient à tous les coups. Ceux-ci tâchoient de rompre les barres ferrées des portes, & devenoient les victimes des flammes,

ou périſſoient par les pierres dont on les accabloit; ceux-là eſſayoient de franchir hardiment les foſſés; mais aſſaillis par les troupes qui ſortoient bruſquement des poternes, ils ſuccomboient tout d'un coup, ou s'en retournoient couverts de bleſſures; car la retraite ſous les murailles étoit d'autant plus aiſée, qu'on avoit pratiqué devant les murs une eſpece de retranchement gazoné qui les couvroit, & qui mettoit les ſoldats placés en embuſcade, à l'abri de tout danger. Cette réſiſtance des aſſiégés qui bien qu'ils n'euſſent d'autre reſſource que leurs murailles, ſe ſurpaſſoient par leurs travaux & par leurs ruſes, ne rebuta pas cependant nos troupes compoſées de l'élite de l'armée; ennuyées de ces longueurs, elles parcouroient ſoigneuſement tous les environs de la ville pour découvrir par quelle machine & par quel effort, il ſeroit poſſible d'y pénétrer. Mais la grandeur des difficultés prouvant que la choſe n'étoit pas faiſable, on commença à ſe ralentir, & les ſoldats abandonnant enfin les poſtes & les gardes, ſe mirent à ravager les campagnes des environs;

ils y trouvoient en abondance des proviſions, qu'ils partageoient enſuite avec leurs camarades. Auſſi ſe gorgerent-ils ſi fort d'alimens & de boiſſon qu'ils commencerent à perdre toute leur vigueur. Julien qui hivernoit à Conſtantinople remédia habilement à ce déſordre dont Immon & ſes collegues lui donnerent avis. Il envoya d'abord Agilon, Général d'Infanterie très-eſtimé, afin que la mort de Conſtance annoncée par un homme de ce mérite, mît fin au ſiege. En attendant pour ne pas diſcontinuer l'attaque de la place &, tout ce qu'on avoit entrepris juſques-là étant inutile, on réſolut de la réduire par la ſoif: on coupa donc les aqueducs, mais les habitans n'en continuerent pas moins à ſe défendre : enfin on détourna le fleuve, cela encore fut inutile : privés de cette reſſource, ils ſe contenterent d'eau de citerne, dont ils burent même avec épargne. Agilon arriva ſur ces entrefaites &, eſcorté d'un gros corps de troupes, approcha de fort près de la place; tout ce qu'il put dire cependant pour prouver la mort de Conſtance & l'élection de Julien, ne le

ſauva ni d'inſultes, ni du ſoupçon d'en impoſer. On ne le crut, que lorſqu'admis ſeul ſur une tour, ſous promeſſe qu'il ne lui ſeroit rien fait, il confirma par ſerment la vérité de ce qu'il avoit déjà dit. A cette nouvelle les aſſiégés ouvrent les portes, & tranſportés de joie, ils reçoivent le Général qui leur porte la paix: ſe juſtifiant enſuite de ce qu'ils avoient fait, ils accuſent Nigrinus d'avoir ſeul fomenté ces troubles; ils livrent encore quelques autres rebelles, pour leur faire expier par la mort, & ce crime & les maux que la ville avoit ſoufferts.

Quelques jours après Mamertin Préfet du Prétoire examina ſérieuſement cette affaire & prononça: Nigrinus comme l'inſtigateur cruel de cette révolte, fut brûlé vif; après lui Romulus & Saboſtius qui étoient Magiſtrats, convaincus d'avoir au mépris des maux qui en pouvoient réſulter, ſemé ces diſſenſions, périrent par le glaive; les autres que la néceſſité plus que leur penchant avoit entraînés, furent, par un arrêt du Prince auſſi clément qu'équitable, renvoyés abſous. Avant que les choſes priſſent

cette tournure, Julien qui étoit à Næſſus éprouvoit de grandes inquiétudes; d'abord les troupes d'Aquilée pouvoient fermer le paſſage des Alpes Juliennes, & lui faire perdre par là les provinces & les ſecours qu'il en attendoit. Il redoutoit beaucoup encore les forces de l'Orient, parce qu'on lui rapportoit que les ſoldats diſperſés dans les Thraces & qui avoient été promptement raſſemblés pour agir contre lui, avançoient du côté du pas de Sucques ſous la conduite du Comte Marcien.

Prenant cependant un parti conforme au poids des embarras qui l'accabloient, il aſſembla ſon armée d'Illyrie, compoſée de troupes accoutumées aux travaux de Mars & toujours prêtes à ſuivre leur chef dans les combats.

Il ne s'occupa pas moins dans ce temps de criſe des intérêts des particuliers : il prenoit connoiſſance des procès, il ſoutenoit ſur-tout les ordres municipaux ; trop porté même à les favoriſer, il éleva injuſtement pluſieurs perſonnes à des emplois publics. Ce fut ici qu'il trouva à

leur retour Symmaque & Maxime Sénateurs distingués que la Noblesse avoit députés à Constance : il les reçut honorablement, & préférant le second pour obliger Rufinus Vulcatius dont il étoit neveu, il nomma Maxime à la Préfecture de Rome à la place de Tertulle. L'abondance régna sous l'administration de ce Préfet, & les plaintes si frequentes du peuple cesserent. Ce fut aussi pour calmer les inquiétudes & fortifier la confiance des sujets, qu'il créa Consuls Mamertin Préfet du Prétoire en Illyrie & Nevitte ; observez que peu auparavant, Julien avoit blâmé avec aigreur Constantin, d'avoir le premier élevé des Barbares aux dignités.

CHAPITRE XIII.

Sapor rentre dans ſes états avec ſon armée, parce que les auſpices n'étoient pas favorables. Conſtance Auguſte ſur le point de marcher contre Julien harangue ſes troupes à Hiérapolis.

PENDANT que Julien flottant entre la crainte & l'eſpérance, formoit de nouveaux projets, les rapports que Conſtance recevoit à Edeſſe par ſes eſpions, lui donnoient de l'inquiétude & le jetoient dans l'indéciſion. Tantôt il préparoit ſes troupes aux batailles, tantôt il auroit préféré d'aſſiéger des deux côtés Bézabde s'il l'avoit pu, & rien n'eût été plus ſage, à la veille de ſe porter vers les parties ſeptentrionales, que de pourvoir ainſi à la défenſe de la Méſopotamie. Mais diverſes raiſons l'empêchoient de ſe déterminer ; d'un côté le Roi des Perſes attendoit que les cérémonies de ſa religion lui permiſſent de traverſer le Tigre, d'où, s'il ne trou-

voit point d'obſtacle, rien ne l'empêcheroit de pouſſer juſqu'à l'Euphrate; Conſtance ſouhaitoit, de l'autre, de réſerver ſes troupes pour la guerre civile, & craignoit de les expoſer aux dangers d'un ſiege, ayant déjà éprouvé ce que vaut la ſolidité des murailles, & l'intrépidité des aſſiégés. Cependant afin de ne point perdre de temps & de ne pas paſſer pour indolent, il ordonna à Arbétion, & à Agilon, l'un Général de la cavalerie, & l'autre de l'infanterie, de ſe porter en avant avec de gros corps, non pour attirer les Perſes au combat, mais pour établir les poſtes ſur les rives citérieures du fleuve, & obſerver de quel côté ce Roi violent entreprendroit de déboucher. Il leur recommanda encore & de bouche & par écrit, de ſe retirer au moment où les troupes ennemies commenceroient à traverſer le fleuve. Pour lui, pendant que ces Généraux gardoient, ſelon ſes ordres les frontieres, & tâchoient d'éclairer les mouvémens de cette nation ruſée, il faiſoit face au plus preſſé, & avec l'élite de ſon armée, comme s'il étoit prêt à combattre,

il se portoit de divers côtés & couvroit les places exposées. Les espions & les transfuges qui arrivoient de temps en temps, donnoient des avis qui se contrediſoient ; leur ignorance venoit de ce que chez les Perses, on ne confie les secrets qu'aux Grands qui taciturnes & pleins de fidélité, adorent aussi le silence comme un Dieu. Arbétion & Agilon, ne cessoient en attendant d'implorer le secours de l'Empereur ; ils déclaroient ne pouvoir pas soutenir l'effort de ce Roi bouillant, si toutes leurs forces n'étoient réunies. Dans cette situation critique, Constance reçoit de très surs avis que Julien, qui a rapidement traversé l'Italie & l'Illyrie, occupe le détroit de Sucques, qu'il y attend des secours qui lui viennent de tous côtés, pour tomber en force sur les Thraces. Cette nouvelle accabla Constance ; la seule chose qui le consola un peu, ce fut de penser qu'il avoit toujours eu le dessus dans les discordes civiles ; la circonstance lui paroissant pourtant embarrassante, il trouva convenable de faire prendre les devants à ses soldats qui partirent successive-

ment sur des voitures publiques, afin de se porter plus promptement où le besoin l'exigeroit. Ce plan fut généralement approuvé, & ces troupes légeres, ainsi qu'il l'avoit ordonné, firent diligence. Le lendemain, on lui annonça que Sapor, les augures ne lui étant pas favorables, s'en étoit retourné avec toute son armée. Les alarmes de Constance furent donc calmées; il rappella tout son monde, excepté les corps qu'il étoit d'usage de laisser pour la garde de la Mésopotamie, & retourna à Hiérapolis. Incertain cependant sur l'issue de son entreprise, lorsque toute l'armée fut réunie, il assembla au son des trompettes, les centuries, les manipules & les cohortes; & pour engager plus efficacement cette multitude à souscrire à ses volontés, il monta sur un tribunal, & plus escorté que de coutume, d'un air serein & plein de confiance, il lui parla en ces termes.

» Toujours attentif à ne rien faire » & à ne rien dire qui puisse blesser » le devoir, & tel qu'un prudent pi» lote qui hausse ou baisse le gouver» nail selon le mouvement des flots,

» je ſuis obligé, mes chers amis, de
» vous avouer dans ce moment mes
» fautes, ou pour mieux dire, ce que
» ma trop grande bonté m'avoit fait
» enviſager comme avantageux à l'in-
» téret commun. Ecoutez donc favo-
» rablement l'expoſé du ſujet qui
» nous raſſemble. Lorſque Magnence
» que votre valeur a détruit, exci-
» toit des troubles, je revêtis du ca-
» ractere de Céſar mon couſin Gallus
» & lui confiai le gouvernement de
» l'Orient; mais ce Prince qui s'écarta
» de la vertu & tomba dans des cri-
» mes horribles, fut puni ſelon les
» lois. Plût aux Dieux que l'envie,
» ſource funeſte d'entrepriſes auda-
» cieuſes, s'en fût tenue là! Ce ſou-
» venir nous affligeoit, mais du moins
» il n'excitoit plus nos craintes. Main-
» tenant vient d'éclore un mal, j'oſe
» le dire, plus déplorable encore,
» mais dont votre valeur ſoutenue
» du ſecours céleſte, arrêtera ſans
» doute bientôt les progrès. Tandis
» que vous combattiez des nations
» étrangeres qui menaçoient l'Illyrie,
» Julien que j'avois choiſi pour dé-
» fendre les Gaules, enorgueilli de

» quelques légers avantages remportés sur des Germains à demi armés, » & vain jusqu'à la fureur, s'est associé un petit nombre d'auxiliaires » que leur férocité, aussi bien que » l'espoir du butin entraîne toujours » dans des entreprises téméraires, & » conspire avec eux la ruine de la » République, foulant aux pieds l'équité qui fut toujours la mere nourriciere de cet Empire. Mon expérience & celle des siecles passés, » me répondent que vengeresse des » scélérats, cette équité dissipera » comme de la poussiere les vains » projets de ces audacieux. Pour nous, » que nous reste-t-il à faire, si ce » n'est que nous marchions au devant » de ce tourbillon, & que par un » prompt remede, nous réprimions, » avant qu'elle ne s'accroisse, cette » fureur meurtriere? Le Ciel lui-même, dont les décrets éternels condamnent les ingrats, nous aidera à » tourner contre ces malheureux que » nous n'avons comblés que de biens, » & jamais provoqués, ce fer qu'ils » osent tirer pour perdre l'innocence. » Je suis assuré, & la Justice suprême

» qui toujours favorise la bonne cause » me le persuade, qu'aussitôt que » nous nous approcherons, on les » verra glacés d'effroi, soutenir aussi » peu le feu de nos regards, que le » premier cri militaire ».

A peine l'Empereur eut-il fini de parler, que toute l'armée qui lui applaudit en secouant ses armes de colere, demanda qu'on la menât contre les rebelles. Ce témoignage d'affection changea les craintes de Constance en joie; peu après l'assemblée se sépara. Arbétion qui avoit autrefois réussi, comme nous l'avons vu, à terminer des guerres intestines, eut ordre de se porter en avant avec les Lanciers, les Mattiaires (*a*), & les troupes légeres: Gomoaire fut chargé de s'opposer avec les Letes aux ennemis qui se rendroient au pas de Sucques: Constance préféra à tous les autres cet Officier qui détestoit Julien dont il avoit essuyé quelques mépris dans les Gaules.

(*a*) Ce nom leur venoit de Mattium qu'on croit être Marpourg, ancienne ville du pays des Celtes d'où on les tiroit.

CHAPITRE XIV.

Préſages de la mort de Conſtance.

LA fortune de Conſtance qui héſita & s'arrêta pour ainſi dire tout à coup au milieu de ce tourbillon d'adverſités, fit aſſez connoître par des ſignes preſque parlans, que la fin de ce Prince approchoit; car des images nocturnes l'effrayoient, & à peine commençoit-il un jour à dormir que l'ombre de ſon pere lui apparut, & lui préſenta un bel enfant; l'ayant pris & mis ſur ſes genoux, cet enfant lui arracha un globe qu'il tenoit de la main droite & le jeta au loin; ce qui, bien que les interpretes l'expliquaſſent favorablement, annonçoit une révolution dans les affaires. Il avoua encore à ceux qui étoient dans ſa confidence, que comme s'il en étoit abandonné, il ne voyoit plus lorſqu'il étoit ſeul, un objet qui s'étoit quelquefois préſenté à lui ſous un air lugubre, & on penſoit que c'étoit ſon bon Génie qui

en le quittant l'avertiſſoit de ſa mort prochaine. Car les Théologiens ſont dans l'idée que tous les hommes, ſauf les droits immuables du deſtin, ont comme pour compagnon quelque Génie, chargé de diriger pour ainſi dire leurs actions, mais qui ne ſe rend ſenſible qu'au petit nombre de ceux qui ſe ſont illuſtrés par leurs vertus; & c'eſt ce qu'enſeignent les Oracles, auſſi bien que les Auteurs les plus célebres au nombre deſquels eſt auſſi le Poëte Menandre, comme on peut s'en convaincre par le ſens de ces deux iambiques: *Chaque homme, dès qu'il eſt né, a un eſprit qui lui ſert de conducteur pendant ſa vie.* On voit encore par les vers immortels d'Homere, non que les Dieux du ciel ſe ſoient entretenus avec les vaillans Capitaines, non qu'ils les ayent aſſiſtés ou favoriſés dans les combats; mais que des Génies familiers ont converſé avec eux; & c'eſt par leur ſecours principalement qu'ont brillé, à ce qu'on dit, Pythagore, Socrates, Numa Pompilius & le plus ancien des Scipions; & ſelon que quelques-uns l'eſtiment, Marius & Octavien honoré le pre-

mier du titre d'Auguſte, Hermes Triſmegiſte, Apollonius de Thyane, & Plotin qui a oſé raiſonner ſur ce point myſtérieux, & montrer avec profondeur par quels principes ces Génies unis aux ames humaines, les portent, pour ainſi dire, dans leur ſein, les protegent de tout leur pouvoir, & les élevent aux connoiſſances ſublimes, s'ils les trouvent pures & jointes à un corps exempt de ſouillures du vice.

CHAPITRE XV.

Conſtance Auguſte meurt à Mopſucrene en Cilicie.

CONSTANCE ſe hâta donc d'entrer dans Antioche pour ſe livrer enſuite avec ſon ardeur naturelle aux haſards de troubles civils: dès qu'il eut fait ſes préparatifs il ſe mit en marche. Pluſieurs de ceux qui l'accompagnoient n'approuvoient pas cette impatience; ils y répugnoient même au point d'en murmurer; mais perſonne n'oſoit l'en diſſuader

dissuader ouvertement, ou l'en empêcher. Il partit donc à la fin de l'automne; arrivé à un village nommé Hippocephale qui n'est éloigné d'Antioche que de trois milles, il rencontra sur sa droite lorsqu'il faisoit déjà jour, un cadavre étendu vers le couchant, il étoit percé de coups & on lui avoit coupé la tête. Quelqu'effrayé qu'il fut de ce présage, il n'en marcha que plus résolument, pour ainsi dire, au-devant du destin.

Arrivé à Tarse, il ressentit un léger accès de fievre; mais il crut que le mouvement dissiperoit ce mal, & se rendit par des chemins difficiles à Mopsucrene, ville située aux pieds du Taurus, c'est la derniere station de la Cilicie pour ceux qui en viennent: il essaya inutilement le lendemain d'en sortir, la maladie devenue plus sérieuse, l'y retint; peu à peu le feu s'alluma si fort dans ses veines qu'on ne pouvoit, pour ainsi dire, approcher de son corps, tant il étoit brûlant; il gémissoit dans cette extrémité de n'être pas à portée de quelques secours. On dit qu'ayant encore toute sa présence d'esprit, il désigna Julien

pour être son successeur : un râle mortel le prenant ensuite, il perdit la parole & rendit l'esprit le troisieme de Novembre, au bout de trente-huit ans de regne, à l'âge de quarante-quatre ans & quelques mois.

Lorsqu'on eut donné des larmes & des regrets à sa mort, les Grands de la Cour délibérerent entre eux sur ce qu'il convenoit de faire ; un petit nombre fut tenté d'élire secrétement un Empereur : ils y étoient poussés, à ce qu'on croit, par Eusebe, auquel sa conscience rappelloit tous les mécontentemens qu'il avoit donnés à Julien. Mais la grande proximité de ce Prince ne permettant pas de former quelque entreprise, les Comtes Théolaiphe & Aligulde furent députés pour lui annoncer la mort de son parent, & le prier de venir sans perte de temps recevoir l'Empire d'Orient qui lui tendoit les bras ; un bruit vague & peu sûr se répandit, & portoit que Constance avoit fait un testament par lequel il nommoit, comme nous l'avons dit, Julien son successeur, & donnoit des fidéi-commis & des legs à ses favoris. Il laissa sa femme enceinte ; la

Princeſſe qu'elle mit au monde porta le nom de Conſtantie, & fut enſuite mariée à Gratien.

CHAPITRE XVI.

Vertus & vices de Conſtance Auguſte.

POUR diſtinguer exactement les bonnes qualités qu'il eut des mauvaiſes, il conviendra de commencer par les premieres. Toujours occupé de ſon rang, ſon ame haute & fiere ne lui permit jamais d'être populaire. Avare dans la diſtribution des grandes charges, il n'en gratifia que rarement : il ne ſe permit que peu de changemens dans l'adminiſtration des finances ; jamais il ne flatta l'orgueil des ſoldats. Il y eut bien, nous nous en ſouvenons, des Perfectiſſimes (*a*) ; mais aucun Duc ne parvint ſous lui au titre de Clariſſime. Un Gouverneur de Province n'avoit pas beſoin de faire ſa cour à un Général de cavalerie, au-

(*a*) Voyez ſur les Caracteres de *Perfectiſſimes*, de *Clariſſimes*, &c. *Tillemont*, *T. XLII* ; *Pitiſcus* ; *Ducange*.

quel Conſtance ne permettoit pas non plus de ſe mêler d'autres affaires. Les emplois tant civils que militaires étoient ſoumis, ſelon l'uſage de nos ancêtres, au Préfet du Prétoire, comme à la premiere des dignités.

Il ménageoit extrêmement le ſoldat; apprétiateur quelquefois ſcrupuleux du mérite, il n'accordoit, pour ainſi dire, que la balance à la main les places du palais. Les premiers poſtes de la Cour ne ſe donnoient ni bruſquement, ni à des inconnus : on ſavoit d'avance qui ſeroit celui qui après dix ans de ſervices rempliroit la charge de Maître des Offices, de Tréſorier, ou telle autre place. Rarement un Militaire paſſoit-il à un emploi civil, & les ſoldats n'avoient pour chefs que des gens endurcis aux fatigues de la guerre. Il cultiva diligemment les Sciences; mais ſon génie n'étoit pas fait pour la Rhétorique, & il réuſſit mal dans les vers qu'il eſſaya de compoſer. Sa vie tempérante & ſobre, ſa modération dans le boire & dans le manger, conſerva ſi bien ſa ſanté, qu'il ne fut que rarement malade, cependant toujours

dangereuſement : une longue expérience & beaucoup d'obſervations ont prouvé que c'eſt ce qui arrive d'ordinaire aux corps qui n'ont ſacrifié, ni au luxe, ni à la lubricité.

Il dormoit peu lorſque les circonſtances & la raiſon l'exigeoient. Il fut ſi chaſte pendant toute ſa vie, qu'on ne l'a pas même ſoupçonné d'aimer les garçons, crime que la malignité, quand il n'exiſteroit pas, ſe plaît pourtant à imputer à la licence dont jouiſſent les grands. Il montoit bien à cheval, & lançoit un dard avec adreſſe : il excelloit ſur-tout à tirer de l'arc & poſſédoit à fond tout ce qui ſe rapporte au ſervice de l'infanterie. Je ne reviens point à ce qu'on a dit ſi ſouvent qu'on ne l'a jamais vu ſe moucher en public, ni cracher, ni remuer la tête, ni qu'il n'a jamais mangé de fruit. Après avoir parlé ſuccinctement & autant que nous avons pu en être informés de ſes bonnes qualités, paſſons à ſes vices.

Semblable dans le reſte aux Princes médiocres, pour peu qu'il trouvât un prétexte faux ou léger d'accuſer quelqu'un d'avoir aſpiré au trône, il l'ap-

profondiſſoit à l'infini, & employant indifféremment des moyens juſtes ou injuſtes, il ſurpaſſoit en cruauté Caligula, Domitien & Comode; ce fut en imitant la barbarie de ces Princes, qu'il commença par faire honteuſement mourir tous ſes parens & ſes alliés. La rigueur de ſes ſoupçons qui s'étendoient à tous les objets de cet ordre, aggravoit encore les maux des miſérables qu'on accuſoit d'avoir donné quelqu'atteinte à la majeſté de l'Empire; dès qu'il entendoit de ces ſortes de bruits, il ordonnoit des enquêtes plus rigoureuſes que les lois ne les permettent, établiſſoit pour juges de ces affaires des hommes cruels, & retardoit dans les ſupplices autant que la nature le permettoit, la mort des malheureux qu'on exécutoit. Il ſe montra dans ces diſcuſſions bien plus barbare que Gallien; car ce Prince expoſé aux embûches réelles & fréquentes de rebelles, tels qu'Auréole & Poſthume, Ingenue, Valens ſurnommé le Theſſalonique & pluſieurs autres, adoucit pourtant quelquefois les ſentences portées contre des crimes capitaux; mais Conſtance donnoit,

par la force des tortures, à des faits même douteux, un air de vérité.

Il déteſtoit dans ces occaſions la juſtice, quoiqu'il fît tout pour paſſer pour juſte & pour clément. Les plus petits incidens lui ſervoient à exciter des maux ſans nombre, à peu près comme ces étincelles qui partent d'une forêt aride, & qu'un ſouffle léger chaſſe contre des hameaux qu'elles conſument & détruiſent ſans peine. Bien différent en cela du ſage Marc-Aurele, qui ayant ſurpris en Illyrie un paquet de lettres que Caſſius envoyoit de la Syrie, où il s'étoit fait proclamer Empereur, à ſes complices, ordonna de le brûler, de peur que s'il connoiſſoit ces traîtres, il ne pût pas ſe diſpenſer de leur vouloir du mal. Des gens ſenſés ſont dans l'idée que Conſtance eût donné un bien plus bel exemple de vertu en quittant l'empire ſans verſer de ſang, qu'en ſe vengeant avec tant de cruauté. C'eſt ainſi que Cicéron cenſure dans une lettre à Cornelius Nepos, la barbarie de Céſar. *La Félicité*, dit-il, *n'eſt autre choſe que le ſuccès qui couronne les entrepriſes honnêtes; ou pour la définir en d'autres*

termes, la Félicité n'eſt que la fortune qui favoriſe les bons deſſeins : quiconque n'en forme que de mauvais, ne ſauroit être heureux. Il n'a donc pu y avoir de félicité dans les projets impies & pervers de Céſar. Camille expatrié étoit, à mon avis, bien plus heureux que Manlius, celui-ci eût il même obtenu le vœu de ſon cœur, le trône.

C'eſt ce que dit auſſi Héraclite d'Epheſe, ſavoir que des lâches & des poltrons ont ſouvent, par l'inconſtance de la fortune, vaincu de grands hommes; mais que ce qui comble de gloire, c'eſt lorſqu'au faîte du pouvoir on enchaîne & met, pour ainſi dire, ſous le joug, ſa colere & ſon penchant à nuire.

Autant ce Prince fût malheureux dans les guerres étrangeres, autant le vit-on auſſi s'enorgueillir de ſes ſuccès dans les troubles civils, & ſe baigner dans le ſang des citoyens; c'eſt cet orgueil qui fit encore que contre la raiſon & l'uſage, il érigea à grands frais dans les Gaules & dans les Pannonies, des arcs de triomphe chargés de l'hiſtoire de ſes exploits, & deſtinés à inſtruire la poſtérité des maux

qu'il avoit fait aux Provinces. Il eut trop de foible pour les voix souples & déliées des femmes & des eunuques, ainsi que pour quelques Officiers du Palais attentifs à applaudir à tout ce qu'il disoit. La rapacité insatiable de ceux qui levoient les tributs, augmenta encore la dureté de son regne, & lui attira plus de haine qu'elle ne lui procura de revenus. On trouvoit ces actions d'autant plus insupportables, que ce Prince ne prêtoit jamais l'oreille aux représentations, & qu'il ne pensoit pas à soulager les Provinces qui gémissoient, écrasées sous le poids des charges & des impôts. Il reprenoit aisément ce qu'il avoit donné : il confondit la religion chrétienne qui est simple & dégagée de superstitions, avec des préjugés de vieilles ; plus occupé à approfondir les mysteres de cette doctrine, qu'à se servir de son autorité pour étouffer les controverses, il excita plusieurs disputes qui se répandirent, & qu'il nourrit par un vain babil ; il ruina l'établissement des voitures publiques, en les consacrant toutes à des troupes d'Evêques qui couroient çà & là dans ce qu'ils ap-

pellent leurs Synodes, pour tâcher d'établir un rit conforme à sa fantaisie.

Il avoit le teint brun, le regard haut & perçant, ses cheveux étoient doux, & ses joues souvent rasées ne manquoient pas d'agrémens. Assez long depuis la tête jusqu'à la ceinture, ses jambes étoient courtes & courbées, ce qui le rendoit agile & propre à la course.

Jovien qui commandoit alors les Gardes, eut ordre, après qu'on eut embaumé & déposé le corps dans une bierre, de l'accompagner en pompe jusqu'à Constantinople où il devoit être mis auprès de sa famille. Assis sur le charriot qui portoit le cadavre, on offroit à cet Officier, comme on fait aux Princes, ce qu'on nomme les épreuves des vivres destinés aux soldats; on lui montra aussi les animaux publics (*a*); & la foule, comme dans ces occasions, fut extrême. Ces circonstances annoncerent bien l'empire à Jovien, mais un empire foible & de courte durée, tel qu'il convenoit au conducteur d'une pompe funebre.

(*a*) Gruterus remarque sur cet endroit, qu'il faut peut-être entendre qu'on lui fournissoit les animaux publics.

AMMIEN MARCELLIN.

LIVRE XXII.

CHAPITRE I.

Julien Auguſte qui craint Conſtance Auguſte, s'arrête dans la Dace, & conſulte ſecrétement les Aruſpices & les Augures.

AU milieu de ces révolutions dont les diverſes parties de l'empire étoient le théâtre, Julien non-obſtant les ſoins qui l'occupoient en Illyrie, étudioit les entrailles des animaux & obſervoit le vol des oiſeaux pour découvrir quelle ſeroit enfin l'iſſue des événemens qui ſe préparoient ; mais les réponſes obſcures & ambiguës qu'il recevoit, ne le tiroient pas de ſon incertitude. Enfin l'Orateur Apruncu-lus Gallus, qui dans la ſuite fut Gou-

verneur de la Gaule Narbonnoiſe, habile dans l'art des aruſpices, lui prédit le dénouement par l'inſpection, à ce qu'il dit, d'un foie qui avoit un double tégument. Comme Julien craignoit que ce ne fût uniquement pour lui plaire qu'on imaginoit ces choſes & qu'il s'en affligeoit, il fut frappé d'un préſage bien plus ſignificatif, & qui parut lui annoncer clairement la mort de Conſtance ; car au moment où l'Empereur expira en Cilicie, le ſoldat qui donnoit la main à Julien pour l'aider à monter à cheval, étant tombé, ce Prince s'écria en préſence des aſſiſtans, *que celui qui l'avoit élevé n'étoit plus.* Ferme cependant dans ſa réſolution, & vû tout ce qu'il avoit à craindre, il ne ſortit pas encore de la Dace, & ne crut pas qu'il fût de la prudence de ſe fier à des conjectures que l'événement pouvoit démentir.

CHAPITRE II.

A la nouvelle de la mort de Conſtance Auguſte, Julien traverſe les Thraces, entre tranquillement dans Conſtantinople, & obtient ſans combat l'Empire Romain.

PENDANT qu'il étoit ainſi partagé entre la crainte & l'eſpérance, Théolaiphe & Aligulde arriverent pour lui annoncer la mort de Conſtance, dont la derniere volonté avoit été qu'il fût ſon ſucceſſeur. Cette nouvelle qui releva le courage de Julien après tous les dangers qu'il avoit courus, & les ſoins guerriers qui l'avoient accablé, fit qu'ajoutant foi aux préſages, & que ſe rappelant combien la célérité l'avoit ſervi dans ſes entrepriſes, il ordonna de marcher vers les Thraces. Levant donc promptement ſon camp, il traverſa le pas de Sucques (*a*) & ſe rendit à Philippopolis (*b*), ancien-

(*a*) *Zuccora*, voyez ci-deſſus pag. 104.

(*b*) Aujourd'hui encore *Philippopoli* ou *Philibe*, dans la Romanie.

nement Eumolpiades : toutes les troupes le suivirent gaiement, car elles voyoient que cet empire qu'elles se disposoient peu auparavant à conquérir au péril de leurs vies, passoit contre toute apparence, par droit de succession entre les mains de leur Prince. Précédé par la renommée qui grossit toujours tout ce qui est nouveau, Julien hâta donc sa marche, & se montra aux peuples comme un autre Triptoleme (c) que la fabuleuse antiquité place sur un char traîné par des dragons ailés, pour peindre la rapidité avec laquelle il parcourut les airs.

Redouté par mer & par terre, Julien entra sans trouver de résistance dans Héraclée, surnommée Périnthe. Dès qu'on l'apprit à Constantinople, une multitude de personnes de tout âge & de tout sexe sortit de la ville comme pour voir quelqu'un qui seroit descendu du Ciel. Il y fut donc solennellement reçu le onzieme de Décembre par le Sénat, & aux applaudissemens unanimes du peuple : la foule des soldats & des citoyens qui l'en-

(c) *Higin. Fab. 143. Ovide, Métamorph. Liv. V, §. 641.*

vironnoient, donnoit à son entrée l'air d'une marche militaire : l'admiration fixoit sur lui tous les yeux. Il sembloit que ce fût un songe de voir un jeune Prince qui malgré la délicatesse de son tempérament, illustré déjà par tant d'actions héroïques & par la défaite de Rois & de nations puissantes, avoit passé d'une ville dans l'autre avec une rapidité inconcevable, & après s'être, comme la flamme, accru & fortifié sur sa route de tout ce qu'il avoit rencontré, obtenoit enfin du Ciel même l'Empire, sans que la République en souffrît.

CHAPITRE III.

On condamne quelques Officiers de Magnence, les uns à tort, les autres avec équité.

PEU après Julien chargea Sallustе Second, qu'il fit Préfet du Prétoire & dans lequel il avoit de la confiance, de diverses recherches ; il lui joignit Mamertin, Arbétion, Agilon,

Névitte & Jovin nouvellement créé Général de la Cavalerie en Illyrie. Ils se rendirent donc tous à Chalcédoine, & en présence des principaux Officiers des légions nommées Joviennes & Herculiennes, ils jugerent plusieurs causes avec plus de rigueur que ne l'exigeoit l'équité ; il faut pourtant en excepter un petit nombre, où il étoit clair que les accusés étoient réellement très-coupables. Ils exilerent d'abord dans la Grande-Bretagne Pallade, qui n'étoit que soupçonné d'avoir, par de faux rapports, indisposé Constance contre le César Gallus sous lequel il étoit maître des Offices. Taurus, autrefois Préfet du Prétoire, fut relégué à Vercellum (*a*) : sa faute, aux yeux de Juges qui auroient su distinguer le juste de l'injuste, étoit pourtant bien graciable ; car quel mal avoit-il fait en se réfugiant près de son Prince à l'approche de l'orage ? On ne lisoit pas sans indignation les actes qui le concernoient, puisque tel en étoit le titre : *Sous le Consulat de Taurus & de Florence, Taurus a été cité par les crieurs publics.*

(*a*) *Verceil* en Savoie, entre Milan & Turin.

Pentade fut auſſi mis en cauſe ; on le chargeoit d'avoir, lorſqu'il fut envoyé par Conſtance, couché par écrit tout ce que Gallus, à l'approche de la mort, avoit répondu ſur pluſieurs points ; mais comme il ſe défendit bien, il fut abſous. Par une injuſtice ſemblable Florence, fils de Nigrinien & maître des Offices, fut exilé à Boa (*b*) île de la Dalmatie ; car l'autre Florence, qui de Préfet du Prétoire étoit dans ce temps-là Conſul, alarmé de la bruſque révolution des affaires, s'arracha au péril, reſta long-temps caché avec ſa femme, & ne reparut pas tant que Julien vécut ; on le condamna cependant, quoiqu'abſent, à perdre la tête. Evagre, Receveur du domaine, Saturnin qui avoit été maître du Palais, & Cyrin, autrefois Secrétaire, furent auſſi bannis.

La juſtice même me paroît avoir pleuré le ſupplice d'Urſule, Tréſorier de l'épargne, & taxé Julien d'ingratitude ; car lorſque ce Prince fut envoyé comme Céſar en Occident, où on vouloit le tenir dans une exceſſive

(*b*) Préſentement *Bua* dans la Dalmatie Vénitienne.

indigence & lui ôter tous les moyens de faire des largeſſes aux ſoldats, ce qui les diſpoſeroit peu à ſe prêter à quelque entrepriſe, ce même Urſule, par des lettres qu'il adreſſa au Tréſorier des Gaules, ordonna de remettre ſans difficulté au Céſar tout ce qu'il exigeroit. Julien qui vit que cette mort l'expoſoit à la haine & aux mauvais propos d'un grand nombre de perſonnes, dit, pour s'en purger, que c'étoit ſans ſon aveu qu'on avoit fait mourir Urſule ; qu'on devoit le regarder comme une victime de la colere des ſoldats qui s'étoient vengés ſur lui, du mot qu'il avoit lâché contre eux à la vue de la deſtruction d'Amide (*c*).

On jugea encore que c'étoit par ménagement, ou faute de ſavoir ce qui convenoit, que Julien mit à la tête des perſonnes chargées de ces recherches, d'autres députés ainſi que les chefs des légions n'ayant été nommés que pour la forme, Arbétion toujours ſuſpect & fort ambitieux ; le Prince n'ignoroit pas que ce vaillant Officier, qui s'étoit toujours ſi-

(*c*) *Voyez ci-deſſus Liv. XX, Chap. XI.*

gnalé dans les guerres civiles, avoit été le premier à s'oppoſer à ſa fortune. Quoique ce que nous avons rapporté juſqu'ici, ait été déſapprouvé par les partiſans même de Julien, le reſte ſe fit cependant avec une ſage ſévérité. Car Apodeme, ci-devant chargé d'affaires, qui avoit, comme nous l'avons dit, travaillé en furieux à perdre Silvain & Galſus, Paul le Secrétaire, ſurnommé *la Chaîne*, cet homme qu'on ne ſauroit nommer ſans frémir, trouverent dans les flammes un ſupplice que leurs crimes n'avoient que trop mérité. On fit encore mourir l'inſolent & cruel Euſebe, Chambellan de Conſtance. Ce miſérable qui, de la condition la plus abjecte, s'éleva au point de gouverner preſque l'Empereur, & devint par cela même d'une audace inſoutenable, inutilement averti par Adraſtie (*d*) qui veille ſur les actions des hommes, de mettre plus de ſageſſe dans ſa conduite, ſe vit précipiter comme d'un rocher, du haut de ſon élévation.

(*d*) *Voyez ci-deſſus Liv. XIV, Chap. XI.*

CHAPITRE IV.

Julien Auguſte chaſſe de la Cour tous les Eunuques, les Barbiers & les Cuiſiniers. Vices des Officiers du Palais, & abus de la diſcipline militaire.

JULIEN s'occupa enſuite de toutes les perſonnes ſans exception qu'on employoit dans le palais, mais il ne le fit pas en Philoſophe qui ne cherche que la vérité. On n'auroit pu que l'approuver, s'il avoit conſervé le petit nombre de ceux qui n'avoient pas enfreint les bornes d'une ſage modération & dont les mœurs étoient généralement reconnues pour bonnes; car il eſt sûr que la plupart étoient tellement adonnés aux vices, que la République en étoit infectée, & qu'ils avoient fait plus de mal encore par leur exemple, que par la licence même avec laquelle ils s'abandonnoient au crime; quelques-uns engraiſſés des dépouilles des temples & qui flairoient

pour ainſi dire toutes les occaſions de gagner, paſſant tout d'un coup d'une extrême miſere à un état d'opulence, ne mettoient plus de bornes aux dépenſes, aux rapines & à la profuſion, tant ils s'étoient accoutumés à envahir le bien d'autrui. Ce fut-là la ſource d'une vie efféminée, des parjures, du mépris de l'eſtime publique, & d'un fol orgueil qui ſacrifioit la bonne foi à des gains honteux. De-là ſortirent comme d'un gouffre les repas ſplendides, & les triomphes de la table qui tinrent lieu des lauriers dont on couronne la victoire; l'uſage de la ſoie ſe répandit avec profuſion, l'art de fabriquer des étoffes & la ſcience de la cuiſine furent portés au plus haut point. Des ameublemens ſomptueux ornoient des palais immenſes & ſi vaſtes, que le Conſul Quintius eût perdu même après ſa dictature la gloire de la pauvreté, s'il eût cultivé des champs de cette étendue.

A ces excès ſe joignoient encore les abus crians qui s'étoient gliſſés dans le ſervice militaire. Des chanſons laſcives occupoient plus les ſoldats que le cri de guerre. Une pierre ne

leur servoit plus, comme autrefois, d'oreiller ; il leur falloit du duvet & des lits commodes. Ils ne buvoient plus que dans des coupes plus pesantes que leurs épées, & ils auroient rougi d'employer des vaisseaux de terre. On recherchoit les maisons de marbre, tandis que nous lisons qu'un Spartiate fut vivement repris, pour avoir été trouvé sous un toit pendant la guerre. Le soldat avide de rapines & extrêmement dur envers ses compatriotes, étoit lâche & pusillanime en présence des ennemis. Devenu riche par la brigue & par l'oisiveté, il savoit très-bien distinguer les différentes qualités de l'or & des pierreries. Sans remonter aux temps anciens, l'histoire nous apprend que presque de nos jours, & sous le César Maximin, un simple soldat ayant trouvé au pillage du camp d'un Roi des Perses un petit sac de peau rempli de pierres fines, il les jeta faute de les connoître, & n'emporta que le sac dont il admiroit la beauté.

L'Empereur ayant mandé dans le même temps quelqu'un pour lui couper les cheveux, on vit entrer un

homme magnifiquement vêtu ; Julien surpris, s'écria : *c'est un Barbier & non un Intendant que je veux.* Cet homme interrogé sur ce que lui rapportoit son métier, répondit qu'il recevoit tous les jours de la nourriture pour vingt personnes, & ce qu'on nomme des rations, pour autant de chevaux, sans compter une forte pension annuelle & d'autres revenant-bons considérables. Julien indigné de ce détail, chassa comme gens inutiles, aussi-bien que les cuisiniers & autres employés semblables, tous ceux qui reçevoient de pareilles gratifications, & leur permit d'aller où ils voudroient.

CHAPITRE V.

Julien professe publiquement le culte des Dieux auquel il avoit jusques là vaqué en secret, & tâche de mettre aux prises les Evêques Chrétiens.

QUOIQUE ce Prince penchât dès son enfance pour le culte des Dieux & que ce goût s'accrût avec l'âge chez lui, cependant plusieurs sujets de crainte firent qu'il ne s'en occupa que fort secrétement ; mais aussitôt qu'il eut la liberté de faire tout ce qu'il voulut, il n'usa plus de déguisement ; il ordonna par des édits clairs & formels d'ouvrir les temples des Dieux & d'offrir des victimes sur leurs autels : pour mieux venir à bout de ses desseins, il assembla dans son palais les Evêques chrétiens qui disputoient entr'eux & le peuple qui étoit divisé par des sectes : il leur dit avec douceur, qu'il prétendoit qu'ils missent fin aux discordes civiles, & que

que chacun profeſſât tranquillement ſa religion, ſans que perſonne y mît d'empêchement. Il n'inſiſta ſi fort ſur ce point, que parce qu'il eſpéroit que la liberté multipliant les ſchiſmes dans la ſuite, il n'auroit pas un peuple réuni à redouter. Il avoit obſervé qu'il n'eſt pas d'animaux plus ennemis de l'homme, que le ſont entr'eux la plupart des Chrétiens, lorſque la religion les diviſe. Auſſi diſoit-il ſouvent, *écoutez-moi, moi que les Allemands & les Francs ont écouté.* Il vouloit imiter par là l'ancien mot de Marc-Aurele; mais il ſe trompoit dans l'application. Car ce Prince traverſant la Paleſtine pour aller en Egypte, dégoûté ſouvent de la malpropreté des Juifs & des troubles qu'ils excitoient, s'écria douloureuſement: *O Marcomans! ô Quades! ô Sarmates! j'ai enfin trouvé des peuples plus mépriſables que vous.*

CHAPITRE VI.

Julien se débarrasse avec adresse, de plusieurs plaideurs Egyptiens qui l'importunoient, & les force à retourner chez eux.

PLUSIEURS habitans de l'Egypte excités par divers bruits, se rendirent dans ce temps-là auprès de Julien; c'étoient des gens naturellement chicaneurs, qui n'aimoient que les procès, & qui pour être déchargés de leurs dettes, pour obtenir un délai, ou pour se soustraire aux poursuites, étoient toujours prêts à accuser les riches de concussion, ou ceux qui levent les impôts, d'avoir reçu plus qu'il ne leur revenoit. Ces hommes vinrent donc en foule environner le Prince & les Préfets du Prétoire: parlant ensuite pêle-mêle, sans suite & sans ordre comme des perroquets, ils demanderent qu'on leur rendît ce qu'ils avoient été obligés de fournir, soit justement soit injustement depuis

près de soixante & dix ans. Comme ils empêchoient par leur babil de s'occuper d'autres affaires, l'Empereur leur ordonna expressément de se rendre à Chalcedoine, & promit qu'il y viendroit bientôt pour terminer tous leurs différens ; aussitôt qu'ils furent partis, on fit défense de tous côtés aux Maîtres des barques de passage, de se charger d'aucun Egyptien ; ce qui ayant été exactement observé, leur obstination à chicaner s'évanouit, ils perdirent tout espoir de réussir & rentrerent dans leurs demeures. On prit de là occasion de publier une loi qui sembloit dictée par l'équité même, & qui defendoit d'exiger de qui que ce fût, la restitution de choses qu'il avoit légitimement reçues.

CHAPITRE VII.

Julien, pendant qu'il eſt à Conſtantinople, décide dans le Palais pluſieurs queſtions de droit; il s'occupe des Thraces, & reçoit des Ambaſſadeurs de diverſes Nations étrangeres.

LE premier jour de Janvier Mamertin & Nevitte ayant été faits Conſuls, on vit l'Empereur aſſiſter à pied avec d'autres perſonnes diſtinguées à cette cérémonie. Les uns approuverent cette démarche, d'autres la cenſurerent comme une pure & indécente affectation. Mamertin donna enſuite des jeux dans le cirque; Julien qui crut ſuivre l'uſage, affranchit lui-même les eſclaves introduits par un Officier du Conſul: mais averti enſuite que ce jour-là ce droit appartenoit à un autre, il ſe punit de cette illégalité & ſe condamna à une amende de dix livres d'or. Il fréquentoit auſſi le barreau, où il s'occupoit de divers objets, ſelon les cas très variés qui ſe

préſentoient. Un jour qu'il y écoutoit plaider, on vint lui dire que le Philoſophe Maxime étoit arrivé d'Aſie; auſſitôt Julien ſe leva bruſquement, & s'oubliant juſqu'à courir à grands pas à un aſſez grand éloignement du veſtibule, il embraſſa Maxime, l'accueillit avec une ſorte de reſpect & l'emmena avec lui; ce Prince par une oſtentation auſſi déplacée, ſe montra trop avide d'une vaine gloire, & ne penſa pas à ce beau mot de Cicéron qui peint ſi bien cette ſorte d'eſprits. » *Ces mêmes Philoſophes*, dit-il, *mettent* » *leurs noms à la tête des livres qu'ils* » *écrivent ſur le mépris de la gloire, pour* » *être cités & loués, dans cela même* » *qu'ils font pour inſpirer le mépris des* » *louanges & de la célébrité* (*a*) ».

Peu de jours après, deux Chargés d'Affaires, du nombre de ceux qu'il avoit chaſſés du Palais, l'aborderent & lui offrirent, s'il vouloit les rétablir dans leur emploi militaire, d'indiquer la retraite de Florentius; mais il les tança, & les traitant de vils délateurs, il ajouta, qu'il étoit indi-

(*a*) *Voyez le Plaidoyer en faveur d'Archias, Chapitre II.*

gne d'un Empereur de profiter de voies obliques, pour arracher de sa retraite un homme que la crainte de la mort y retenoit, & qui peut-être n'y seroit plus long-temps sans obtenir l'espoir de sa grace.

Prétextat assistoit à toutes ces affaires; c'étoit un Sénateur d'un caractere & de mœurs dignes de l'ancienne République: l'Empereur qui le trouva à Constantinople où ses propres affaires l'avoient amené, l'établit Proconsul de l'Achaïe.

Julien ne s'appliqua pas cependant si fort à corriger les abus civils, qu'il en négligeât le militaire: il mit des Officiers expérimentés à la tête des soldats; il répara les fortifications de toutes les villes des Thraces, & pourvut soigneusement d'armes, de vêtemens, de solde, & de subsistance les troupes qui répandues sur les bords du Danube, & destinées à s'opposer aux courses des Barbares, avoient la réputation de s'être conduites avec autant de bravoure que d'activité.

Au milieu de ces dispositions qu'il faisoit sans souffrir qu'on se relâchât, ses favoris lui conseillerent d'attaquer

les Goths qui étoient des voisins toujours fourbes & perfides ; mais il répondit qu'il lui falloit des ennemis plus dignes de lui ; qu'il les abandonnoit aux marchands Galates, qui en font leur trafic en les vendant partout & sans distinction de rang & de qualité.

La renommée peignit ce Prince aux étrangers, comme un homme qui aux plus belles vertus, joignoit encore la valeur, la tempérance, & la science militaire : peu à peu sa réputation vola partout. La crainte qu'il inspira aux pays tant limitrophes qu'éloignés, fit accourir de toutes parts des Ambassadeurs : ici c'étoient les Transtigritains & les Arméniens qui demandoient la paix en supplians ; là des nations des Indes, jusqu'aux Dives & aux Serendives, envoyoient à l'envi & avant le temps, leurs principaux personnages avec des présens : les Maures vinrent du Midi se soumettre à la domination des Romains ; du Septentrion & des contrées où le soleil se leve & que le Phase traverse pour se jeter dans la mer, les Bosporains, & des peuples ignorés jusques-là,

députerent des Ambaſſadeurs pour obtenir, en promettant de faire annuellement hommage à Julien, la liberté de vivre tranquillement dans les lieux qui les avoient vu naître.

CHAPITRE VIII.

Deſcription des Thraces, du Golphe Pontique, des pays & des Nations qui environnent le Pont.

IL ne ſera pas, je crois, hors de propos, puiſque nous en ſommes venus, à l'occaſion de ce grand Prince, à parler de ces pays, de donner quelques détails vrais & fideles ſur ce que nous avons vu ou lu, relativement aux extrémités des Thraces & à la ſituation du Golfe Pontique.

L'Athos (*a*) dans la Macédoine, ce mont ſi élevé au travers duquel des vaiſſeaux Medes s'ouvrirent autrefois

(*a*) *Monte-Santo* en Macédoine, dans la Turquie en Europe.

un passage, & le rocher Caphareus (*b*) de l'île d'Eubée, où Nauplius, pere de Palamede, fit naufrage avec la flotte d'Argos, quoique très-éloignés l'un de l'autre, séparent (*c*) la mer de Thessalie de celle d'Egée : cette derniere devient peu à peu plus considérable & renferme sur sa droite, qui s'étend au loin, les îles Sporades (*d*) & les Cyclades ; on nomme ainsi ces dernieres, parce qu'elles environnent Délos (*e*), fameuse par la naissance des Dieux. Sa gauche coule autour d'Imbre (*f*), de Ténédos (*g*), de Lemnos (*h*) & de Thase (*i*) : ses

(*b*) *Capo d'Oro*, ou *Capo Chimi* & *Capo Figera* selon d'autres. C'est le Cap le plus occidental de l'île de Negrepont dans l'Archipel.

(*c*) On ne conçoit pas ce qu'entend Ammien en disant que le mont Athos & le rocher de Capharée séparent la mer de Thessalie de celle d'Egée ; il faut que le texte ait souffert ici quelqu'altération. *Voyez les Freres Valois.*

(*d*) On donnoit ce nom aux îles dispersées dans l'Archipel.

(*e*) Dans l'Archipel ; les Grecs l'appellent aujourd'hui *Dilli* ou *Sdili*.

(*f*) *Embro* ou *Lembro* dans l'Archipel.

(*g*) Conserve son nom.

(*h*) *Stalimene*.

(*i*) *Thassus* ou *Thasos*.

vagues, lorſqu'elles ſont agitées, portent avec violence contre Lesbos (*k*). De là le reflux de ſes flots va baigner le temple d'Apollon Sminthée (*l*), la Troade (*m*) & Ilium (*n*) ſi fameux par ſes cataſtrophes héroïques; elle forme encore le Golfe de Melana oppoſé au Zéphyre. C'eſt à l'entrée de ce Golfe que ſe préſente d'abord Abdere (*o*), demeure de Protagoras & de Démocrite, ainſi que le ſéjour enſanglanté de Diomede de Thrace, & les vallons par leſquels l'Ebre (*p*) retombe dans ſes propres eaux, & Maronée (*q*) & Æne (*r*). Enée qui fonda cette derniere ſous de noirs auſpices, l'aban-

(*k*) *Mytilene* ou *Metelin*.

(*l*) Ce temple étoit près de la ville de Chryſa qui confinoit à la Troade & à l'Æolide.

(*m*) Fait partie aujourd'hui de l'Anatolie, dans l'Aſie mineure.

(*n*) *Troye*: on trouve vis-à-vis de l'île de Ténédos des ruines qu'on croit être celles de cette ancienne ville qui pourtant devoit être plus éloignée du rivage.

(*o*) *Aſperoſa* dans la Romanie, vis-à-vis de Thaſſo.

(*p*) *Mariza*, grande riviere de la Romanie.

(*q*) *Marogna*, dans la Romanie.

(*r*) *Eno*, dans la Romanie, à l'embouchure de la Mariza.

donna bientôt après pour aller, guidé par les Dieux, dans l'ancienne Ausonie. D'ici cette mer s'étréciſſant un peu, ſe jette naturellement dans le Pont, auquel elle joint ſes eaux & en prend une partie pour former la lettre Grecque Φ. Puis ſéparant l'Helleſpont (*s*) du Rhodope (*t*), elle arroſe Cynoſſeme (*u*), où eſt, à ce qu'on croit, le tombeau d'Hecube; Cæla, Seſton (*x*) & Callipolis (*y*), paſſant par les tombeaux d'Achilles & d'Ajax, elle touche Dardane (*z*) & Abyde (*a*): ce fut là que Xerxès jeta

(*s*) Ancienne contrée de la Myſie, qui fait partie aujourd'hui de l'Anatolie.

(*t*) Grande montagne de la Romanie, on l'appelle *Valiza* ou *Monte-Argentaro*.

(*u*) Ce monument n'exiſte plus. On doute auſſi que ç'ait été là le tombeau d'Hécube. *Voyez la nouvelle traduction de Pline, Liv. IV, Chap. 11.*

(*x*) *Seſto*, dans la Romanie, vis-à-vis d'Abido en Anatolie.

(*y*) *Gallipoli*, ville de la Romanie, ſur le détroit des Dardanelles.

(*z*) N'exiſte plus que dans le nom de Dardanelles.

(*a*) Elle n'offre plus que des ruines ſur une pointe nommée Nugara. Ce furent les habitans de cette ville qui ſe voyant aſſiégés par Philippe, Roi de Macédoine, ſe donnerent la mort plutôt que de ſe rendre à ce Prince. *Voyez Tite-Live, Livre XXXI, Chap. 18.*

un pont & la traverſa : vient enſuite Lampſaque (*b*) que le Roi de Perſe donna à Themiſtocle, & Parius (*c*), fondée par Parius fils de Jaſion ; ici elle ſe courbe en demi-lune vis-à-vis du rivage qui lui eſt oppoſé, & ſéparant le continent par de grands intervalles & par les détours que fait la Propontide, elle baigne à l'Orient Cyzique (*d*) & Dindyme, où ſont les autels révérés de la grande Déeſſe (*e*), Apamie (*f*), Cius (*g*) & Aſtacus (*h*), nommée enſuite Nicomédie du nom que portoit un de ſes Rois ; du côté du couchant, elle bat contre Cherroneſe (*i*) & Ægos Pota-

(*b*) *Lampſaki* ou *Lepſeck* dans l'Anatolie.

(*c*) Préſentement *Camanar*, dans l'Anatolie.

(*d*) Des veſtiges de cette ville en conſervent encore le nom.

(*e*) Cybele en prenoit le nom de Dindymene.

(*f*) Elle étoit auſſi ſurnommée *Myrla* : on la trouve encore ſous ce nom dans quelques cartes, quelquefois auſſi ſous celui d'*Apami* ; elle eſt dans l'Anatolie.

(*g*) Aujourd'hui *Dſchemblic* dans l'Anatolie.

(*h*) *Ismid* ou *Isnimid* en Anatolie.

(*i*) Elle comprend aujourd'hui *Gallipoli*, *Seſto*, les *Dardanelles* & *Cardia*.

mos (*k*) ; c'eſt là qu'Anaxagores prédit que des pierres tomberoient du ciel (*l*) ; & Lyſimachie (*m*) avec la ville qu'Hercule bâtit, & qu'il conſacra à la mémoire de ſon compagnon Perinthe (*n*). Cette mer pour conſerver exactement la figure d'un Φ, a au milieu de ſa rondeur Proconeſe (*o*), île alongée, & Besbicus (*p*) ; elle ſe rétrécit de nouveau vers ſa pointe, paſſe entre l'Europe & la Bithynie, baigne la Chalcédoine (*q*), Chryſopolis (*r*) & des lieux peu connus ; car à gauche ſes bords ſont dominés par le port d'Athyras (*s*), auſſi bien que par Selimbrie (*t*), Conſtantino-

(*k*) Ou le fleuve de la Chévre ; il paſſoit à quinze ſtades de la ville de Lampſaque.

(*l*) *Voyez Pline, Liv. II, Chap. 58.*

(*m*) *Hexamili.*

(*n*) *Héraclée* dans la Romanie.

(*o*) On croit que c'eſt *Alonia*, dans la mer de Marmora.

(*p*) *Colomio* vers la côte de l'Anatolie.

(*q*) Préſentement *Kadi-Kioi* dans l'Anatolie.

(*r*) A préſent *Eskindar* ou *Eſcodar*, & par les Européens *Scutari* & *Scutaret.*

(*s*) Recevoit cette dénomination du fleuve qu'on nomme aujourd'hui *Aqua dolce.*

(*t*) *Selivrea* dans la Romanie.

ple, autrement l'ancienne Byzance, colonie Attique, & par le Promontoire de Ceras (*u*) qui éclaire par sa haute tour les navigateurs; aussi appelle-t-on Elatas (*x*) le vent froid qui vient ordinairement de ce côté-là. C'est ainsi que resserré de part & d'autre, elle tient à l'une & à l'autre mer, & que plus calme elle forme de nouveau une espece d'Océan, qui s'étend en long & en large aussi loin que la vue peut se porter. En naviguant autour des côtes de cette mer on trouve qu'elle comprend vingt-trois mille stades, selon que l'affirment Eratosthene, Hecatée, Ptolomée & d'autres observateurs très-scrupuleux de ces sortes de choses; tous les Géographes s'accordent à dire, qu'elle forme un

(*u*) *Chryso-Ceras*, on croit que c'est le quartier de Constantinople qu'on nomme *Pera*.

(*x*) Les Commentateurs ne sont pas d'accord sur ce nom. Les freres Valois veulent qu'on lise *Ceratas*, & ils supposent qu'on avoit donné le nom de promontoire au vent qui venoit de ce côté. Gronovius pense, au contraire, que ce fut à l'occasion de la lumiere du phare qui étoit sur ce promontoire, qu'on donna à ce vent le nom d'*Elatas*, qu'il dérive d'un mot Grec qui signifie chaleur. Ce seroit donc par une espece de jeu de mots qu'Ammien auroit dit, que ce vent dont le nom sembloit promettre de la chaleur, étoit cependant très-froid.

arc scythe avec sa corde. A l'Orient elle est terminée par les Palus Méotides, au couchant par les Provinces Romaines, au Septentrion elle a des peuples différens de mœurs & de langage, son côté situé au Midi décrit en rentrant une légere courbure.

C'est dans ces immenses espaces que se trouvent les villes Grecques qu'ont toutes bâties en divers temps, à l'exception d'un petit nombre, les Milesiens, colonie d'Athenes, établie avec les autres Ioniens en Asie, par Nilée fils de ce Codrus (*d*) qui dans la guerre des Doriens se dévoua, à ce qu'on prétend, pour sa patrie. Deux Bosphores opposés l'un à l'autre expriment les deux extrémités de l'arc, celui de Thrace (*e*) & le Bosphore Cimmerien (*f*); le nom de Bosphores leur est venu, de ce que la fille d'Inachus ayant, selon la fable, été changée en vache, les traversa pour arriver à la mer d'Ionie (*g*). Sur la droite de la courbure

(*d*) *Voyez Justin, Liv. II, Chap. 6; Valere-Maxime, Liv. V. Chap. 6.*

(*e*) Le détroit de Constantinople.

(*f*) Le détroit de *Caffa* ou de *Zabache* dans la Tartarie Crimée.

(*g*) Ou mer Grecque; c'est cet espace de mer que

que fait le Bosphore de Thrace, est un côté de la Bithynie que les anciens nommerent Mygdonie (*h*); on y trouve le pays de Thynia (*i*), de Mariandena (*k*), & les Bebryces (*l*) que Pollux délivra par sa valeur de la cruauté d'Amycus (*m*); plus loin est la contrée où le devin Phinée (*n*) redoutoit le vol bruyant des harpies : c'est par ces rivages qui se courbent & font de grands golphes, que les fleuves Sangarius (*o*), Phyllis (*p*), Bizes (*q*) & Rhebas (*r*) se jettent dans la mer ; à l'opposite se trouve l'un & l'autre Sym-

termine le talon de la botte à laquelle on compare la figure de l'Italie.

(*h*) La Bithynie est aujourd'hui comprise dans l'Anatolie.

(*i*) Les Thyniens habitoient la partie de la Bithynie, qui étoit la plus voisine de la Thrace.

(*k*) Il paroît que cette contrée s'étendoit depuis le fleuve Sangare jusqu'à Héraclée.

(*l*) La Bithynie portoit d'abord le nom de Bebrycia.

(*m*) Il étoit fils de Neptune & de Mélies. Ayant défié les Argonautes à un combat, il fut tué par Pollux. *Voyez Hygin. Fab. XVII.*

(*n*) *Bibl. d'Apollodore, Liv. I, pag. 53 & 54.*

(*o*) *Sakaria* ou *Ayala* qui coule dans l'Anatolie.

(*p*) Actuellement *Fénésie.*

(*q*) Ou *Lycus*, c'est le *Jekilermack* dans l'Anatolie.

(*r*) Encore aujourd'hui *Ribas.*

plegade (*s*), rochers énormes & escarpés ; on dit qu'anciennement ils se heurtoient avec un bruit épouvantable, & après avoir reculé du choc revenoient avec plus de fureur à la charge ; un oiseau qui se feroit trouvé entre ces deux masses au moment où elles étoient aux prises, en auroit été écrasé, quelle qu'eût été la rapidité de son vol. Le navire Argos qui fut à Colchos pour enlever la toison, ayant passé heureusement entre ces rocs, & rompu le tourbillon qui les environnoit, ils restèrent immobiles & réunis ; personne ne s'imagineroit, à présent, qu'ils furent autrefois séparés, si les anciens Poëtes ne l'affirmoient pas unanimement.

Après cette partie de la Bithynie viennent les Provinces de Pont & de Paphlagonie, dans lesquelles se trouve Héraclée (*t*), Synope (*u*), Polimo-

(*s*) On les appeloit aussi *Cyanées* ; présentement *Pavonate* : ils sont situés dans le canal de Constantinople, à l'entrée de la mer Noire, du côté de la Romanie.

(*t*) *Ereckli* dans l'Anatolie.

(*u*) Conserve son nom.

nion (*x*), & Amiſe (*y*), qui ſont de grandes villes, ainſi que Tios (*z*) & Amaſtris (*a*) conſtruites toutes par l'induſtrie des Grecs; & Ceraſe (*b*), d'où Lucullus (*c*) a porté cette ſorte de fruit; il y a encore des îles fort élevées qui renferment Trapezonte (*d*) & Pitionte (*e*) villes aſſez connues. Au-delà vous rencontrez la caverne d'Acheruſe (*f*) que les habitans du

(*x*) Inconnue à préſent.

(*y*) *Samſoun* dans le gouvernement de Siwas, paroît avoir la même poſition.

(*z*) Ou *Tion*, c'eſt *Tios*, *Tilios* ou *Néapolis*, place peu conſidérable, ſur la mer Noire. On y conſtruit les galeres du Grand-Seigneur.

(*a*) *Ameſtro* n'eſt aujourd'hui qu'un mauvais village de l'Anatolie.

(*b*) *Caraſonte*, les Grecs l'appellent *Kiriſontho*, elle eſt ſituée ſur la mer Noire dans le Gouvernement de Thrébyſonte.

(*c*) Voyez *Pline Liv. XV. Ch. 5.*

(*d*) Le terme d'île qu'emploie ici Marcellin ne convient pas à la rigueur à la ſituation des lieux dont il parle. mais, comme le remarque *Cellarius Liv. II, Ch. 8.* de ſa Géographie ancienne, il arrive aſſez ſouvent aux Auteurs de confondre la dénomination d'île avec celle de preſqu'île.

(*e*) *Ste. Sophie* dans la Géorgie en Aſie.

(*f*) On croyoit que cette caverne conduiſoit aux enfers, & que ce fut là qu'Hercule en tira Cerbere. Voyez *Pline, Liv. VI, Ch. 1.* Remarquons qu'Ammien auroit dû dire *en deçà*, au lieu d'*au-delà*,

pays appellent μυχοπόντιον, & Acone; (g) divers fleuves, tels que l'Acheron, l'Arcadius, l'Iris, le Tibre (h), & tout auprès le Parthénien (i) coulent d'un cours rapide dans la mer. Le Thermodon (k) qui prend sa source dans le mont Armonius (l) n'est pas loin de là : il traverse les bois Thémiscyréens (m) où l'on dit que les Amazones, par la raison que je vais rapporter, furent autrefois forcées de se retirer.

Les anciennes Amazones, après

puisqu'il est sûr, qu'en partant du commencement de la description qu'il fait, cette caverne est en deçà de Thrébysonte & de Pityonte.

(g) Inconnue aujourd'hui, l'Acheron en étoit fort près.

(h) On ne trouve rien de précis sur l'Acheron & l'Arcadius, l'Iris porte sur la Carte de Hase le nom de *Casalmack*. Le *Tibre* est à présent le *Furface*. *Tite-Live*, *Liv. XXXVIII. Chap. 18*, le nomme *Thymbris*.

(i) Conserve le nom de *Partheni*, les Turcs l'appellent *Dolap*, il coule dans l'Anatolie.

(k) *Thermé*, ou *Pormon* selon d'autres.

(l) Le texte a vraisemblablement porté, ab *Amazonio* monte. Pline dit expressément, *Liv. VI, Ch. 3*, que le Thermodon prenoit sa source vers la forteresse Phanarée par-delà le pied de la montagne d'Amazonie : elle est inconnue aujourd'hui.

(m) Ils tiroient leur nom de Themiscyra qu'on croit être Lirio dans l'Anatolie.

avoir détruit les lieux voisins de leurs frontieres, pleines de confiance en leurs forces, & dominées d'une ambition excessive, traverserent plusieurs pays pour en venir aux mains avec les Athéniens : le combat fut des plus opiniâtres, & elles y périrent toutes, leurs ailes étant dégarnies de leur cavalerie.

La nouvelle de cet échec effraya les moins courageuses qui étoient restées dans le pays, & dans la crainte que leurs voisins ne leur rendissent tout le mal qu'elles leur avoient fait, elles se retirerent sur les bords tranquilles du Thermodon. Leur postérité s'accrut considérablement : long-temps après elle rentra à main armée dans sa patrie, & se rendit dans la suite redoutable à plusieurs peuples.

Non loin de là sur la colline Carambe (*n*) s'éleve au septentrion Helice, vis-à-vis d'elle est Criumetopon (*o*), promontoire de la Taurique, qui n'est éloigné que de deux

(*n*) Aujourd'hui *Capo Pisello* dans la Turquie Asiatique.

(*o*) Ce qui signifie front du bélier, présentement *Famar* dans la Tartarie Crimée.

mille cinq cents ſtades. A partir de là, toute la côte maritime dont la riviere Halys fait le commencement, telle qu'une ligne droite, repréſente la corde d'un arc attachée aux deux extrémités. Les Dahens (*p*), peuples les plus guerriers de tous, & les Chalybes (*q*) qui les premiers ont découvert & travaillé le fer, confinent à ce pays; les vaſtes contrées qu'on rencontre enſuite ſont occupées par les Byzares (*r*), les Sapires, les Tibarenes (*s*) les Moſſinæces (*t*), les Macrons (*u*), les Phylires, nations avec leſquelles nous n'avons aucun commerce. Non loin d'eux ſont les tombeaux d'hommes célebres, tels que

(*p*) Le *Dahiſtan* paroît tirer ſon nom de ces peuples.

(*q*) On les appelloit auſſi *Chaldæi*, & ce pays partagé en vallées profondes, porte encore le nom de *Keldir*.

(*r*) Strabon les nomme Byzeres, ils étoient voiſins de la Colchide.

(*s*) *Pomponius Mela* dit *Liv. I, Ch. 19*, qu'ils avoiſinoient les Chalibes.

(*t*) *Pomponius Mela* dit *Liv. I, Ch. 19*, que ces peuples s'imprimoient des taches ſur la peau, & qu'ils vivoient dans des tours conſtruites de bois.

(*u*) *Pline, Liv. VI, Ch. 4*, paroît les diſtinguer en deux branches, les Macrocéphales & les Macro-Sidoniens.

Sthenelus, Idmon & Tiphys. Le premier, compagnon d'Hercule, fut mortellement bleſſé dans la guerre des Amazones, l'autre fut l'augure des Argonautes (*x*), & le troiſieme leur ſage pilote. Après avoir parcouru ces pays, on rencontre l'antre d'Aulion & le ruiſſeau de Callichore (*y*), ainſi nommé parce que Bacchus revenant au bout de trois ans de la conquête des Indes, s'arrêta dans ces contrées & y renouvella ſes chœurs & ſes orgies ſur les bords ombragés & fleuris de cette riviere ; quelques-uns penſent que ces myſteres ſe nomment Trietériques (*z*).

Enſuite ſe préſentent les célebres demeures des Camaritains (*a*), & le Phaſe (*b*), dont le cours bruyant va

(*x*) *V. Apollonius, Liv. II, de ſon Poëme ſur les Argonautes.*

(*y*) On ne connoît pas le nom moderne de ce fleuve qui doit couler dans le diſtrict de Boli en Anatolie.

(*z*) Parce qu'on les célébroit de trois en trois ans à l'honneur de Bacchus qui employa trois années à la conquête des Indes.

(*a*) Il paroît que ce peuple étoit établi entre le fleuve Callichore & le Phaſe.

(*b*) A préſent le *Faſſo*, il prend ſa ſource aux pieds des monts Moſchiques de l'Arménie, coule du midi vers le ſeptentrion dans la Mingrélie, & ſe

baigner la Colchide qu'habite un peuple venu anciennement d'Egypte. Parmi ſes villes eſt Phaſis (*c*), qui a reçu ſon nom du fleuve même, & Dioſcure (*d*) connue juſqu'à préſent; on dit que cette derniere fut bâtie par Amphitus & par Cercius citoyens de Sparte & cochers de Caſtor & de Pollux, dont deſcendent les Henioques (*e*). Tout auprès ſont les Achéens; ces peuples revenant, ſelon quelques Auteurs d'une ancienne guerre de Troye, nom de celle qu'alluma Hélene, furent jetés par les vents contraires dans le Pont, où trouvant partout des ennemis qui ne leur permettoient de s'établir nulle part, ils s'arrêterent ſur la cime de montagnes couvertes de neiges éternelles; l'âpreté du climat leur fit contracter

courbant enſuite vers l'occident, après avoir traverſé cette Province, il va ſe rendre par pluſieurs embouchures dans le Pont-Euxin.

(*c*) Elle eſt dans quelques Cartes ſous le nom moderne de *Faſſo*, dans d'autres ſous celui de *Surium*, & dans d'autres ſous celui d'*Offas* ſur le même fleuve.

(*d*) A préſent *Iskuriah*.

(*e*) Ils étoient établis entre *Dioſcure* & le *Boſphore Cimmerien*.

l'habitude de vivre de rapines, & ils devinrent peu à peu la nation la plus féroce. On ne sait rien de remarquable sur les Cercetes qui les avoisinent. (*f*) Derriere eux sont les Cimmeriens (*g*), habitans du Bosphore, où sont les villes Milesiennes, & leur capitale Panticapée (*h*), qu'arrose le fleuve Hypanis (*i*) grossi de ses propres eaux & de celles qu'il reçoit d'ailleurs; de-là par de longs chemins les Amazones s'étendent jusqu'à la mer Caspienne & habitent les bords du Tanaïs (*k*) qui prend sa source dans les rochers du Caucase, coule en replis tortueux, & sépare l'Asie de l'Europe pour se jeter dans le Palus Méotide. Non loin de là est la riviere de Rha (*l*); on trouve sur ses bords une racine qui porte le même nom & qui est d'un grand usage dans la Médecine.

(*f*) Ils étoient plus voisins du Bosphore.

(*g*) Peuples de la *Tartarie Crimée.*

(*h*) L'emplacement de cette ville se trouve dans Kerche.

(*i*) Le Cuban.

(*k*) Le Don.

(*l*) La Wolga; dans les Ecrivains du moyen âge, l'*Atel.*

Au

Au-delà du Tanaïs s'étendent en largeur les Sauromates (*m*), dont le pays est arrosé par le Maraccus (*n*), le Rhombite (*o*), le Théophane (*p*) & le Totordanes (*q*). Il y a encore à une extrême distance une autre nation de Sauromates, elle touche au rivage que baigne le Corax (*r*) qui est le dernier de ces fleuves en se jetant dans la mer. Près de-là le Palus Méotide (*s*) embrasse une grande circonférence; de ses veines abondantes sortent des eaux qui passent par le détroit de Patares (*t*) & se précipitent dans le Pont : il y a sur sa droite les îles Pha-

(*m*) Ou Sarmates, ils habitoient l'intérieur de la Crimée.

(*n*) Il paroît qu'il faut lire *Marabius*, c'est le *Kogalnic*, fleuve de la Circassie, il se décharge dans la mer de Zabache.

(*o*) Le Kalburnar.

(*p*) Le Jessé.

(*q*) Ptolomée désigne ce fleuve par le nom de *Varadanus*.

(*r*) C'est aujourd'hui le *Coddors*, dans la Mingrélie.

(*s*) Les Italiens lui donnent le nom de *Mare delle Zabache*.

(*t*) Ortélius croit qu'il faut lire *Patræas*, & qu'un bourg de ce nom fit ainsi appeler le détroit qui se trouvoit dans son voisinage.

nágorie (*u*), & Hermonaſſe (*x*), qui furent cultivées par les ſoins des Grecs. A l'extrémité de ces lacs ſont des peuples très-différens de langage & de coutume, tels ſont les Jaxamates (*y*), les Méotes (*z*), les Gazyges (*a*) les Roxolanes (*b*), les Alains (*c*), les Melanchlenes (*d*) les Gelons (*e*) & les Agathyrſes (*f*) chez leſquels ſe trouve en abondance (*g*) le diamant; il eſt encore des peuples plus éloignés & tout-à-fait enfoncés dans les terres.

La Cheroneſe eſt ſur la gauche des

(*u*) Aujourd'hui *Avogazia*.

(*x*) Le cap *Haromſa*.

(*y*) On croit qu'ils habitoient les bords du Tanaïs.

(*z*) *Pline* dit, *Liv. IV*, *Chap. 12*, qu'ils ont donné leur nom au lac.

(*a*) Ces peuples étoient entre le Tanaïs & le Boriſthene & ſur les bords de la Méotide.

(*b*) Ceux de la Ruſſie Polonoiſe.

(*c*) La plûpart des Savans les placent dans la Lithuanie propre.

(*d*) Habitoient vers la mer Caſpienne,

(*e*) Ils étoient entre le Boriſthene & le fleuve Hypanis.

(*f*) Sur les confins de la Pologne propre.

(*g*) *Voyez Plin. Liv. XXXVII*, *Ch. 4*. Peut être de l'aimant; le terme qu'il emploie étant ſuſceptible de ce ſens.

Méotides; elle renferme plusieurs colonies Grecques. De-là vient que les habitans en sont doux & pacifiques, ils cultivent la terre & vivent de ses productions. Les Taures, partagés en divers gouvernemens, ne sont que peu éloignés ; au milieu d'eux sont les Arinces, les Sinces, les Napéens, peuples si terribles par leur barbarie, que les excès de leur cruauté ont fait donner à cette mer le nom d'inhumaine; & on l'appelle par anti-phrase le Pont-Euxin (*h*), comme on appelle en Grec *evethen*, un fou; *euphronen*, la nuit, & *eumenides*, les furies. Ces peuples immolent des victimes humaines, sacrifient à Diane, qu'ils appellent Oreiloche, les étrangers dont ils attachent les crânes au parois de son temple, comme d'éternels monumens de leurs belles actions.

C'est dans cette Taurique qu'on voit Leuce (*i*), île dénuée d'habi-

(*h*) Ce qui veut dire *hospitaliere*, favorable aux étrangers. Elle porta anciennement le nom d'*Axene*, qui signifie précisément le contraire, & ce nom lui fut alors donné à cause de la férocité des peuples établis sur les bords. Voyez *Pline*, *Liv. IV*, *Ch. 12*. *Liv. VI*, *Ch. 1*.

(*i*) On croit que c'est *Zagori*; on la trouve indi-

tans & consacrée à Achille ; les étrangers que le hasard y jette en parcourent les antiquités, les temples & les dons consacrés au Héros, & s'empressent d'en sortir sur le soir, car c'est une tradition constante, qu'il est dangereux d'y passer la nuit. On y trouve des aigles & des oiseaux blancs semblables aux halcyons, nous parlerons lorsqu'il en sera temps, de leur origine & des combats de l'Hellespont.

Il y a dans la Taurique quelques villes parmi lesquelles se distinguent Eupatorie, Dandace, Théodosie (*) & d'autres moins considérables, qui ne se sont jamais souillées en immolant des victimes humaines. C'est jusqu'ici que s'étend, à ce qu'on estime, une des extrémités de l'arc : suivons ainsi que l'ordre l'exige, le reste de sa légere courbure qui se trouve sous le signe de l'ourse, & va jusqu'à la gauche du Bosphore de Thrace ; observons pourtant, que comme les arcs de toutes les nations se courbent le

quée sous son ancien nom dans les cartes de l'Asie mineure, de M Hase.

(*) Aujourd'hui *Caffa*.

long de leurs bandes, ceux des Scythes ſeuls ou des Parthes en ramenant de chaque côté leurs cornes larges & recourbées en dedans, préſentant la figure de la Lune qui décroît, & ſont au milieu arrondis & droits. A l'origine donc de ces differentes parties, & à l'endroit où finiſſent les monts Riphéens (*k*), ſont les Arymphéens peuple honnête & connu par ſa douceur; les fleuves Chronie (*l*) & Biſule traverſent leur pays: tout auprès ſont les Maſſagetes (*m*), les Alains (*n*), les Sargetes & pluſieurs autres nations obſcures; leurs mœurs ainſi que leurs noms, nous ſont inconnus. Aſſez loin eſt le Golfe Carcinites (*o*) & une riviere du même nom, ainſi qu'un bois conſacré à Diane. Enſuite vient le Boriſthene (*p*), qui prend ſa ſource dans

(*k*) Les montagnes d'Oby.

(*l*) La Memel dont l'embouchure eſt au-deſſous de Konigsberg en Pruſſe.

(*m*) C'eſt-à-dire les Getes les plus reculés, les Getes Aſiatiques, d'où vient le nom de Katay & de petit Katay.

(*n*) Aſiatique.

(*o*) Préſentement le Golfe de Negropoli.

(*p*) Aujourd'hui le Nieper.

les montagnes des Neuriens (*q*). Abondant dès son origine, il s'augmente encore par plusieurs rivieres qui se mêlent avec lui, & décharge ensuite ses eaux rapides dans la mer; sur ses bords couverts de bocages sont les villes nommées Boristhene (*r*), Cephalonese, & les autels consacrés à Alexandre le Grand & à César Auguste. Loin de là est la Peninsule qu'habitent les vils Sindes. Ces malheureux après la fin tragique de leurs maîtres en Asie en prirent les femmes & les biens (*s*); les naturels du pays donnent à ce rivage étroit, le nom de Course d'Achille, parce qu'anciennement ce Prince de Thessalie en fit un lieu d'exercice (*t*). Tyra (*u*) colonie Phénicienne, qu'arrose le fleuve Tyros (*x*), est fort près de là; mais au

(*q*) Ces peuples passoient pour se transformer en loups; on croit que ce sont ceux de *Lubies* ou *Lubiet*.

(*r*) *Strapenor.*

(*s*) Ils habitoient ce qu'on nomme aujourd'hui *Alba Zichia. Voyez Justin, Liv. II, Chap. 1.*

(*t*) *Voyez Pomponius Mela, Liv. II, Ch. 1.*

(*u*) Présentement *Alba, Monte-Castro*, ou *Zachezawa.*

(*x*) Le *Niester.*

milieu de l'eſpace qui comprend comme nous l'avons dit, la plus grande rondeur de l'arc & qu'on peut parcourir en quinze jours, ſont les Alains d'Europe, les Coſtoboces, & des nations ſans nombre de Scythes qui s'étendent à des diſtances dont on ne connoît pas les bornes; un petit nombre de ces peuples, ſe nourrit de blés; tous les autres errent & vivent à la maniere des bêtes dans d'immenſes ſolitudes, qui ne furent jamais ni labourées ni enſemencées, mais qui ſont arides & couvertes de glaces. Des chariots qu'ils couvrent d'écorce & qu'ils traînent par-tout où la fantaiſie leur vient de s'établir, renferment leurs familles, leurs maiſons & leurs mauvais meubles.

De l'autre côté, qui détermine la ſeconde pointe de l'arc & qui abonde en ports, paroît l'île de Peuce (*y*) habitée par les Troglodites, les Peuces & quelques autres petits peuples; on y voit Hiſtre, ville autrefois puiſſan-

(*y*) *Saint-Viſo*, ſelon les uns; & *Picçina*, ſelon d'autres.

te, Tomes (*z*) Apollonie (*a*), Anchialos (*b*), & Odiſſe (*c*), ſans parler de quelques autres répandues ſur les côtes des Thraces.

Le Danube qui prend ſa ſource près des monts Rauraques limitrophes aux Rhéties, s'étend fort loin, & après s'être groſſi des eaux de ſoixante rivieres preſque navigables, traverſe ce côté de la Scythie pour ſe jeter par ſept embouchures dans la mer.

La premiere de ces embouchures d'après les dénominations grecques qu'on leur a données, eſt l'île de Peuce elle-même, la ſeconde Naracuſtoma, la troiſieme Calonſtroma, la quatrieme Pſeudoſtoma: car Boreonſtoma & enſuite Stenoſtoma ſont bien moindres que les autres; la ſeptieme eſt très-conſidérable, mais les eaux en ſont épaiſſes comme un marais.

Le Pont dans tout ſon circuit eſt couvert de nuages, ſes eaux ſont plus

(*z*) Fameuſe par l'exil d'Ovide, aujourd'hui *Conſtantia*, ou *Tomiſwar*, ou *Kiovia*.

(*a*) *Sozopolis*.

(*b*) *Akelo* ou *Akkiali*.

(*c*) Paroît être *Varna*.

douces que celles des autres mers, & pleines de bas fonds, car les parties aqueuſes qu'il exhale épaiſſiſſent l'air qui l'environne, & la quantité d'eaux étrangeres qu'il reçoit adoucit la ſalure des ſiennes: il contient encore des eſpeces de petits bancs ou des élévations, formées par le limon & les autres matieres qu'y charient différens fleuves.

Il eſt connu que les poiſſons s'y rendent en foule des extrémités les plus éloignées de notre mer, pour y frayer & élever avec plus de ſuccès leurs petits à cauſe de la douceur des eaux & des profondes retraites où ils ſont à l'abri des poiſſons voraces, car on n'en a jamais vu dans le Pont, excepté de petits dauphins, & qui encore ne font point de mal. Toute la partie de cette mer qui eſt expoſée aux bruines & au vent du Nord, ſe gele de maniere qu'on ne croit pas que les rivieres puiſſent continuer leur cours, & que ni hommes ni chevaux n'oſeroient ſans danger marcher ſur ſa ſurface perfide, défaut qui indique toujours une mer mêlée d'eaux étrangeres.

Finissons cette digression qui nous a mené plus loin que nous ne pensions. Une nouvelle qu'on espéroit, mais que bien des délais avoient retardée, vint mettre le comble à notre joie. Agilon & Jovius qui fut ensuite Questeur, manderent que les habitans d'Aquilée ennuyés de la longueur du siege avoient, dès que la mort de Constance leur fut confirmée, ouvert leurs portes, & livré les Auteurs de la révolte; qu'après les avoir brûlés vifs, on avoit fait grace à tous les autres citoyens.

CHAPITRE IX.

Julien Auguſte augmente & embellit Conſtantinople ; il ſe rend à Antiothe ; ſur la route, il aſſigne des ſommes aux habitans de Nicomédie pour réparer leur ville, & s'occupe à Ancyre des affaires civiles.

Tant de ſuccès, après tous les dangers qu'il avoit courus, enorgueillirent extrêmement Julien ; il ne mit plus de bornes à ſon ambition, en voyant que la fortune, comme d'une corne d'abondance, joignoit à l'Empire Romain, qu'elle lui accordoit, tout ce qui pouvoit encore flatter ſes déſirs, & augmenter ſa gloire ; car, indépendamment de l'éclat de ſes victoires, il n'y eut, tant qu'il gouverna ſeul, aucune révolte, & les Barbares n'entreprirent rien contre ſes frontieres ; au contraire, les peuples toujours portés à blâmer le paſſé, quelque condamnable & dangereuſe que ſoit cette

liberté, se réunissoient pour l'admirer. Mettant donc sagement ordre à tout, selon que les circonstances & le besoin l'exigeoient, après avoir, soit par ses discours, soit par des libéralités suffisantes, encouragé les soldats à se bien conduire dans l'occasion, comblé de l'affection de ses sujets, il quitta Constantinople qu'il avoit enrichie de ses bienfaits, & qu'il aimoit comme le lieu de sa naissance, pour se rendre à Antioche. Il traversa le détroit, passa la Chalcédoine & Lybisse, où se trouve le tombeau d'Annibal le Carthaginois, & vint à Nicomédie, ville autrefois fameuse, & pour laquelle d'anciens Princes ont fait de si grandes dépenses, que le nombre & la beauté de ses édifices tant publics que particuliers la faisoient regarder par les connoisseurs comme un quartier de Rome. Pendant qu'il se rendoit à petits pas au palais, la vue des murs réduits en cendres lui arracha des larmes. Il gémissoit sur-tout de la misere des Sénateurs & d'un peuple jadis si florissant ; il reconnut quelques personnes qu'il avoit vues lorsqu'il étoit dans cette

ville chez l'Evêque Eusebe son instituteur & son parent. Ici encore il fit les arrangemens nécessaires pour réparer amplement les ravages occasionnés par le tremblement de terre; il se rendit ensuite par Nicée sur les frontieres de la Gallo-Grece; de-là prenant à droite, il fut à Pessinunte pour y voir l'ancien temple de Cybele, dont Scipion Nasica, conformément aux ordres de la Sybille, transporta du temps de la seconde guerre Punique le simulacre à Rome. Nous en avons parlé, aussi bien que d'autres objets qui y ont rapport, dans l'histoire de l'Empereur Commode. Quant au nom de cette ville, les Auteurs varient beaucoup: les uns prétendent qu'il lui vient du mot Grec τὸ πεσεῖν, qui signifie *tomber*, parce que la statue de la Déesse tomba du ciel. D'autres pensent que ce fut Ilus, Roi de Dardanie & fils de Tros, qui lui donna ce nom. Théopompe assure que ce ne fut point Ilus, mais Midas, puissant Roi Phrygien.

Julien rendit ses hommages à la divinité, lui offrit des victimes & des vœux, & fut ensuite à Ancyre. Au

moment de son départ, il fut inquiété par une foule d'importuns ; les uns demandoient la restitution de ce qu'on leur avoit ravi par la violence ; d'autres se plaignoient de ce qu'on les avoit injustement attachés à telle ou telle curie ; quelques-uns enfin, au mépris du péril, poussoient l'audace jusqu'à charger leurs ennemis du crime de lese-majesté. Mais lui, plus grave que ne l'étoient Cassius & Lycurgue, pesant avec équité la force des raisons, rendoit à chacun la justice sans s'en écarter jamais, & réprimoit avec vigueur les calomniateurs : il les détestoit d'autant plus, qu'il avoit éprouvé, lorsqu'il n'étoit encore que simple particulier, à quel danger leur insolence & leur rage l'avoient exposé.

Entre plusieurs exemples que je pourrois alléguer, en voici un qui prouve bien sa patience dans ces sortes d'affaires. Quelqu'un, pour perdre un ennemi qu'il haïssoit à la mort, l'accusoit avec fracas d'avoir conspiré contre l'Empereur ; Julien feignit de ne pas l'entendre : mais comme cet homme répétoit toujours la même chose, il lui demanda enfin qui étoit

donc le coupable ? *Un riche bourgeois*, répondit le délateur. A ce mot l'Empereur lui dit en souriant, *& comment avez-vous fait cette découverte ? C'est qu'il se fait faire*, répliqua celui-ci, *une robe de pourpre d'un manteau de soie.* Le Prince lui ordonna aussi-tôt comme à un homme sans conséquence qui accusoit son semblable d'une entreprise trop hardie, de se retirer, lui faisant grace du châtiment qu'il méritoit ; mais le délateur n'obéit pas & insista toujours. A la fin Julien fatigué, dit à son Trésorier qui se trouvoit près de lui, *faites donner à ce dangereux babillard une de mes chaussures de pourpre, afin qu'il la porte à celui qu'il accuse de préparer un manteau de cette couleur ; on verra par-là de quel usage peuvent être, sans de grandes forces, de simples lambeaux de cette étoffe.*

Autant cette action est louable & mérite d'être imitée par de bons Princes, autant fut-il triste & digne d'être observé, que sous son regne, ceux qui furent attaqués par un Magistrat, quels que fussent leurs privileges, leurs alliances, ou les services qu'ils avoient rendus à l'Etat, obtenoient

difficilement les choſes les plus juſtes, de ſorte que la plupart effrayés de cet abus, étoient obligés de ſe racheter ſecrétement à force d'argent des chagrins qu'on pouvoit leur ſuſciter.

Arrivé à Pyles qui ſépare les Cappadoces des Cilices, Julien embraſſa Celſe, Gouverneur de la province : il le connoiſſoit du temps qu'il étudioit à Athenes; il le fit aſſeoir à ſon côté ſur ſon char, & entra ainſi avec lui dans Tarſe. Peu après il quitta cette ville pour voir Antioche, l'ornement de l'Orient, où il arriva enfin. En approchant de la place, il fut reçu comme un Dieu aux acclamations des habitans : il admira cet accord de tant de voix qui ne ceſſoient de répéter, qu'un aſtre bienfaiſant ſe levoit enfin ſur l'Orient. C'étoit préciſément alors l'anniverſaire de la fête d'Adonis. Les Poëtes nous diſent qu'il fut aimé de Vénus, & mis à mort par un ſanglier cruel, ce qui eſt l'image des productions de la terre, coupées dans leur maturité. On regarda pourtant comme un mauvais préſage, que l'Empereur entrât pour la premiere fois dans cette ville célebre & le domicile ordinaire

des Princes, au moment où elle retentiſſoit de cris lugubres & lamentables. Julien donna ici une preuve de patience & de douceur, qui, bien que pour un ſujet peu important, n'en étoit pas moins admirable. Il haïſſoit un certain Thalaſſe, employé autrefois pour les requêtes, & qui avoit été du nombre de ceux qui contribuerent à la perte de ſon frere Gallus. Ayant fait défendre à cet homme de paroître avec les gens diſtingués qui venoient faire leur cour, les ennemis de ce Thalaſſe qui étoient en procès avec lui, attrouperent beaucoup de monde & vinrent, en criant, dire au Prince: *Thalaſſe l'ennemi de votre Majeſté nous a ravi nos biens;* Julien qui comprit auſſi-tôt qu'on croyoit l'occaſion favorable pour perdre cet homme, répondit: *J'avoue que Thalaſſe m'a effectivement offenſé; mais il convient que vous gardiez le ſilence juſqu'à ce qu'il m'ait donné ſatisfaction, à moi qui ſuis ſon principal ennemi;* & tout de ſuite il défendit au Préfet de prendre connoiſſance de ces plaintes, avant qu'il fût réconcilié avec Thalaſſe, ce qui arriva peu après.

CHAPITRE X.

Julien durant l'hiver qu'il passe à Antioche, rend la justice, & ne greve personne pour la Religion.

JULIEN passa donc, comme il l'avoit souhaité, l'hiver à Antioche, sans se livrer aux plaisirs qui abondent dans toutes les Syries; mais assistant comme par délassement au Barreau, il s'occupoit de mille objets non moins difficiles que les affaires militaires, & s'étudioit avec une application étonnante à rendre à chacun la justice. Il tâcha par des jugemens équitables & par des peines modérées, de contenir les coupables & de conserver la fortune de ceux qu'on attaquoit injustement : quoique pendant la discussion des procès, il témoignât quelquefois trop de curiosité en demandant mal à propos, de quelle religion étoient les parties, cependant aucune de ses décisions ne s'écarta jamais du vrai, & jamais on ne put l'accuser d'avoir,

soit à cause de la religion, soit par quelqu'autre motif, prononcé un arrêt injuste. S'il n'y a de jugement droit & désirable que celui qui résulte d'un mûr examen de ce qui est juste ou injuste, on peut dire qu'il évita de manquer à cette regle, comme on évite de dangereux écueils. Il put d'autant mieux en venir à bout, que connoissant sa grande vivacité, il permettoit aux Préfets & à ses amis, de l'arrêter & de lui faire des représentations, toutes les fois que cette vivacité l'entraînoit trop loin; aussi témoignoit-il quelquefois, qu'il s'affligeoit de ses fautes, & se réjouissoit lorsqu'on le corrigeoit. Un jour que des Avocats élevoient jusqu'au ciel la sentence qu'il avoit prononcée, il en fut si touché qu'il dit: *Assurément je me réjouirois & serois flatté de ces éloges, si ceux qui me les donnent, me reprenoient lorsque j'agis ou que je parle moins bien.* Il suffira de l'exemple suivant, qui n'est ni absurde ni déplacé, pour juger de la clémence qu'il mettoit dans ses décrets. Une femme qui parut en justice, voyant que sa partie qui étoit Officier du Palais & que

l'Empereur avoit chaſſé autrefois, étoit rétabli dans ſon poſte & avoit pour marque de ſa dignité, ſa robe retrouſſée, s'en plaignit avec fracas; *que cela ne vous inquiete pas*, lui dit Julien, *continuez toujours vos inſtances, il n'eſt ainſi retrouſſé que pour mieux ſe tirer des boues, & cela ne fait rien au fond de votre cauſe.* Ce trait & d'autres ſemblables auroient fait croire, comme il le diſoit lui-même, que la juſtice forcée par les vices des hommes, ſelon Aratus, à remonter dans le ciel, en étoit redeſcendue dans ſon regne, s'il n'eût pas quelquefois prononcé, plus d'après ſa fantaiſie que d'après les lois, & obſcurci par quelques fauſſes démarches, le cours glorieux de ſes belles actions. Il corrigea bien des abus dans l'exercice de la juſtice, abrégea les longueurs, & détermina avec préciſion, ce qui étoit permis & ce qui ne l'étoit pas. Il manqua cependant de clémence ſur un point qui mériteroit d'être enſeveli dans le ſilence, c'eſt qu'il défendit aux Rhéteurs & aux Grammairiens d'inſtruire les Chrétiens.

CHAPITRE XI.

Les Païens d'Alexandrie traînent à la campagne, George, Evêque de cette ville; le mettent en pieces, & le brûlent impunément avec deux autres de ſes collegues.

Dans le même temps Gaudence ce Secrétaire, que Conſtance envoya, comme nous l'avons dit, en Afrique pour s'oppoſer au nouvel Empereur, & un certain Julien, ci-devant Vicaire & trop dévoué aux intérêts de Conſtance, furent mis à mort. Artemius, qui avoit été Duc de l'Egypte, périt auſſi dans les ſupplices, les Alexandrins l'ayant chargé des plus grands crimes. Le même ſort termina encore les jours de Marcellus, qu'on accuſa d'avoir aſpiré à l'empire : ſon pere avoit été Général de Cavalerie & d'Infanterie.

Un certain Romain & Vincentius, Tribuns de la premiere & de la ſe-

conde compagnie des Scutaires, furent bannis pour avoir été convaincus de projets ambitieux. Peu de temps après les habitans d'Alexandrie, à la nouvelle de la mort d'Artemius dont ils craignoient le pouvoir, & qui avoit dit qu'à son retour il en puniroit plusieurs qui l'avoient offensé, tournerent toute leur colere contre l'Evêque George qui les avoit souvent cruellement vexés. Né, à ce qu'on disoit, dans un moulin à foulon près d'Epiphanie en Cilicie, il s'éleva en causant la ruine d'un grand nombre de personnes. Pour son malheur & pour celui du public il fut fait Evêque d'Alexandrie, ville qui, selon les oracles même, est si sujette à se porter sans raison aux séditions & aux troubles les plus violens. George ne fit qu'animer davantage l'esprit bouillant des citoyens, en ce qu'il en peignit plusieurs aux yeux de Constance, comme des séditieux: c'est ainsi qu'oubliant les devoirs de son état qui n'inspire que la douceur & l'équité, il se mit au nombre des délateurs. On l'accusoit entre autres choses encore, d'avoir malignement ap-

pris à Conſtance que tous les édifices de cette ville qu'Alexandre ſon fondateur avoit conſtruits à grands frais & des deniers publics, appartenoient de droit au tréſor. Un dernier trait acheva de décider la perte de cet homme : comme il revenoit de la cour & paſſoit accompagné, ſelon ſa coutume, d'une ſuite nombreuſe, devant le temple conſacré au Génie, il s'écria à la vue de cet édifice, *juſques à quand ce ſépulchre ſubſiſtera-t-il ?* Ces paroles furent comme un coup de foudre pour pluſieurs, & dans la crainte qu'il n'entreprît de renverſer ce monument, ils machinerent clandeſtinement la ruine de George. Ce fut ſur ces entrefaites qu'arriva l'agréable nouvelle de la mort d'Artemius ; le peuple alors tranſporté de joie, fond auſſi-tôt à grands cris ſur l'Evêque, l'enleve, le foule à ſes pieds & le tourmente en mille manieres. Dracontius prépoſé à la monnoie, & un certain Diodore eſpece de Comte, furent garrottés de cordes & périrent avec lui ; le premier, pour avoir abattu un autel nouvellement dreſſé dans la monnoie qu'il dirigeoit : le ſecond, parce que pen-

dant qu'il préſidoit à la conſtruction d'une égliſe, il coupoit inſolemment les cheveux aux enfans, ce qu'il regardoit comme appartenant au culte des Dieux. Cette cruelle populace, non contente de ce qu'elle avoit fait, après avoir déchiré ces cadavres, les mit ſur des chameaux, puis allant ſur le rivage, elle les brûla & jeta leurs cendres dans la mer, pour éviter, crioit-elle, qu'on ne les ramaſſât & ne leur bâtit un temple, comme on avoit fait à d'autres, qui, plutôt que de renoncer à leur religion, avoient non ſeulement ſouffert les plus grands ſupplices, mais encore bravé courageuſement la mort, & portoient par cette raiſon le nom de Martyrs.

Les Chrétiens auroient pu, s'ils l'avoient voulu, délivrer ces victimes de la rage du peuple; mais George étoit l'objet de la haine des deux partis. L'Empereur dès qu'il ſut cette nouvelle, voulut punir les coupables; mais ceux qui l'environnoient l'adoucirent; il envoya donc un édit par lequel il déſapprouvoit avec force ce qui s'étoit paſſé & menaçoit du dernier

nier ſupplice toute entrepriſe qui ſeroit contraire, & aux lois, & à la juſtice.

CHAPITRE XII.

Julien ſe prépare à faire la guerre aux Perſes ; dévoué comme il l'étoit aux Aruſpices & aux Augures, il conſulte les oracles, & égorge des victimes ſans nombre pour ſavoir quelle ſeroit l'iſſue de cette guerre.

EN attendant Julien préparoit tout contre les Perſes qu'il avoit depuis long-temps fermement réſolu d'attaquer. Les maux que cette nation cruelle avoit fait ſouffrir depuis ſoixante années à l'Orient, ſoit par les fréquentes déroutes de nos armées, ſoit par les meurtres & le pillage, excitoient puiſſamment ce Prince à la vengeance. Deux autres motifs l'animoient encore : d'un côté, naturellement actif & ennemi du repos, il ſe plaiſoit au bruit des armes & au

tumulte des combats : de l'autre, il ambitionnoit la gloire de joindre à ſes autres triomphes, le ſurnom de Parthique, en attaquant dans un âge ſi peu avancé des nations féroces, & en forçant à ſubir le joug, tant de Princes & de Rois dont les haines commençoient à ſe réveiller, & faiſoient comprendre que ce ne ſeroit que par la force & non par la douceur qu'on parviendroit à les réduire. Des envieux & de lâches détracteurs ne ceſſoient de crier à la vue des grands préparatifs qu'on faiſoit, qu'il étoit indigne & dangereux de ſouffrir que l'élévation d'une ſeule perſonne, ſuffit pour troubler tout ; ils faiſoient tous leurs efforts pour qu'on différât l'entrepriſe ; ils diſoient en préſence de gens qui pouvoient le rapporter à l'Empereur, que s'il ne mettoit pas des bornes à ſon ambition, tel qu'un champ que ſon abondance même détruit, il périroit ſous le poids de ſes proſpérités. Mais ce fut inutilement qu'ils firent retentir ces bruits aux oreilles du Prince, il ſe montra auſſi ſourd & auſſi inacceſſible à ces injures, que le fut Hercule aux invec-

tives des Pygmées ou du Bouvier Thiodamas (*a*). L'esprit supérieur de Julien ne s'occupa pas moins de la grandeur de son entreprise, & en fit avec application tous les préparatifs.

Cependant il arrosoit les autels du sang de plus de victimes qu'il ne falloit; il sacrifioit quelquefois jusqu'à cent bœufs & des troupeaux sans nombre d'animaux, auxquels il joignoit des oiseaux blancs qu'il faisoit venir de fort loin par terre & par mer: les passans étoient obligés de charger sur leurs épaules & de porter dans leurs quartiers ses soldats qui s'étoient indécemment gorgés dans les temples des viandes & du vin qu'on y servoit en abondance. Les Petulans & les Celtes qui jouissoient alors d'un grand crédit, se distinguoient entre tous dans ce genre d'excès. En attendant, l'appareil des cérémonies se multiplioit avec une profusion ruineuse & sans exemple. Chacun jusqu'aux plus ignorans osa faire profession de la divination, & il fut indistinctement permis de consulter les oracles & les entrailles des victimes qui découvrent

(*a*) *Voyez Appolod. Biblioth. Liv. II.*

quelquefois l'avenir. Rien n'égale encore le nombre des moyens qu'on employa pour le connoître, ſoit par le chant, ſoit par le vol des oiſeaux ou par d'autres préſages. Au milieu de ces occupations auxquelles on ſe livroit comme ſi l'on étoit en pleine paix, Julien dont la curioſité s'étendoit à tout, forma un nouveau projet, ce fut de r'ouvrir la ſource prophétique de Caſtalie. On dit qu'elle fut comblée avec de groſſes pierres par Hadrien, qui craignoit que d'autres n'appriſſent, comme lui, par la vertu prophétique de ces eaux, qu'ils étoient deſtinés au gouvernement de la République. Julien réſolut auſſi de faire enlever ſans délai les corps qu'on avoit enterrés tout autour de cette fontaine, & d'employer les mêmes cérémonies dont les Athéniens avoient fait uſage lorſqu'ils purifierent l'île de Délos.

CHAPITRE XIII.

Julien attribue injuſtement aux Chrétiens l'incendie du temple d'Apollon à Daphné ; il fait fermer la grande Egliſe à Antioche.

Dans le même temps le vaſte temple d'Apollon que le cruel Antiochus Epiphanes avoit fait bâtir à Daphné, fut conſumé par les flammes le 22 d'Octobre avec la ſtatue du Dieu qu'on y révéroit, & qui étoit auſſi grande que celle de Jupiter l'Olympien. L'Empereur au déſeſpoir de cet accident imprévu, fit faire des recherches plus ſéveres que de coutume, & ordonna qu'on fermât la grande égliſe d'Antioche. Il ſoupçonna les Chrétiens de s'être portés à cet attentat par le dépit qu'ils reſſentoient en voyant qu'on environnoit cet édifice d'un magnifique périſtile.

On diſoit pourtant, quoique vaguement, qu'Aſclepiade le Philoſophe dont nous avons parlé dans les Actes

de Magnence, étoit seul la cause de cet accident. S'étant mis en chemin pour visiter Julien, & étant arrivé à ce faubourg, il posa aux pieds de la statue une petite figure de Vénus Uranie qu'il portoit toujours avec lui; selon l'usage, il l'environna de cierges & se retira; mais vers le milieu de la nuit, personne ne se trouvant là, les étincelles en s'élevant, s'attacherent aux matieres seches & combustibles qu'elles rencontrerent, & bientôt elles consumerent cet édifice tout vaste qu'il étoit.

A l'approche de l'hiver de la même année il y eut une disette d'eau si effrayante, que les rivieres furent desséchées & les fontaines qui en avoient fourni jusques-là en abondance, taries; mais ce mal ne dura pas long-temps.

Le second de Décembre un tremblement de terre acheva sur le soir de détruire ce qui restoit de Nicomédie & une partie considérable de la ville de Nicée.

CHAPITRE XIV.

Julien Auguſte ſacrifie à Jupiter ſur le mont Caſius ; motifs qui le porterent à écrire ſon Miſopogon contre les habitans d'Antioche.

Quelques chagrins que reſſentit Julien de ces déſaſtres, il n'en négligea pas pour cela les préparatifs néceſſaires pour entrer en campagne lorſque la ſaiſon le permettroit. Ce qu'il fit de déplacé au milieu de ſoins auſſi importans, ce fut contre toute raiſon & uniquement pour plaire au peuple, de mettre tout en œuvre pour faire baiſſer le prix des denrées ; opération délicate & qui produit ſouvent, lorſqu'elle n'eſt pas bien ménagée, l'indigence & la diſette. En vain les Magiſtrats d'Antioche lui firent-ils voir clairement que la choſe n'étoit pas faiſable, il ne ſe rendit point, & imita en cela l'obſtination de Gallus, mais ſans répandre du ſang. De là vint

qu'irrité contre les habitans de cette ville, comme contre des rebelles & des séditieux, il composa un Ouvrage satirique, qu'il intitula l'Antiochéen ou le Misopogon (*a*) : il y fait l'énumération des défauts de cette ville, & lui en prête même plusieurs. Cet Ouvrage l'exposa à bien des railleries; mais forcé de dissimuler, il n'en fut que plus outré intérieurement. On se jouoit de lui en l'appellant Cercops (*b*), petit homme à larges épaules, à barbe de chevre, & qui marchoit aussi fiérement que s'il étoit frere d'Otus & d'Ephialte (*c*), dont Homere éleve si excessivement la taille; on le nommoit aussi le Victimaire au lieu de Sacrificateur, par allusion à la quantité de victimes qu'il immoloit : on le blâmoit encore à cette occasion de ce qu'accompagné de femmelettes, il trouvoit plaisir à porter

(*a*) C'est-à-dire, *ennemi de la barbe.*

(*b*) Les *Cercopes*, peuples qui habitoient une île voisine de la Sicile; ils étoient si méchans que Jupiter les changea en singes. *Ovid. Métam. Liv. XIV.* On sait que ces animaux flattent ordinairement quand ils veulent mordre.

(*c*) Fils d'*Aloüs* & d'*Hiphimide*, fille de Neptune. *Voyez Hygin. Fab. 28*, & *Homere, Odyss. Liv. XI.*

lui-même les choſes ſaintes, ce qui étoit la fonction des Prêtres. Quelqu'indigné qu'il fût de ces propos, il réprimoit cependant ſa colere, & n'en vaquoit pas moins aux ſacrifices. Enfin un certain jour de fête au mont Caſius (*d*), qui eſt tout couvert de bocages, rond & uni dans ſon circuit, il s'éleve à une ſi grande hauteur, qu'avant la quatrieme veille on découvre de ſon ſommet les premiers rayons du Soleil. Tandis que Julien y ſacrifioit à Jupiter, il apperçut tout-à-coup à ſes pieds un homme qui le ſupplia de lui faire grace: l'Empereur ayant demandé qui il étoit, on répondit que c'étoit Théodote, ancien Magiſtrat de Hiérapolis, qui, accompagnant avec d'autres Notables Conſtance au moment où il ſortoit de leur ville, par une lâche adulation & comme ſi ce Prince devoit être indubitablement vainqueur, le conjura avec des larmes & des ſoupirs hypocrites de leur envoyer la tête de l'ingrat &

(*d*) Le nouveau Traducteur de Pline, obſerve que Lucain entend du mont Caſius, voiſin de l'Egypte, ce que dit Pline, & après lui Ammien, du mont Caſius de la Syrie Antiochéenne.

du rebelle Julien, ainſi qu'il ſe ſouvenoit qu'on avoit autrefois donné au peuple le ſpectacle de celle de Magnence. Julien répondit : *C'eſt ce que pluſieurs perſonnes m'ont rapporté dans le temps ; mais retournez tranquillement chez vous, raſſuré par la clémence de votre Prince qui ſe plaît, ſelon la maxime d'un Sage, à augmenter le nombre de ſes amis & à diminuer celui de ſes ennemis.*

Après avoir achevé ſes cérémonies, l'Empereur reçut des lettres du Gouverneur de l'Egypte, qui lui marquoit, qu'après de longues recherches il avoit enfin trouvé un bœuf Apis, préſage heureux ſelon les habitans de ces contrées, d'abondance & de pluſieurs autres biens. Diſons un mot à ce ſujet.

De tous les animaux conſacrés par les anciennes cérémonies religieuſes des Egyptiens, le Mnevis & l'Apis ſont les plus connus. Le premier eſt voué au Soleil, & on n'en dit rien de fort remarquable ; le ſecond à la Lune. Le bœuf Apis ſe diſtingue par diverſes taches naturelles, & ſur-tout par la figure du croiſſant de la Lune qu'il doit avoir au côté droit. Après

qu'il a vécu le temps prescrit, & que plongé dans une fontaine, il disparoît; (car il n'est permis, ni de le conserver au-delà du terme fixé par l'autorité des livres mystiques, ni de lui donner plus d'une fois l'année une génisse sur laquelle se rencontrent certains signes,) on en cherche un nouveau avec un deuil universel. Lorsqu'on l'a trouvé & qu'il réunit tous les caracteres requis, on le conduit à Memphis, ville extrêmement peuplée & célebre par la présence d'Esculape. Cent Prêtres l'introduisent dans son temple, où après sa consécration il dévoile, à ce qu'on dit, l'avenir par des indices palpables; il paroît aussi qu'il écarte quelquefois par des signes de mauvais augure ceux qui s'approchent de lui; comme il arriva, selon l'histoire, au César Germanicus (*a*), qu'il parut dédaigner au moment où ce Prince lui présentoit à manger, l'avertissant par-là de ce qui lui arriveroit dans peu.

(*a*) Pline dit, *Liv. VIII, Chap. 46* : « Qu'il s'éloigna de la main du César Germanicus; & que ce » Prince ne survécut pas long-temps à cette marque » d'aversion. »

CHAPITRE XV.

Description des affaires d'Egypte, du Nil, du Crocodile, de l'Ibis & des Pyramides.

PUISQUE l'occasion semble le demander, disons un mot de l'Egypte dont nous avons amplement parlé dans les actes d'Hadrien & du Prince Sévere, en rapportant alors plusieurs choses dont nous avons été les témoins. Les Egyptiens sont de toutes les nations la plus ancienne, si vous en exceptez les Scythes qui lui disputent cette antiquité. Ce pays est borné au Midi par les grands Syrtes (*a*), le Promontoire de Phycus (*b*), & de Borion (*c*): par les Garamantes (*d*) & par diverses na-

(*a*) Le Golfe de *Sidra*, dans le Royaume de Tripoli.

(*b*) Cap *Ras-al-sem* ou Cap *Rasat*, dans le Royaume de Barca.

(*c*) Cap *Tejones*, dans le Royaume de Barca.

(*d*) Les Garamantes tiroient leur nom de la ville de *Garama*, qu'on trouve dans la Géographie Arabe, sous le nom de *Gherma*. Les Freres Valois observent,

tions ; il s'étend à l'Orient, à Eléphantine & Méroé, villes d'Ethiopie, aux Catadupes ou Cataractes, à la Mer Rouge, & aux Arabes Scenites, que nous appelons aujourd'hui Saraſins ; il tient par le Septentrion à des terres immenſes, où commencent l'Aſie & les Provinces de la Syrie. La mer Iſſiaque que quelques-uns nomment Parthenienne (*e*), le ſépare du Couchant.

Arrêtons-nous un moment au Nil, le plus ſalutaire de tous les fleuves : Homere l'appelle Egypte, nous parlerons enſuite des autres prodiges que renferme ce pays. Je crois que les ſources du Nil ſeront toujours ignorées, comme elles l'ont été juſqu'ici. Mais les fictions des Poëtes & les conjectures des Géographes ſe partageant à l'occaſion de ce phénomene inconnu,

& avec raiſon, qu'Ammien ſe trompe viſiblement ici dans la ſituation qu'il donne à l'Egypte ; que c'eſt au couchant qu'elle a les grands Syrtes & le Promontoire de Borium ; au midi, Elephantine, Meroé & l'Ethiopie ; à l'orient, l'Arabie, la Syrie, la Paleſtine, & la Mer Rouge ; & enfin la Mer d'Egypte au ſeptentrion.

(*e*) On donnoit le nom de Parthenienne à cette partie de la Méditerranée qui baigne l'île de Cypre.

en divers sentimens, nous rapporterons succinctement celles de leurs opinions qui nous paroissent approcher le plus du vrai. Quelques Physiciens assurent que les gelées de l'hiver condensent l'énorme quantité de neige qui se trouve dans les pays septentrionaux; cette neige se fond à l'approche de l'été & se change en gros nuages; ces nuages poussés ensuite au Midi par les vents Etésiens, & dissous en pluie par la chaleur, fournissent à ce qu'on croit de grands accroissemens au Nil. D'autres sont dans l'idée, que les inondations de ce fleuve qui ont constamment lieu dans certaines saisons de l'année, viennent des pluies qui tombent avec abondance en Ethiopie pendant les ardeurs brûlantes de l'été. Mais l'une & l'autre de ces opinions me paroît être peu conforme au vrai. Car on assure qu'il ne pleut jamais en Ethiopie, ou que s'il y pleut, ce n'est que rarement & à de longs intervalles. Il y a un autre sentiment plus connu, c'est que les vents du Nord qu'on nomme précurseurs, & les Etésiens qui soufflent pendant quarante-cinq jours, repoussent le cours

de ce fleuve, & forcent ſes flots à s'enfler ; que dans ce combat, où d'un côté la violence des vents arrête ſa marche, & de l'autre ſes eaux travaillent à pourſuivre leur chemin, il s'éleve, ſe répand par-tout, & fait de toutes les plaines une eſpece d'Océan. Le Roi Juba dit encore, ſur la foi de livres Puniques, que ce fleuve prend ſa ſource dans certaine montagne ſituée en Mauritanie du côté de la mer, & que la preuve en eſt, qu'on trouve dans les marais de ces contrées des poiſſons, des herbes & des animaux, ſemblables à ceux que fournit le Nil.

Ce fleuve, après avoir parcouru l'Ethiopie & pris dans ſa courſe les divers noms que pluſieurs nations lui donnent, chargé du tribut de quantité de rivieres, vient aux cataractes, c'eſt-à-dire à des rochers eſcarpés, d'où il ſe précipite plus en torrent qu'en fleuve ; auſſi les Ates qui habitoient autrefois dans le voiſinage de ces cataractes, ayant perdu, à cauſe du fracas qu'elles font, l'uſage de l'ouie, furent-ils obligés de chercher un ſéjour plus tranquille. De-là il coule plus lentement, traverſe l'Egypte ſans ſe

mêler à d'autres eaux, & va se jeter dans la mer par sept embouchures, dont chacune ressemble à une riviere & en fait l'office. Outre plusieurs bras qui sortent du fleuve principal & d'autres moins grands qui y aboutissent, il y en a sept de naviguables & profonds; les anciens les ont nommés Héracléotique, Sebennytique, Bolbitique, Phatnitique, Mendesien, Tanitique & Pelusiaque. Partant donc de là, comme on l'a dit, il traverse des marais, coule jusqu'aux cataractes & forme ensuite plusieurs Iles, dont quelques-unes sont si étendues, qu'il n'en peut faire le tour que dans trois jours. Parmi ces Iles, il en est deux de célebres, Méroé & Delta: cette derniere est ainsi appelée de la figure triangulaire de la lettre Grecque qui porte ce nom.

Depuis l'entrée du Soleil dans le signe de l'écrevisse, jusqu'à son passage à celui de la balance, le Nil s'enfle pendant cent jours, il diminue ensuite, & ses eaux baissant peu à peu, quittent les campagnes sur lesquelles on voguoit auparavant. Trop abondant, il est aussi nuisible que lorsqu'il

ne l'eſt pas aſſez. Car ces eaux, en humectant les terres plus qu'il ne faut, en retardent la culture, comme elles produiſent la ſtérilité lorſqu'elles ne ſont pas aſſez hautes. Il n'eſt point de propriétaire qui ſouhaite qu'il s'éleve au-deſſus de ſeize coudées. Si le débordement ſe fait dans une juſte proportion, alors les ſemences confiées à un terrain gras, ſe reproduiſent, & quelquefois donnent preſque au ſeptantuple. C'eſt le ſeul fleuve qui n'excite aucune agitation dans l'air.

L'Egypte abonde encore en animaux terreſtres aquatiques; on donne le nom d'Amphibies à ceux qui vivent ſur terre & dans l'eau. Il y a auſſi dans les lieux ſecs, des chevreaux, des buffles & des ſphinx exceſſivement laids, ainſi que d'autres monſtres dont les détails n'auroient rien d'intéreſſant. Parmi les animaux aquatiques, le crocodile ſe trouve preſque par-tout: c'eſt un quadrupede dangereux, accoutumé à l'un & l'autre élément: il n'a point de langue, il ne remue que la mâchoire ſupérieure, ſes dents ſont rangées comme celles d'un peigne, & ſes morſures ſont funeſtes:

ſes œufs reſſemblent à des œufs d'oie. Si aux ongles qu'il a, il joignoit des doigts, il ſeroit en état par ſa force de renverſer des vaiſſeaux. Sa longueur eſt quelquefois de dix coudées; il paſſe la nuit ſous l'eau, & le jour ſur terre. La dureté de ſa peau eſt telle, que ſon dos, comme cuiraſſé, peut à peine être percé d'un trait lancé par une machine. Cependant ces bêtes toujours féroces, comme par une ſorte d'amniſtie, ſont douces & ſans méchanceté pendant les ſept jours des cérémonies que les Prêtres de Memphis emploient à célébrer la naiſſance du Dieu Apis. Outre ceux de ces animaux qui meurent par cas fortuit, quelques-uns expirent encore par les bleſſures que leur font ſous le ventre qu'ils ont fort tendre, certaines bêtes cruſtacées, ſemblables aux dauphins qui vivent auſſi dans ce fleuve. D'autres enfin périſſent de cette maniere. Lorſqu'un petit oiſeau nommé Trochile trouve, en cherchant ſa nourriture, le crocodile qui repoſe, il vole légérement autour de lui, & en le chatouillant fortement aux mâchoires, il ſe gliſſe peu à peu juſqu'au conduit

du gosier; aussi-tôt que l'hydre, espece d'ichneumon s'en apperçoit, il pénetre dans la bouche que le trochile a fait ouvrir au crocodile, & lui déchire ensuite les entrailles par lesquelles il se fait jour.

Le crocodile est un monstre hardi contre ceux qui fuient, mais très-timide vis-à-vis de quiconque témoigne de l'assurance; il a la vue meilleure sur terre que dans l'eau; il passe à ce qu'on dit, quatre mois de l'hiver sans manger.

On trouve aussi dans ce pays les Hyppopotames: de tous les animaux privés de raison, ce sont ceux qui montrent le plus de sagacité. Ils ressemblent aux chevaux, avec cette différence pourtant, qu'ils ont la corne fendue & la queue courte. Voici deux preuves de leur sagacité. Cet animal établit sa demeure au milieu de roseaux longs & épais; il s'y tient coi, mais toujours alerte, & lorsqu'il en trouve l'occasion, il sort pour manger les blés. Dès qu'il s'en est bien rempli & qu'il retourne à son gîte, il fait à reculons plusieurs traces, afin que les chasseurs ne puissent pas suivre sa piste

& le percer. Un second artifice qu'il emploie encore, c'est que, si à force d'avoir mangé, il se trouve trop engourdi, il roule ses cuisses & ses jambes sur des roseaux fraîchement coupés, afin que le sang qui sort de ses pieds soulage la pesanteur de son ventre, puis il enduit de limon jusqu'à ce qu'elles soient cicatrisées, les plaies qu'il s'est faites. Le peuple Romain a vu ces bêtes monstrueusement singulieres, pour la premiere fois sous l'édilité de Scaurus, pere de ce Scaurus dont Cicéron prit la défense, en insinuant aux habitans de Sardes qu'ils devoient penser en faveur d'un homme qui descendoit d'une si illustre famille, aussi avantageusement que le faisoit tout le monde. On a conduit ici en différens temps plusieurs de ces animaux qui ne se trouvent plus à présent, & cela, si l'on en croit les habitans du pays, parce que fatigués de la chasse qu'on leur donnoit, ils ont été forcés de se retirer chez les Blemmies.

Parmi les oiseaux de l'Egypte, dont le nombre est infini, on distingue l'Ibis, oiseau sacré; il est non-seulement beau, mais utile, en ce que

nourriſſant ſes petits d'œufs de ſerpens, il diminue l'eſpece funeſte de ces animaux. Ces Ibis volent encore au devant des ſerpens ailés & venimeux qui viennent en foule des marais de l'Arabie ; ils les attaquent dans l'air & avant que ces ſerpens ſortent de leurs frontieres, ils en triomphent & les dévorent. On prétend que l'Ibis fait ſes petits par le bec.

Il y a auſſi en Egypte des ſerpens ſans nombre & infiniment dangereux, tels ſont les Baſiliques, les Amphisbenes, les Scytales, les Aconties, les Dipſades, les Viperes & pluſieurs autres : l'Aſpic qui ne quitte jamais le Nil ſans y être forcé, les efface par ſa taille & par ſa beauté. On voit encore dans ce pays bien des choſes dignes d'être obſervées, & dont il convient de dire un mot.

Les temples en ſont par-tout d'une ſtructure immenſe. On met ſes pyramides au nombre des ſept merveilles. Hérodote nous inſtruit de la longueur du temps & des difficultés qu'il a fallu ſurmonter pour les bâtir. Ce ſont des tours, portées à une hauteur qui ſurpaſſe tout ce qu'on peut imaginer de

l'induſtrie humaine ; très-larges à leurs baſes, elles s'élevent & finiſſent en pointes fort aiguës. Cette figure eſt nommée pyramide par les Géometres, parce que ſemblable à la flamme, elle ſe termine en ce qu'on appelle un cone. Comme ces pyramides diminuent inſenſiblement en montant, par une raiſon toute mécanique elles ne répandent point d'ombre. Il y a encore des eſpeces d'antres & de longs détours ſouterrains. Des hommes inſtruits des anciens rites religieux, conſtruiſirent, à ce qu'on croit, ces retraites, pour empêcher que la mémoire des cérémonies ne ſe perdît ſur la terre, par le déluge qu'ils ſavoient n'être pas éloigné. Ils graverent ſur les murailles de ces voûtes, ce qu'ils appelerent des caracteres hiéroglyphiques, qui n'étoient que les figures de diverſes eſpeces d'oiſeaux & d'animaux. On trouve auſſi dans ce pays la ville de Syene, où dans le ſolſtice d'été, les rayons du Soleil environnent tous les objets qui ſont droits, & ne permettent pas à l'ombre de ſortir des corps ; de ſorte que ſi vous fichez un bâton en terre, ou ſi vous

conſidérez un homme ou un arbre debout, vous verrez que les ombres ſe perdent vers l'extrémité des traits, comme on dit que cela arrive à Meroé, partie de l'Ethiopie qui avoiſine le plus le cercle équinoxial; pendant quatre-vingts jours, les ombres y tombent dans un ſens contraire au nôtre; ce qui a fait donner à ſes habitans le nom d'Antiſciens. Mais ces merveilles ſont en ſi grand nombre qu'on ne ſauroit s'y arrêter ſans s'écarter beaucoup du but de cet ouvrage; nous les abandonnons donc aux recherches de génies ſupérieurs, pour dire préſentement un mot des Provinces de ce pays.

CHAPITRE XVI.

Des cinq Provinces de l'Egypte & des Villes célebres qu'elle renferme.

ON dit que l'Egypte se partageoit anciennement en trois provinces, l'Egypte même, la Thébaïde & la Libye (*a*), auxquelles on ajouta dans la suite l'Augustamnique (*b*) qui fut séparée de l'Egypte, comme la Pentapole (*c*), de la Libye aride. La Thébaïde compte dont au nombre de ses villes les plus célebres, Hermopolis (*d*), Coptos (*e*) & Antinoü (*f*)

(*a*) La Lybie s'étendoit chez les Grecs à toute l'Afrique ; prise plus étroitement, c'est la partie la plus orientale du Royaume de *Barca*.

(*b*) Ce fut dans le quatrieme siecle que ce que l'Egypte inférieure avoit au-delà du canal du Nil, qui se rend dans la mer sous la position actuelle de Damiat, composa l'*Augustamnique*.

(*c*) Ou plutôt *Cyrénaïque*, car le nom de Pentapolis ne venoit que de cinq villes principales de cette contrée qu'on retrouve au couchant de l'Egypte, du côté de *Sydra*.

(*d*) A présent *Ashmunein*, dans la haute Egypte.

(*e*) Kept.

(*f*) *Eusené* ou *Shek-Abadé*.

que

que Hadrien bâtit à l'honneur de ſon cher Antinoüs. Chacun connoît Thebes à cent portes. Il y a dans l'Auguſtamnique Peluſe (*g*) ville remarquable : on dit qu'elle fut fondée par Pélée, pere d'Achille, qui après avoir tué ſon frere Phocus & étant horriblement tourmenté par les furies, reçut des Dieux l'ordre de ſe purifier dans le lac qui baigne les murailles de cette ville ; Caſſius (*h*) où eſt le tombeau du grand Pompée, Oſtracine (*i*) & Rhinocolure (*k*). Dans la Pentapole Libyenne eſt Cyrene (*l*), ville ancienne, mais déſerte, que fonda Battus le Spartiate ; Ptolomaïs (*m*), Arſinoé (*n*) ou Teuchire, Darnis (*o*) & Berenice qu'on nomme auſſi Heſperides (*p*).

Parmi le petit nombre de villes

(*g*) N'eſt maintenant connu dans ſes ruines que ſous le nom de *Tineh*.

(*h*) Aujourd'hui *Catieh*.

(*i*) Garde un reſte de ſon nom dans *Straké*.

(*k*) Ou *Ricorure*, préſentement *El-Arish*.

(*l*) *Curin*.

(*m*) *Tolometa*.

(*n*) *Teukera*.

(*o*) *Derne*.

(*p*) *Bernic*, peut être auſſi *Ben-gazi*.

municipales & peu considérables de la Libye aride, sont Paretonion (*q*), Cherecla, Néapolis. Quant à l'Egypte elle-même qui depuis qu'elle est jointe à l'Empire Romain est gouvernée par des Préfets, si vous en exceptez beaucoup de petites villes, elle brille par Athribis (*r*), Oxyrinches (*s*), Thmuis (*t*) & Memphis (*u*). La principale de toutes est Alexandrie, fameuse par les nombreux monumens qu'y a érigés son illustre fondateur, & par l'habileté de son Architecte Dinocrates. Au moment où il jetoit les fondemens de grandes & belles murailles, la chaux ayant manqué, il employa, dit-on, de la farine pour en tracer la circonférence, ce qui préfagea l'abondance dont cette ville jouiroit dans la suite. On y respire une fraîcheur salutaire, l'air y est doux & calme, & d'après une longue expérience on assure qu'il n'y a presque point de jour où ses ha-

(*q*) *Al Barttoun.*

(*r*) *Atrib.*

(*s*) *Behnese.*

(*t*) *Tmaïé.*

(*u*) Le Pere Hardouin prétend qu'il ne reste absolument plus de vestiges de cette ville ; le Caire est vis-à-vis de la place qu'elle occupoit.

bitans ne jouissent d'un soleil serein.

Ses côtes exposoient autrefois, par les écueils qui s'y rencontrent, les navigateurs aux plus grands dangers. Pour y remédier Cléopatre imagina de faire élever sur le port une haute tour qui a pris le nom du lieu même & s'appelle Pharos, pour éclairer pendant la nuit les vaisseaux qui venant de la mer Parthenique ou Libyenne, & faute d'avoir dans ces parages des collines ou de hautes montagnes pour signaux, pouvoient échouer sur les bancs de sables dont ces bords sont couverts. C'est cette Reine encore, qui par une raison aussi connue qu'elle étoit pressante, fit avec autant de promptitude que de magnificence, cette chaussée de sept stades. L'île de Pharos, où Protée, comme le raconte emphatiquement Homere, demeuroit avec ses troupeaux marins (*x*), éloignée du rivage de la ville d'environ mille pas, étoit tributaire des Rhodiens. Ceux-ci vinrent un jour demander plus qu'il ne leur revenoit. Cléo-

(*x*) *Voyez Apollonius de Thyane, Liv. II, Chap. 14; Virgile, Georg. Liv. III, v. 543; IV, 395. Homere, Odyss. Liv. IV.*

patre toujours rusée, sous le prétexte de fêtes solennelles, conduisit ces publicains dans les fauxbourgs d'Alexandrie, & ordonna de pousser la jetée par le travail le plus opiniâtre. Dans ces sept jours on avança d'autant de stades dans la mer par les masses & les terres dont on la combla. La Reine rentrant ensuite par cette nouvelle chaussée, dit que les Rhodiens se trompoient sans doute, puisqu'ils demandoient le tribut des îles, non du continent.

Ce pays présente encore des temples magnifiques & fort élevés; on distingue sur-tout celui de Sérapis; quoiqu'une simple description ne puisse qu'affoiblir l'idée de cet immense édifice, je dirai pourtant qu'il est orné de vastes voûtes, de statues de la plus grande expression & de beaucoup d'autres ouvrages si beaux, qu'il n'est rien qui l'emporte sur lui, que le Capitole qui fait le plus superbe ornement de Rome. Ce temple renferma autrefois des Bibliotheques d'un prix infini, & les anciens écrits parlent unanimement de soixante & dix mille volumes rassemblés par les soins infatigables des Ptolomées; mais ces ouvrages furent

consumés par les flammes dans la guerre d'Alexandrie, cette ville ayant été saccagée sous la Dictature de César. A douze mille de là est Canope (*y*) qui, selon d'anciens mémoires, a reçu son nom du Pilote Ménélaüs qui y est enterré. Elle abonde en hôtelleries fort commodes, & jouit d'un air si frais & si pur, qu'on croit être dans un autre monde, en entendant souvent le murmure des vents par un temps clair & serein. Alexandrie elle-même qui s'éleva & s'agrandit, non comme les autres villes insensiblement & peu à peu, mais dès sa naissance, fut souvent agitée par des émeutes populaires; enfin long-temps après, sous l'Empire d'Aurelien, ces discordes civiles ayant occasionné des combats meurtriers & la ruine de ses murailles, elle perdit Bruchion qui faisoit la partie la plus considérable de son territoire, & qui fut long-temps le séjour de grands hommes: d'Aristarque par exemple, célebre Grammairien; d'Hérodien qui poussa jusqu'aux plus petits détails l'étude des beaux

(*y*) *Abukir* ou le *Bekier* a aujourd'hui à peu près la même position.

arts ; d'Ammonius Saccas qui fut le maître de Plotin, & de beaucoup d'autres qui cultiverent avec succès les sciences ; de ce nombre fut encore Didyme surnommé Chalcenterre, qui se distingua par nombre d'écrits sur divers sujets : les doctes le blâment pourtant d'avoir, dans ces six livres où il releve quelquefois mal à propos Cicéron, imité le style des mordans & malins satiriques, & tel qu'un chien, attaqué par un dégoûtant aboiement, un lion rugissant.

Bien qu'il y ait eu anciennement d'autres hommes célebres, indépendamment de ceux que je viens de nommer, on peut dire qu'à présent encore les sciences ne sont pas négligées dans cette ville, car il s'y trouve quelques habiles gens ; on y cultive la Géométrie, la Musique & la Poésie ; il y a aussi, quoiqu'en petit nombre, des Astronomes, des gens qui s'appliquent aux nombres & qui exercent l'art de la divination. La Médecine dont nous avons si souvent besoin pour remédier aux excès que nous commettons dans le boire ou dans le manger, y est portée à un si grand point de perfection, qu'on ne de-

mande pas même à un homme des preuves de ſon art, & qu'il ſuffit de dire qu'il s'eſt formé dans cette ville pour qu'il ſoit réputé habile. Mais c'en eſt aſſez ſur ce ſujet. Que ſi quelqu'un a envie d'approfondir la ſcience ſi variée des choſes divines, & l'origine des preſſentimens, il verra que les élémens de ces connoiſſances ont été répandus ſur toute la terre par les Egyptiens. C'eſt chez eux que ſe trouve le berceau des diverſes religions, & que les principes s'en conſervent ſoigneuſement dans des écrits myſtérieux & cachés. Pythagore y puiſa ſes lumieres ſur le culte ſecret des Dieux : tout ce qu'il dit ou preſcrivit, il voulut qu'on le regardât comme fondé ſur une autorité infaillible : il montra pluſieurs fois ſa cuiſſe d'or à Olympie, & on le vit s'entretenir avec un aigle. C'eſt de là qu'Anaxagore apprit à prédire que des pierres tomberoient du ciel, & en touchant le limon d'un puits, qu'il y auroit des tremblemens de terre. Solon éclairé par les lumieres des Prêtres d'Egypte, donna à Athenes ſes lois équitables, & contribua puiſſamment à établir le droit

Romain ; c'eſt après avoir vu l'Egypte & puiſé dans ſes ſources, que Platon s'élevant, devint par la ſublimité de ſes diſcours l'émule de Jupiter, & s'acquit cette ſageſſe qui le combla de gloire.

Preſque tous les Egyptiens ont le teint baſané & fort brun : ils ſont naturellement ſérieux, maigres & ſecs ; ardens dans tous leurs mouvemens, chicaneurs & demandeurs impitoyables. C'eſt une honte chez eux d'avoir payé le tribut de bonne grace & ſans y avoir été forcé à coups de fouet. Il n'eſt point de tourment qui, dans tout ce pays, puiſſe arracher à un voleur l'aveu de ſon nom.

Il paroît par l'hiſtoire que des Rois qui étoient nos alliés, gouvernoient anciennement toute l'Egypte ; mais à la défaite de l'armée navale d'Antoine & de Cléopatre à Actium, Octavien Auguſte fit de ce Royaume une Province. La Libye aride nous fut léguée par le teſtament de ſon Roi Apion. Nous obtînmes de la libéralité de Ptolomée, Cyrene & les autres villes de la Libye Pentapole. J'abandonne cette trop longue digreſſion pour revenir à mon ſujet.

AMMIEN MARCELLIN.

LIVRE XXIII.

CHAPITRE I.

Julien entreprend inutilement de rebâtir le temple de Jéruſalem, détruit depuis long-temps.

TELS furent en gros les événemens de cette année. Julien prit pour la quatrieme fois le Conſulat, & partagea cette dignité avec Salluſte, Préfet des Gaules. Il parut étrange qu'il s'aſſociât un homme de condition privée, & depuis Dioclétien & Ariſtobule on n'avoit rien vu de pareil.

Nonobſtant les inquiétudes que cauſoit à Julien la crainte des divers incidens qu'il prévoyoit, il n'en preſſa pas moins avec ardeur les nombreux préparatifs de l'expédition qu'il médi-

toit ; ſon activité s'étendant même à tout, il forma pour s'immortaliſer par des monumens qui lui ſurvécuſſent, le deſſein de rebâtir à grands frais, le temple ſuperbe de Jéruſalem qui, après bien des combats meurtriers livrés pendant le ſiege qu'en fit Veſpaſien, fut enfin détruit par Titus ; il chargea de cette commiſſion Alypius d'Antioche ; (*a*) il avoit autrefois gouverné la Grande-Bretagne en qualité de Vicaire des Préfets (*b*). Pendant que cet homme ſecondé par le Gouverneur de la Province, preſſoit extrêmement l'ouvrage, de redoutables globes de feu qui s'élancerent ſans diſcontinuer près des fondemens, rendirent l'accès de ce lieu inacceſſible aux travailleurs dont quelques-uns furent brûlés ; & l'obſtination des flammes à repouſſer tout ce qui approchoit, força à ſe déſiſter de l'entrepriſe.

L'Empereur reçut dans le même temps, & combla d'honneurs, des

(*a*) C'eſt le même que nous verrons ci-après, *Liv. XXIX, Chap. 1*, accuſé d'empoiſonnement avec ſon fils Hiérocle, diſciple de Libanius.

(*b*) *Voyez ci-deſſus, Liv. XIV, Chap. 5.*

hommes auſſi diſtingués par leur naiſſance que par leur mérite perſonnel, que Rome lui envoyoit en qualité de députés. Il réſolut de faire Apronianus, Préfet de cette ville; Octavien, Proconſul d'Afrique; Venuſtus, Vicaire d'Eſpagne; il deſtina auſſi Rufin Aradius, Comte de l'Orient, à remplacer ſon oncle Julien mort depuis peu. Après avoir fait, ainſi qu'on en étoit convenu, ces arrangemens, Julien fut effrayé par un préſage très ſignificatif & que l'événement vérifia; car Félix Grand-Tréſorier, mourut promptement d'une hémorragie; le Comte Julien le ſuivit de près, & le peuple faiſant attention aux inſcriptions publiques, nommoit tout haut, *Félix Julien & Auguſte.* Ce préſage avoit été précédé d'un autre non moins ſiniſtre; car le premier jour de Janvier, pendant que le Prince montoit au temple du Génie, le plus ancien des prêtres, ſans que perſonne l'eût pouſſé, tomba, & rendit l'eſprit; les aſſiſtans, ſoit par ignorance, ſoit pour faire leur cour, dirent que c'étoit la fin de Salluſte comme du plus vieux des Conſuls, que cet accident préſageoit;

mais il parut bien, que c'étoit la mort prochaine non du plus âgé, mais du plus puissant qu'il annonçoit. De moindres signes se joignirent encore à ceux-ci. Dès le commencement de la campagne qu'on préparoit contre les Perses, on apprit que Constantinople avoit été ébranlée par un tremblement de terre. Les experts regarderent cet événement, comme de mauvais augure pour le Prince qui se disposoit à entrer dans un pays ennemi. Ils firent donc tous leurs efforts pour le détourner d'une entreprise qui étoit hors de saison; ils assuroient que de pareils présages ne doivent être mépriſés, que lorsque des forces étrangeres nous attaquent, parce que c'est alors un devoir au dessus de toute exception, que celui de se défendre sans le moindre délai. On lui écrivit encore dans le même temps, que les livres de la Sybille qu'il avoit ordonné de consulter à Rome à l'occasion de cette guerre, lui défendoient clairement d'abandonner pendant cette année les frontieres.

CHAPITRE II.

Arsace, Roi d'Arménie, reçoit l'ordre de se préparer à la guerre contre les Perses. Julien passe l'Euphrate avec son armée & les troupes auxiliaires des Scythes.

Au milieu de ces occupations, des députés de plusieurs nations vinrent lui offrir leurs secours. Julien les accueillit gracieusement, mais plein de confiance en ses propres forces, il les remercia, sous le spécieux prétexte, qu'il n'étoit pas de la décence, de venger avec des secours étrangers, l'empire Romain qui devoit plutôt assister de ses forces ses alliés, lorsque la nécessité les obligeoit à implorer son secours. Arsace, Roi d'Arménie, fut le seul que l'Empereur chargea de rassembler un puissant corps de troupes & d'attendre les ordres qu'il lui donneroit bientôt, tant pour la marche, que pour la conduite qu'il auroit

à tenir. Saisissant donc prudemment la premiere occasion de surprendre l'ennemi & d'entrer sur ses terres, Julien dès le commencement du printemps, envoya de tous côtés l'ordre du départ, & enjoignit à ses différens corps de passer l'Euphrate.

Tous sortent aussitôt de leurs quartiers d'hiver, traversent le fleuve, selon les instructions du Prince, & se rendent aux postes où ils doivent l'attendre. Sur le point de quitter Antioche, il nomma Gouverneur de la Syrie, un certain Alexandre d'Heliopolis, homme cruel & tracassier. *Je sais bien*, dit Julien, *que cet homme n'est pas digne de cette place ; mais les habitans d'Antioche, avares & insolens comme ils sont, méritent un tel juge.*

Au moment de son départ une grande foule l'accompagna, & en lui souhaitant un heureux voyage, & un glorieux retour, elle le conjura de reprendre des sentimens plus doux pour leur ville ; Julien irrité encore des outrages & des sarcasmes qu'il avoit essuyés, leur parla durement, & leur déclara même qu'ils ne le reverroient plus, puisqu'il avoit résolu de prendre à la

fin de la campagne, le chemin le plus court, pour passer l'hiver à Tarse en Cilicie, qu'en conséquence il avoit écrit & ordonné au Président Memorius de faire dans cette ville les arrangemens nécessaires ; l'événement justifia peu après les menaces de Julien, car son corps fut transporté dans cette ville & inhumé dans le fauxbourg, sans pompe & sans appareil, ainsi qu'il l'avoit ordonné.

Julien partit donc, à l'approche de la belle saison, le cinquieme de Mars, & arriva par la route ordinaire à Hiérapolis (*a*) ; au moment où il entra dans cette grande ville, le portique qui étoit à gauche, s'affaissa tout d'un coup, & cinquante soldats qui étoient dessous, sans compter plusieurs personnes qui furent estropiées, périrent sous le poids des pierres & des poutres. De là, après avoir rassemblé tout son monde, il vola en Mésopotamie pour tomber à l'improviste sur l'Assyrie, avant que la nouvelle de sa marche qu'il avoit soigneusement cachée, se répandît. Enfin avec son armée & les

(*a*) *Bambych* ou *Bambuch. Voyez Liv. XIV, Ch. 8.*

renforts des Scythes, il passa l'Euphrate sur un pont de bateaux & vint à Batné (*b*), ville municipale de l'Osdroëne, où il fut témoin d'un prodige effrayant ; car un grand nombre de valets de l'armée s'étant arrêtés, selon la coutume, pour prendre du fourage à un tas de paille extrêmement haut, & tel qu'ils sont d'ordinaire dans ce pays, comme plusieurs en arrachoient, cette masse ébranlée tomba & écrasa près de cinquante hommes sous son poids.

(*b*) *Serudch. Voyez Liv. XIV, Chap. 8.*

CHAPITRE III.

De petits Rois Sarrasins offrent des secours & une couronne d'or à Julien qui traversoit la Mésopotamie ; la flotte Romaine forte de onze cents voiles, arrive & couvre l'Euphrate.

JULIEN navré de cet accident se rendit à grands pas à Carræ (*a*) ancienne ville célebre par la mort des deux Crassus & (*b*) la défaite des légions Romaines. On y trouve deux grands chemins qui conduisent en Perse, l'un à gauche par l'Adiabene & le Tigre, l'autre à droite par l'Assyrie & l'Euphrate. L'Empereur s'arrêta quelques jours ici pour faire les préparatifs nécessaires, & sacrifier à la Lune, divinité qu'on adore dans ces contrées ; on dit qu'en présence des

(*a*) Aujourd'hui *Kara*, *Charran*, *Harran* ou *Haran* dans le Gouvernement d'Urfa dans la Turquie Asiatique.

(*b*) *Voyez Florus, Liv. III, Chap. 12. Plutarque, dans la Vie de Crassus. Entrope, Liv. VI, Chap. 18.*

autels il remit en secret son manteau royal à son parent Procope, & lui ordonna de prendre résolument les rênes de l'empire, s'il apprenoit qu'il fût mort en combattant contre les Parthes. Julien fut tourmenté dans cette ville par des songes qui lui annonçoient quelque catastrophe ; d'accord avec les interpretes qui réfléchirent sur ces préfages, il résolut d'observer ce qui se passeroit le jour suivant qui étoit le dix-neuvieme de Mars ; on apprit dans la suite, que cette nuit-là même, le temple d'Apollon Palatin qui est à Rome, fut réduit en cendres sous la Préfecture d'Apronianus, & que sans un puissant & prompt secours, les livres des Sibylles auroient été dévorés par les flammes.

Tandis qu'il faisoit des dispositions & pour son armée, & pour tous les convois, des coureurs vinrent hors d'haleine, lui dire, que des escadrons ennemis ayant fait une irruption sur un côté des frontieres, s'en retournoient chargés de butin. Frappé de ce cruel accident, il détacha aussitôt, ainsi qu'il l'avoit déjà résolu, ce même

Procope avec trente mille hommes d'élite, & lui donna pour collegue le Comte Sebaſtien qui avoit été Duc d'Egypte ; il leur ordonna de reſter en deçà du Tigre, de garder ſoigneuſement tous les paſſages, pour n'être pas aſſaillis à l'improviſte, comme cela étoit plus d'une fois arrivé ; il les chargea encore de ſe joindre s'il étoit poſſible à Arſace, & de concert avec lui, après avoir ravagé Chiliocome contrée de la féconde Médie, & les autres parties de ce pays, de revenir au plutôt par la Cordouene & la Moxoene, en Aſſyrie où il ſeroit, pour l'aſſiſter ſelon le beſoin.

Après avoir pris ces meſures, il feignit de marcher vers le Tigre, car il avoit, à deſſein, fait aſſembler beaucoup de vivres ſur cette route, mais il prit à droite & fit halte pendant la nuit. Dès le matin il demanda, ſelon ſa coutume, un cheval ; celui qu'on lui préſenta ſe nommoit Babylonien ; cet animal tourmenté de douleurs d'entrailles, s'abattit, & ſe roulant par terre, détacha & répandit l'or & les pierreries dont il étoit couvert. Julien ravi de joie à la vue de ce pro-

dige s'écria, *voilà Babylone tombée, & dépouillée de ſes ornemens.* Les favoris applaudirent à cette prédiction. Il s'arrêta là quelques temps pour aſſurer ce préſage par des ſacrifices, & ſe rendit enſuite au fort Davane. C'eſt dans cet endroit que le fleuve Belias prend ſa ſource pour ſe jeter dans l'Euphrate. Julien y paſſa la nuit, & vint le lendemain à Callinice (*c*) place forte & agréable par la richeſſe de ſon commerce; il y vaqua ſelon l'uſage, aux myſteres de Cybele qu'on célebre à Rome le 27 de Mars; on y lave, à ce qu'on dit, le char qui porte la ſtatue de la Déeſſe, dans les eaux de l'Almon (*d*). Après un léger ſommeil, il ſe réveilla & paſſa gaiement le reſte de la nuit. Le lendemain il côtoya avec ſon armée les bords du fleuve qui commençoit à s'enfler des eaux étrangeres qui s'y rendent de tous côtés, & campa à un certain endroit ſous des tentes. De petits Rois Sar-

(*c*) Préſentement *Raca* ou *Racca*, dans le Gouvernement d'Urfa ou de Racca dans la Turquie Aſiatique. L'Empereur Léon de Thrace fit porter à cette place, dans le cinquieme ſiecle, le nom de *Leontopolis.*

(*d*) *Voyez Lucain, Liv. I, v. 600.*

rasins vinrent se prosterner à ses pieds, & lui présenter une couronne d'or comme au maître du monde & de leur nation. Il les reçut gratieusement, parce que ces peuples sont très propres aux coups de main. Pendant qu'il leur donnoit audience, on vit paroître une flotte pareille à celle du puissant Xerxès. Le Tribun Constantien & le Comte Lucilien la conduisoient; elle sembloit resserrer le vaste fleuve de l'Euphrate & étoit composée de mille vaisseaux de charge, de différente construction, abondamment chargés de vivres, de traits, & de machines nécessaires aux sieges. Cinquante vaisseaux de guerre & cinquante autres destinés à faire des ponts, la suivoient.

CHAPITRE IV.

Description des machines propres à l'attaque des murailles, telle que la balliſte, le ſcorpion, l'onagre, le bélier, l'hélepole.

LA nature même de cette hiſtoire ſemble demander que je décrive ſuccinctement & auſſi bien que j'en ſuis capable, pour l'inſtruction de ceux qui ne les connoiſſent pas, ces différentes machines; commençons par la balliſte (*a*). On ajuſte entre deux ais, un fer épais, large & fait en façon d'une grande regle; du milieu de ce fer poli, ſort ou déborde dans une longueur aſſez conſidérable une eſpece de ſtyle quarré qui a dans toute ſa longueur une petite rainure; (*b*) ce ſtyle tient en deçà à pluſieurs cordes de boyaux bien torſes; on y ajuſte enſuite avec art deux

(*a*) Il eſt inconteſtable qu'Ammien décrit ici la *Catapulte* ſous le nom de *Balliſte*. *Voyez les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, ann. 1760.*

(*b*) C'eſt ce canal nommé autrement *Syrinx*.

noix de bois ; celui qui ſert cette machine & qui ſe tient à côté d'une des noix, met adroitement dans le creux du timon ou du ſtyle, une fleche de bois garnie au bout d'un large dard, puis de jeunes gens robuſtes tournent rapidement, chacun de ſon côté, un moulinet ; dès que la corde eſt tendue au plus haut point, la fleche pouſſée par la détente intérieure de la balliſte, part avec tant de rapidité qu'il en ſort quelquefois des étincelles, & que très-ſouvent on ſe ſent percé du trait mortel avant que de l'avoir apperçu.

Voici quelle eſt la forme du ſcorpion qu'on appelle aujourd'hui onagre. On polit deux ais de chêne ou d'yeuſe, on les courbe légérement & de maniere qu'ils s'arrondiſſent en boſſe ; on les joint enſuite, comme on joint les bois d'une machine à ſcier, après y avoir fait de chaque côté, de larges ouvertures par leſquelles paſſent de groſſes cordes qui les tiennent étroitement unis ; du milieu de ces cordes s'éleve obliquement un ſtyle de bois, dreſſé comme le timon d'un chariot & attaché aux nœuds de ſes cordes, de façon qu'il puiſſe être hauſſé &

baiſſé; on adapte à l'extrémité de ce ſtyle des crochets de fer, auxquels tient une fronde de fer ou de corde; on aſſujettit enſuite ſolidement devant le ſtyle, un gros ſac bien rempli de paille hachée, & on place la machine ſur des tas de gazon, ou ſur un amas de terre; car ſi on l'aſſeyoit ſur des pierres, elle écarteroit tout ce qui ſeroit ſous elle, non par ſon poids, mais par la violence de la ſecouſſe.

Lors donc qu'il s'agit de combattre, après qu'on a mis des pierres rondes dans la fronde, quatre jeunes gens qui ſe tiennent derriere, tournent les manivelles qui font agir les cordes & baiſſent preſque juſqu'à terre le ſtyle; enfin celui qui fait jouer la piece & qui ſe tient ſur une petite éminence, lâche d'un grand coup de marteau la ſerrure qui lie toutes les parties de l'ouvrage; le ſtyle part auſſitôt avec rapidité, frappe le ſac de paille, & lance les cailloux deſtinés à briſer tout ce qu'ils rencontrent. On appelle cette machine *Tormentum*, parce que tout ſon effet dépend de la force avec laquelle on a tordu les cordes qui la font agir. On la nomme auſſi ſcorpion

de

de la pointe qui eſt au haut. Dans des temps plus nouveaux, on lui a donné le nom d'onagre tiré des ânes ſauvages qui lorſqu'ils fuient, jettent à une grande diſtance derriere eux, des pierres qui briſent la poitrine, ou écraſent la tête de ceux qui les pourſuivent.

Paſſons au bélier. On choiſit un grand frêne ou ſapin, dont on garnit une des extrémités d'un fer long & épais qui imite par devant la tête d'un bélier, ce qui lui a fait donner le nom de cet animal; cette poutre ainſi ſuſpendue des deux côtés, comme une balance ſur des chevrons garnis de fer qui traverſent, eſt encore fortement liée à une autre. On la retire enſuite autant que l'eſpace le permet, & ſemblable à un bélier qui ſe hauſſe & frappe, on la pouſſe à force de bras contre tout ce qu'elle doit renverſer. Ces coups redoublés, tels que la foudre, entr'ouvrent les édifices & abattent les murs. Cette machine ſi elle eſt vigoureuſement pouſſée, & ſi la plate-forme des murs eſt dégarnie de défenſeurs qui ne rompent pas ſon effet, ne manque pas

d'ouvrir les places les mieux fortifiées. On a ſubſtitué à ces béliers, ſi communs qu'on les mépriſe à préſent, une machine connue des hiſtoriens & que nous autres Grecs nommons hélépole; c'eſt du fréquent uſage qu'en a fait Démétrius fils du Roi Antigone, en attaquant Rhodes & d'autres villes, qu'eſt venu à ce Prince le ſurnom de Poliorcete. En voici la conſtruction.

On fait avec de longues & fortes poutres liées par de gros clous de fer, une immenſe tortue; on la couvre de cuirs de bœufs, & de branches d'oſier nouvellement coupées dont on enduit la ſurface de boue, afin qu'elle réſiſte aux dards & aux traits enflammés; le front en eſt garni de pieces de fer maſſives à trois pointes, extrêmement aiguës, & telles que les peintres ou les ſtatuaires nous repréſentent les foudres, de ſorte qu'elles percent & rompent tout ce qu'elles frappent. Beaucoup de ſoldats renfermés ſous cette machine la dirigent avec des roues & avec des cordes, pour la conduire contre la partie des murailles qui eſt la plus foible; que ſi alors les aſſiégés

qui se trouvent au haut des murs ne sont pas en état d'en détourner promptement l'effet, elle ne tarde pas à faire une très-grande breche.

Voici quelle est la figure des maillets, qui sont une espece de dards enflammés. On prend une fleche de roseau qu'on couvre de plusieurs bandelettes de fer, on lui donne la figure de ces quenouilles dont les femmes se servent pour filer le lin ; on y fait un ventre creux & ouvert dans plusieurs endroits, pour le remplir de diverses matieres combustibles. Si le maillet part ensuite lentement (car trop de rapidité l'éteint aussitôt) & s'attache quelque part, il brûle avec opiniâtreté, sa flamme augmente même par l'eau qu'on y jette, & il n'y a que la poussiere ou le sable qui l'éteigne. Revenons à notre sujet.

CHAPITRE V.

Julien Auguſte paſſe près de Cercuſium avec toutes ſes troupes, le fleuve Aboras ſur un pont de bateaux & harangue ſon armée.

L'EMPEREUR après avoir mandé les Sarraſins qui offrirent avec empreſſement leur ſecours, marcha rapidement & entra au commencement d'Avril dans Cercuſium (*a*); c'étoit une place forte & artiſtement ornée; l'Abora (*b*) & l'Euphrate qui l'environnent en font une eſpece d'île. Dioclétien lorſqu'il s'occupa du ſoin d'aſſurer nos frontieres contre les entrepriſes des barbares, & pour empêcher les Perſes de ravager la Syrie & d'y cauſer d'auſſi grands maux qu'ils avoient fait auparavant à nos provinces, environna de tours & de murailles cette ville qui alors étoit petite & peu ſure; car un

(*a*) *Karkiſia*, dans le Gouvernement d'Urfa dans la Turquie Aſiatique.

(*b*) *Voyez ci-deſſus, Liv. XIV, Chap. 3.*

jour qu'en pleine paix un Comédien & sa femme jouoient à Antioche sur le théâtre, & charmoient tous les spectateurs, l'acteur s'écria : *Femme, ou c'est un songe, ou je vois les Perses ;* le peuple tournant aussi-tôt les yeux, prit la fuite pour éviter les traits qu'on lui décochoit. La ville fut embrasée, plusieurs habitans qui marchoient avec sécurité par les rues, furent massacrés, & les environs incendiés à une grande distance ; les ennemis chargés de butin retournerent ensuite impunément chez eux, après avoir brûlé vif Maréades qui leur avoit indignement servi de guide contre ses concitoyens. Ceci arriva sous Gallien.

Julien pendant qu'il étoit encore à Cercusium pour donner à son armée & au bagage le temps de passer le pont de bateaux jeté sur l'Abora, reçut de fâcheuses lettres de Sallustе Préfet des Gaules : cet Officier le prioit de suspendre son expédition contre les Parthes, & le conjuroit de ne pas s'exposer aussi légérement à une perte certaine, avant de s'être rendu les Dieux favorables ; mais Julien mépriſa ce prudent conseil, & continua

ſa marche avec encore plus d'aſſurance. Aucune force ni prudence humaine ne réuſſit jamais à déranger les arrêts du deſtin. A peine eut-on paſſé le pont, que l'Empereur le fit détruire pour ôter à ſes ſoldats l'eſpoir de retourner en arriere. On eut encore ici un préſage ſiniſtre : c'étoit le cadavre d'un Appariteur exécuté par la main du bourreau. Le Préfet Salluſte avoit condamné à la mort ce malheureux qu'un obſtacle imprévu empêcha de livrer au jour marqué les vivres qu'il avoit promis. On vit cependant le lendemain de ſon ſupplice arriver, ainſi qu'il l'avoit aſſuré, une flotte abondamment chargée de proviſions. Nous partîmes donc de là & vînmes à Zaitha, mot qui ſignifie un olivier; nous y vîmes le tombeau de l'Empereur Gordien : nous avons, dans l'hiſtoire de ce Prince, parlé ſelon l'ordre des temps, de ſon enfance, de ſes exploits militaires & de ſa fin tragique. Julien ſacrifia ici avec ſon reſpect naturel, aux manes de cet Empereur; marchant enſuite ſur la ville déſerte de Dura, il s'arrêta à la vue d'un gros corps de ſoldats qui lui pré-

senterent un lion qui étoit venu fondre sur l'armée, & qu'on avoit percé de coups.

Cet augure paroissant promettre au Prince de brillans succès, il continua sa route avec plus de confiance. Les destinées tromperent cependant son espoir. Il étoit sans doute bien clair que ce présage annonçoit la mort d'un Roi, mais il étoit incertain de quel Roi il s'agissoit. Car nous voyons des oracles équivoques que l'événement seul a expliqués, comme celui de Delphes qui prédit à Crésus qu'après avoir passé le fleuve Halys il détruiroit un grand Royaume; cet autre qui ordonna ambigument aux Athéniens de s'embarquer pour combattre contre les Medes; enfin celui-ci qui bien que vrai n'en étoit pas moins susceptible de deux sens: *Aio te Æacida*, *&c.* Les Aruspices Etrusques qui suivoient l'armée, instruits dans la connoissance de ces prodiges, & voyant qu'on n'ajoutoit pas foi aux raisons qu'ils alléguoient pour détourner de cette entreprise, produisirent enfin leurs livres sacrés qui représentoient ce signe comme défavorable & funeste à tout Prince.

qui passoit, quelque juste sujet qu'il en eût, dans un pays étranger. Mais leurs avis furent mépriſés par les Philoſophes dont l'autorité étoit très-puiſſante, quoiqu'ils ſe trompent quelquefois & ſoutiennent avec obſtination ce qu'ils n'entendent pas. Ils alléguoient en preuve de leur opinion, qu'on avoit pareillement préſenté à Maximien, ci-devant Céſar, au moment où il alloit combattre Narſée Roi de Perſe, un lion & un ſanglier d'une grandeur conſidérable qu'on avoit maſſacrés, & que ce Prince avoit cependant heureuſement triomphé de ſes ennemis. Mais ces Philoſophes ne faiſoient pas attention que ce prodige annonçoit la perte de celui qui vouloit envahir le bien d'autrui, & que Narſée avoit le premier attaqué l'Arménie qui appartenoit aux Romains.

Le jour ſuivant qui étoit le 7 d'Avril, le ſoleil commençant à baiſſer, il arriva qu'une petite nuée épaiſſit l'air au point que la lumière diſparut, & après un bruit effrayant de tonnerre & des éclairs ſans nombre, un ſoldat nommé Jovien, fut frappé de la foudre avec deux chevaux qu'il ramenoit

de la riviere où il les avoit abreuvés. Les interpretes consultés sur cet accident, répondirent encore qu'il ne falloit pas poursuivre l'entreprise ; que la foudre pouvoit être regardée dans cette occasion comme un conseiller, (car c'est ainsi qu'on nomme les signes qui encouragent à faire une chose ou qui en dissuadent) ; qu'on devoit d'autant plus y faire attention, que le soldat qui venoit de périr avec des chevaux de combat, portoit un nom illustre, & que les livres qui traitent des présages de la foudre, décident qu'on ne doit pas même approcher des lieux qu'elle a frappés. Les Philosophes soutenoient au contraire, que l'éclat de la foudre qu'on avoit subitement vue ne signifioit rien, que ce n'étoit qu'une matiere fort subtile qui s'étoit détachée de l'éther, ou que si elle présageoit quelque chose, c'étoit un accroissement de gloire pour l'Empereur, puisqu'on savoit que le feu s'éleve naturellement & malgré tous les obstacles.

Après que l'armée eut, ainsi que nous l'avons dit, défilé par le pont, Julien, vu le courage & l'assurance

avec laquelle les soldats suivoient leur chef, regarda comme essentiel de les haranguer. On assembla donc au son des trompettes les centuries, les cohortes & les manipules, & l'Empereur montant sur un tertre de terre & environné des principaux Officiers, adressa d'un air serein ces paroles à cette multitude attentive. « Braves » guerriers, le courage & la joie que » vous témoignez m'engagent à vous » entretenir, pour vous prouver par » des exemples, que ce n'est pas la » premiere fois, ainsi que le disent » tout bas des personnes mal intentionnées, que les Romains sont entrés en Perse; car sans parler de » Lucullus & de Pompée, qui après » avoir traversé l'Albanie & le pays » des Messagetes que nous nommons » aujourd'hui les Alains, ont pénétré » en force dans ces contrées jusqu'à » la mer Caspienne, nous savons que » Ventidius, Lieutenant d'Antoine, » a remporté des victoires sans nombre dans ce pays; mais laissant là » l'antiquité, je ne vous parlerai que » d'événemens récens.

» Trajan, Verus & Sévere en sont

» revenus vainqueurs & couronnés
» de lauriers. Le jeune Gordien dont
» nous venons d'honorer le tombeau,
» s'en feroit également retourné cou-
» vert de gloire après avoir vaincu &
» mis en fuite près de Reſaine (*c*) le
» Roi des Perſes, ſi la faction du Pré-
» fet du Prétoire Philippe, ſoutenue
» de quelques ſcélérats, ne l'avoit pas
» indignement maſſacré. Ses mânes
» n'ont pas erré long-temps ſans être
» vengés, puiſqu'on a vu, comme ſi
» la juſtice elle-même ſe fût chargée
» de ce ſoin, tous ſes aſſaſſins périr
» dans d'horribles tourmens (*d*). Ce
» ne fut pourtant que l'amour ſeul
» de la gloire qui porta les hommes
» célebres que je viens de nommer à
» ces belles actions; mais nous, c'eſt
» la déſolation récente de nos villes,
» le maſſacre de nos armées, la gran-
» deur de nos pertes, la priſe de nos
» places fortes, qui nous appellent

(*c*) Préſentement *Rés-Ain*, dans le Gouverne-ment d'Urfa dans la Turquie Aſiatique.

(*d*) Jules Capitolin remarque dans la vie de Gordien, d'après le témoignage de Cordus, que chaque meurtrier de ce jeune Prince, & ils étoient au nombre de neuf, mourut de ſa propre main. *Voyez auſſi Aurélius Victor, C. XXVI des C.*

» à la vengeance : répondons aux
» vœux de nos concitoyens ; répa-
» rons les maux passés, & en assurant
» de ce côté avec honneur le repos
» de la République, laissons à la pos-
» térité des sujets de parler avanta-
» geusement de nous.

» Toujours à votre tête, & com-
» battant avec vous, vous me verrez,
» sous le bon plaisir du ciel, vous
» seconder, & j'espere que ce ne sera
» pas sans succès. Que si la fortune
» inconstante décide de mon sort &
» me fait succomber dans le combat,
» je mourrai satisfait de m'être dé-
» voué pour la patrie, en marchant
» sur les traces des Curtius, des Mú-
» tius & de la race illustre des Decius.
» Nous avons à détruire une nation
» très dangereuse & dont les armes
» sont encore teintes du sang de nos
» amis. Nos ancêtres ont employé bien
» des années à surmonter tout ce qui
» les inquiétoit. Carthage n'a été vain-
» cue qu'après des guerres longues &
» douteuses, & le Chef célebre qui
» en triompha, craignit de la laisser
» survivre à sa victoire. Scipion après
» les hasards & les dangers d'un long

» siége a renversé Numance. Rome a
» détruit les Fidénates ses émules, de
» peur qu'ils ne repriſſent de nou-
» veaux accroiſſemens ; elle a encore
» tellement opprimé les Falisques &
» les Veyens, qu'à peine pouvons-
» nous, malgré les monumens qui
» nous en restent, nous imaginer que
» ces peuples ayent été autrefois re-
» doutables.

» Tels sont les exemples que nous
» offre l'hiſtoire. Tenez-vous seule-
» ment en garde contre l'avidité du
» pillage, qui a souvent été un appât
» funeste au soldat Romain ; marchez
» toujours en ordre, & lorsque vous
» en viendrez aux mains, ne quittez
» jamais vos drapeaux : comptez que
» quiconque s'en écartera, je l'aban-
» donnerai, après lui avoir fait cou-
» per les jarrets. Je ne crains que les
» pieges & les embuches de nos ruſés
» ennemis. Au reste, je vous promets
» à tous, qu'après que nous aurons
» heureuſement terminé cette entre-
» priſe, sans me prévaloir des droits
» qu'ont les Princes, en vertu de leur
» autorité, de regarder comme juſte
» ce qu'ils diſent ou ce qu'ils ordon-

» nent, je répondrai à quiconque » l'exigera sur tout ce qu'il croira » avoir été bien ou mal fait. Prenez » donc courage, je vous en conjure; » espérez tout, partagez également » avec moi le danger, & comptez que » la victoire est pour l'ordinaire la » compagne fidelle de l'équité. »

Ce discours si agréablement terminé, remplit les soldats d'espérance & de joie; ils éleverent leurs boucliers, en criant qu'ils ne connoissoient ni travaux ni dangers sous un chef qui se chargeoit de plus de fatigues que le simple soldat. Les Gaulois se distinguerent sur-tout par les témoignages d'allégresse qu'ils donnerent; ils se rappelloient que Julien étant à leur tête & les animant, ils avoient vu des nations vaincues, & d'autres forcées à implorer leur pitié.

CHAPITRE VI.

Description des dix-huit principales Provinces du Royaume de Perse, des villes de chacune de ces Provinces, & des mœurs de cette Nation.

LA circonstance m'oblige à donner une idée de la situation de la Perse; ceux qui peignent les nations l'ont agréablement décrite, très-peu l'ont fait sans s'écarter du vrai. Ce que j'en dirai sera un peu long; mais il n'en contribuera que mieux à donner une connoissance exacte de ce pays. Quiconque se pique d'une grande brièveté en racontant des choses peu connues, s'occupe plus de ce qu'il doit passer sous silence, que de ce qu'il conviendroit d'exposer avec clarté.

Ce Royaume anciennement petit, reçut, par les raisons que nous avons déjà plus d'une fois indiquées, diverses dénominations. A la mort d'Alexandre le Grand, qui termina ses jours

près de Babylone, il prit le nom de Parthe, d'Arsace, homme obscur, qui après avoir commencé dans sa jeunesse par être chef de brigands, embrassa dans la suite un genre de vie plus louable, & s'éleva à la gloire par plusieurs belles actions. C'est lui dont la bravoure & le courage triompherent du Successeur d'Alexandre Seleucus Nicator, ainsi nommé à cause des nombreuses victoires qu'il avoit remportées, chassa les garnisons Macédoniennes, & vécut ensuite tranquillement en gouvernant avec douceur ceux qui se soumirent à lui. Enfin, après avoir subjugué tous ses voisins, soit par son équité, soit par la crainte qu'il leur inspira, après avoir rempli la Perse de villes, de châteaux & de forts, & accoutumé à respecter son joug, ceux même qu'il craignoit autrefois, il termina paisiblement ses jours au milieu de sa carriere. Il fut le premier qui, du consentement unanime des Grands & du peuple, fut, par une apothéose conforme à leur culte, placé (de l'aveu même des Perses) parmi les astres; & c'est aussi de-là qu'il faut dater les titres de frere du Soleil & de

la Lune que prennent les Rois superbes de cette nation ; car comme nos Empereurs ambitionnent le nom d'Auguste & s'en honorent, de même les grands exploits d'Arsace ont rendu son nom d'heureux préfage pour les Rois des Parthes, & font encore la gloire de ces Princes autrefois si vils & si mépriſés. Auſſi les Perſes le vénerent-ils comme un Dieu, & cela par des honneurs ſi marqués, qu'ils choiſiſſent pour leur Roi, préférablement à tout autre, quiconque eſt de la race des Arſacides : dans les conteſtations civiles, qui ſont très-fréquentes chez cette nation, on évite comme on évite un ſacrilege, de frapper un Arſacide qui eſt armé, fût-il même de condition privée. Il eſt aſſez connu que les Parthes, après avoir triomphé de pluſieurs peuples, s'étendirent juſqu'à la Propontide & aux Thraces ; mais l'extrême orgueil de leurs Princes, qui porterent leurs armes plus loin qu'ils ne devoient, leur fit eſſuyer de très-grandes pertes. D'abord Cyrus qui paſſa le Boſphore avec une armée que la fiction a beaucoup exagérée, fut tué par Tomyris, Reine

des Scythes, qui vengea cruellement sur lui la mort de ses fils (*a*). Dans la suite Darius, & après lui Xerxès qui voulut changer l'usage des élémens, attaquerent les Grecs, perdirent presque toutes leurs armées de terre & de mer, & échapperent à grand peine eux-mêmes au péril, sans parler des guerres d'Alexandre & de son testament qui livra la nation entiere à un seul successeur. Long-temps après sous nos Consuls, & dans la suite lorsque la République obéissoit aux Césars, ces peuples dans les divers combats qu'ils soutinrent contre nous, furent tantôt vaincus & tantôt vainqueurs. Disons un mot, autant que cela convient à notre sujet, de la partie topographique de ce pays.

Ces immenses contrées embrassent la célebre mer de Perse (*b*) qui offre de tous côtés des îles ; on dit l'entrée de cette mer si étroite, que du Pro-

(*a*) *Justin*, *Liv. I*, *Chap. 8*, & *Valere-Maxime*, *Liv. 9*, *Chap. 10*, disent positivement que Tomyris n'avoit qu'un fils.

(*b*) C'est cette partie de l'Océan oriental qui s'étend depuis le golfe d'*Ormus* jusqu'à l'embouchure du fleuve *Indus*.

montoire Harmozonte (*c*), situé dans la Carmanie, on en découvre sans peine un autre qui est à l'opposite & appellé par les habitans Maces (*d*). En sortant de cette espece de gorge, la mer s'élargit extrêmement, & est navigable jusqu'à la ville de Teredon (*e*), où l'Euphrate après avoir beaucoup perdu de ses eaux, se confond avec elle. L'étendue des côtes qui décrivent une espece de cercle est de vingt mille stades; on y voit quantité de villes & de villages, & une grande affluence de vaisseaux. Au sortir du détroit dont nous venons de parler, se trouve à l'Orient le golfe d'Arménie (*f*), celui de Cantiche (*g*) au Midi, & au Couchant un autre peu

(*c*) *Gomron* ou *Bender Abassi* dans le Kirman, paroît être l'ancienne *Harmozonte*.

(*d*) Aujourd'hui *Mocandon* dans l'Arabie heureuse.

(*e*) On trouve à deux mille pas de *Bassra* ou *Bessora* dans la Turquie Asiatique, des ruines qu'on croit être celles de *Teredon*.

(*f*) Ammien donne ce nom à la partie de la mer Caspienne qui étoit à l'Orient de la grande Arménie.

(*g*) Aujourd'hui *Golfe du Sindi*.

éloigné qu'on nomme Chalite (*h*); de-là baignant plusieurs îles dont très-peu sont connues, ces golfes se joignent par la mer de l'Inde à l'Océan, qui reçoit les premiers rayons du Soleil, & qui lui-même est une mer très-chaude.

Selon l'idée qu'en donnent les Géographes, tout cet espace se divise de la maniere suivante : du côté du Septentrion jusqu'aux portes Caspiennes (*i*) il confine aux Caduſiens (*k*), à plusieurs autres nations Scythes, & aux Arimaspes (*l*), hommes borgnes & cruels ; il touche du côté du Couchant les Arméniens, Niphate (*m*),

(*h*) Ou *Sachaliten*, son nom est dans les Géographes Arabes *Giun al-Hascic*, ou Golfe aux Herbes.

(*i*) C'est cette partie du mont Taurus qui traverse la Province d'*Erack-Atzem*, & est au Midi de la mer Caspienne.

(*k*) On croit que c'est *Ceia* ou *Cachan* dans la province d'*Erack-Atzem*, à trente lieues au Nord d'Hispahan.

(*l*) Ceux d'*Erim* dans la partie septentrionale du petit Catay.

(*m*) Montagne de la grande Arménie qui donne naissance, selon Strabon, au fleuve du Tigre.

les Albaniens (*n*) placés dans l'Asie, la mer Rouge (*o*) & les Arabes Scénites que l'on a appellé dans la suite les Sarrasins ; il a au Midi la Mésopotamie (*p*) ; opposé à l'Orient il s'étend jusqu'au fleuve du Gange, qui partage les Indes & se jette dans la mer du Sud. Les plus grandes provinces de toute la Perse, (car il seroit aussi pénible que superflu de parler des moins considérables) gouvernées par des Généraux de cavalerie nommés Vitaxes, & par des Satrapes du Roi, sont, l'Assyrie (*q*), la Susiane (*r*), la Médie (*s*), la Perse (*t*), la Parthie (*u*), la grande Carmanie (*x*),

(*n*) L'Albanie avoit à l'Orient la mer Caspienne & au Couchant l'Iberie, c'est aujourd'hui le *Dagheſtan*.

(*o*) Ammien paroît se tromper ici ; la mer Rouge est au Midi de ce pays, ce que confirme aussi *Pline*, *H. N. Liv. VI*, *Chap. 25*.

(*p*) La *Mésopotamie* est visiblement au Couchant de la Perse & non au Midi.

(*q*) Présentement le *Curdistan*.

(*r*) Le *Khosistan* ou *Susistan*.

(*s*) Le nom actuel d'*Ajami-Irack* s'étend à une grande partie de cet ancien pays.

(*t*) Le *Farsistan*.

(*u*) *Erack-Atzem*.

(*x*) *Kirman*.

l'Hyrcanie (*y*), la Margiane (*z*), la Bactriane (*a*), la Sogdiane (*b*), la Sace (*c*), la Scythie qui eſt au-delà du mont Emode (*d*), la Serique (*e*), l'Arie (*f*), la Paropaniſade (*g*), la Drangiane (*h*), l'Arachoſie (*i*), & la Gedroſie (*k*).

L'Aſſyrie célebre par ſon étendue & par l'abondante variété de ſes productions, eſt la plus voiſine de notre empire ; diviſée autrefois en pluſieurs peuples & en vaſtes cantons, elle ne porte à préſent qu'un ſeul nom, &

(*y*) *Kilan.*

(*z*) C'eſt la partie ſeptentrionale du Choraſan ſur la riviere de *Kour.*

(*a*) Partie du *Mawaralnahra* au midi du Gehun.

(*b*) *Mawaralnahra.*

(*c*) *Sachi*, à l'entrée de la partie orientale de la Sogdiane.

(*d*) Préſentement le *Dalanguer.*

(*e*) On met communément ce pays dans les Royaumes de *Tangut* & de *Niuche*, partie de la grande Tartarie.

(*f*) Paroît convenir à ce que les Perſes appellent *Choraſan.*

(*g*) Baudran la place dans le Royaume de *Cabul.*

(*h*) Aujourd'hui Sigiſtan.

(*i*) La Province de Candahar.

(*k*) Le Meckran.

ſe nomme toute entiere Aſſyrie ; c'eſt là que près d'un lac, nommé Soſingite (*l*), croît au milieu des fruits & des blés, qu'on y recueille abondamment, le bitume. Le Tigre, comme s'il étoit englouti par ce lac, ne reparoît qu'après avoir roulé long-temps ſes eaux ſous terre. On trouve encore ici la naphte, eſpece de poix glutineuſe & ſemblable au bitume. Un oiſeau quelque petit qu'il ſoit, s'il ſe poſe un inſtant deſſus, périt auſſi-tôt ſans pouvoir s'en détacher. Cette eſpece de liquide une fois enflammée, brûle ſi opiniâtrément, qu'il n'y a que le ſable qui puiſſe l'éteindre. Il y a auſſi dans ces contrées un gouffre d'où il ſort une vapeur ſi funeſte, que la forte odeur qu'il exhale tue tous les animaux qui en approchent. Cette infection vient d'un puits profond, & ne manqueroit pas, ſi elle débordoit ſon embouchure, de rendre inhabitables par ſa malignité les terres du voiſinage. Il y a eu, à ce qu'on aſſure,

(*l*) Saumaiſe ſur Solin, *pag. 693*, penſe qu'Ammien parle ici du lac *Thoſpites* ou *Thonites* qui étoit dans l'Arménie & dont Juſtin fait mention, *Liv. XLII, Chap. 3.*

un pareil gouffre à Hiérapolis (*m*) dans la Phrygie ; l'exhalaiſon qui en ſortoit, avoit une odeur ſi dangereuſe qu'elle corrompoit tout ce qui étoit aux environs, excepté les eunuques. Laiſſons aux Phyſiciens le ſoin de rendre raiſon de ce phénomene.

Près du temple de Jupiter Asbaméen dans la Cappadoce, non loin de la ville de Thyane où naquit, comme on le rapporte, le célebre Philoſophe Apollonius, eſt encore une fontaine qui ſort d'un marais & qui, lorſque ſes eaux s'enflent, s'abſorbe elle-même & ne paſſe jamais ſes bords.

Cet eſpace renferme l'Adiabene, connue anciennement ſous le nom d'Aſſyrie ; ſa nouvelle dénomination, qu'elle a même depuis long-temps, lui vient de ce que ſituée entre l'Ona & le Tigre, il a toujours fallu pour y arriver, traverſer ces fleuves en bateaux, car nous diſons en Grec, *διαβαίνειν*, pour dire, *paſſer*, *traverſer* ; les anciens Auteurs ſont auſſi unanimes ſur ce ſujet : nous n'avons fait cette remarque que parce qu'on trouve

(*m*) *Bambuck-Kalaſſi*, dans l'Anatolie.

par-tout

par-tout dans ce pays deux fleuves, le Diabas & l'Adiabas qui ſont joints par des ponts de bateaux que nous avons paſſés. On l'a donc nommé Adiabene, comme l'Egypte, ſelon Homere, & l'Inde & la Comagene, aujourd'hui l'Euphratenſis, ont reçu leurs noms de leurs plus grands fleuves; l'Ibérie à préſent l'Eſpagne, de l'Ebre, & la Bétique, du Bétis ſi connu.

Dans cette Adiabene eſt la ville de Ninus (*n*), ainſi nommée du puiſſant Roi Ninus, mari de Semiramis, qui régna anciennement ſur la Perſe; Ecbatane (*o*), Arbelles (*p*), Gaugamele (*q*), où Darius après pluſieurs combats meurtriers fut enfin vaincu par Alexandre. L'Aſſyrie abonde en villes, telles ſont Apamée (*r*), ſur-

(*n*) On croit en trouver des traces dans un lieu nommé *Nino*, ſur la rive du Tigre oppoſée à la poſition de *Moſul*.

(*o*) On en rapporte l'emplacement à *Hamedan* dans la Province d'*Erack-Atzem*.

(*p*) Aujourd'hui *Irbil* dans le *Curdiſtan*.

(*q*) Inconnue aujourd'hui.

(*r*) La *Meſene* ſupérieure comprenoit la partie méridionale de l'*Arzerum* juſqu'à Bagdad dans la Turquie Aſiatique.

nommée Meſene, Teredon (*s*), Apollonie (*t*), Vologeſſie, (*u*), & pluſieurs autres. Les trois ſuivantes ſont les plus belles & les plus connues, Babylone (*x*) dont Semiramis éleva les murailles avec du bitume, (car pour la citadelle ce fut l'ancien Roi Belus qui la bâtit;) Cteſiphon (*y*), que fonda jadis Vardanes; le Roi Pacore en augmenta après lui le nombre des habitans & la force des murs; il lui donna un nom Grec, & en fit une des plus belles villes de la Perſe; vient enſuite Seleucie, ouvrage ſomptueux de Seleucus Nicator. Les Lieutenans du Céſar Verus l'ayant priſe, comme nous l'avons dit, ils en enle-

(*s*) On trouve des veſtiges de cette ville à deux milles de Baſſora en tirant du côté du déſert.

(*t*) Aujourd'hui *Schereban* dans le Gouvernement de Bagdad.

(*u*) *Pline, Liv. VI. Chap. 26*, la nomme *Vologeſocerta*, & rapporte qu'elle fut bâtie par Vologeſe, Roi des Parthes, qui étoit contemporain de Néron & de Veſpaſien.

(*x*) Le nom de *Babil* s'eſt conſervé ſur le lieu même.

(*y*) Le nouveau Traducteur de Pline Liv. VI. Ch. 26, penſe qu'on retrouve cette ville dans la partie de Bagdad ſituée ſur la rive orientale du Tigre, qui le ſépare d'un grand faubourg qui eſt à la rive occidentale, & que ce grand faubourg n'eſt autre que *Seleucie*.

verent la ſtatue d'Apollon Comée, qui fut tranſportée à Rome & placée par les Prêtres dans le temple d'Apollon Palatin. On raconte qu'après qu'on eut enlevé cette ſtatue & mis le feu à la ville, des ſoldats qui fouilloient un temple, apperçurent un petit trou; que l'ayant ouvert dans l'eſpoir d'y trouver un tréſor, il ſortit d'un gouffre profond que la ſcience ſecrete des Chaldéens fut tenir fermé juſqu'alors, le principe d'une peſte qui engendra ſur le champ des maladies incurables dont la contagion mortelle ſe propagea ſous le regne de ce même Verus & de Marc-Antonin, depuis les frontieres de la Perſe juſqu'au Rhin & dans les Gaules.

Non loin d'ici eſt la Chaldée (*z*), pays nourricier de l'ancienne Philoſophie, & ſelon ſes habitans, le vrai berceau de l'art de la divination. Les principales rivieres qu'on y trouve, ſont outre celles que nous avons déjà nommées, la Marſés (*a*), le fleuve

(*z*) La Chaldée eſt compriſe aujourd'hui en grande partie dans le Gouvernement de Bagdad.

(*a*) D'autres le nomment *Maarſares*. Bochart penſe que c'eſt le *Narraga* de Pline qui eſt indiqué

Royal & l'Euphrate, la plus considérable de toutes. Ce fleuve se partage en trois branches; partout navigable, il environne plusieurs îles dont il arrose & fertilise les campagnes, bien mieux que ne pourroit faire l'industrie des cultivateurs. Les Susiens (*b*) confinent à ces contrées; ils ont peu de villes, les principales sont Suze (*c*), qui a souvent été le domicile des Rois; Arsiane (*d*); Sele (*e*), & Arache (*f*); les autres sont petites & peu connues. Il y a plusieurs rivieres dans ce pays; les plus remarquables sont l'Oroates (*g*), l'Harax (*h*),

dans les Cartes modernes comme se jetant dans le Tigre, bien au-dessous de sa jonction avec l'Euphrate.

(*b*) Aujourd'hui *Chusistan* ou *Susistan*.

(*c*) *Susser* ou *Tusser*.

(*d*) On en retrouve des vestiges dans le nom d'*Arzac*.

(*e*) Inconnue.

(*f*) Dom Calmet conjecture que c'est du nom de cette ville que vient celui de la Province *Iraque* ou *Eraque*.

(*g*) Dans la Géographie actuelle *Tab*.

(*h*) Ammien selon les Freres Valois, a pris ici la ville de *Charax* dans la Susiane, pour un fleuve; Baudran dit que c'est *Camata*, ou *Cormon* dans le Chusistan.

la Meſée (*i*) ; elles paſſent par les détroits ſabloneux qui ſéparent la mer Rouge de la mer Caſpienne, & ſe jettent enſuite dans le vaſte Océan. Mais ſur la gauche la Médie touche à la mer d'Hyrcanie (*k*). L'hiſtoire nous dit que ce Royaume avant le regne du grand Cyrus & les accroiſſemens de la Perſe, devint le maître de toute l'Aſie, après avoir ſubjugué les Aſſyriens dont la plupart des bourgades changerent ſous ſa domination leurs noms en celui d'Acropatene (*l*). Cette nation guerriere, & encore à l'heure qu'il eſt la plus redoutable après les Parthes, qui ſeuls peuvent la vaincre, occupe un pays de forme carrée. Ses habitans ſont répandus fort au loin, au pied des monts qu'ils appellent Zacra (*m*), Oronte (*n*) & Jaſon (*o*).

(*i*) Selon Ptolomée c'eſt le *Moſeus* qui ſe décharge dans le Golfe Perſique ou de Baſſora.

(*k*) La mer Caſpienne.

(*l*) *Aderbigian*, on la trouve auſſi ſous le nom d'*Atrib-Kan* dans un Géographe Arabe.

(*m*) Ou plutôt *Zagros* ; les Turcs appellent aujourd'hui cette chaîne de montagnes *Tag-Aïaghi*.

(*n*) *Eruend*, ou *Eluend* dans le Churdiſtan.

(*o*) Partie du Taurus, il étoit au Midi de la Médie & au Couchant des Portes Caſpiennes.

La partie occidentale de la très-haute montagne Corone (*p*) qu'ils occupent auſſi, abonde en blés, en vignobles, en rivieres & en ſources limpides : ils ont de beaux pâturages, des chevaux vigoureux que ces hommes robuſtes ſe plaiſent (au rapport d'anciens Hiſtoriens & nous en avons été témoins) à monter lorſqu'ils vont au combat ; ils les appellent Niſées. Il y a ici, comme en Médie, des villes, des bourgs bâtis en forme de cités, & beaucoup d'habitans. En un mot c'eſt la plus fertile demeure des Rois. On y voit encore les champs fertiles des Mages : & puiſque l'occaſion s'en préſente, nous nous arrêterons un moment aux opinions & aux divers genres d'études de ces hommes.

La magie, ſelon Platon, cet Auteur reſpectable de tant d'excellentes opinions, eſt en terme myſtique, la Machagiſtie, c'eſt à dire, le culte très-épuré des Dieux ; Zoroaſtre Bactrien profitant anciennement des myſteres des Chaldéens, a beaucoup ajouté à cette ſcience ; elle fut encore perfec-

(*p*) Autre partie du Taurus qui étoit entre la Médie & la Parthie.

tionnée après lui par le ſage Roi Hiſtaſpe, pere de Darius. Ce Prince pénétrant dans les lieux les plus ſecrets de la grande Inde, parvint à un bois ſolitaire où vivoient dans le ſilence ces puiſſans génies nommés Brachmanes ; inſtruit par eux autant qu'il put les comprendre, dans ce qui regarde les révolutions du monde & des aſtres, auſſi bien que dans les rits épurés de leur religion, il communiqua une partie de ces connoiſſances aux Mages : chacun de ceux-ci les tranſmit avec l'art de deviner à ſes deſcendans, & par-là à la poſtérité. C'eſt depuis ce temps que cette multitude d'hommes conſacrés au culte des Dieux, s'eſt propagée ſans mélange. A les en croire, ils conſervent un feu ſacré qui leur eſt venu du ciel, & dont une légere portion précédoit autrefois, comme un augure favorable, les Rois de l'Aſie ; le nombre de ces Prêtres étoit anciennement petit, & les Rois Perſes ſe ſervoient d'eux pour les cérémonies ſacrées. C'étoit un ſacrilege d'approcher des autels, ou de toucher une victime, avant que le Mage eût fait les libations prélimi-

naires avec les prieres d'uſage. S'augmentant enſuite inſenſiblement, ils devinrent de nom & d'effet un peuple puiſſant ; ils habiterent des bourgs qu'ils n'environnerent d'aucune muraille, & libres de ſe conduire ſelon leurs lois, ils furent honorés à cauſe de leur piété. D'anciens livres rapportent que ſept de ces Mages s'emparerent à la mort de Cambyſe du Gouvernement de la Perſe, mais que la faction de Darius, qui fut déclaré Roi par le henniſſement de ſon cheval, l'emporta ſur eux.

C'eſt dans ce pays qu'on fait l'huile des Medes ; on en frotte les fleches : ſi on les fait partir lentement (car la rapidité du coup en détruit l'effet), elles allument un feu opiniâtre par tout où elles s'attachent ; l'eau qu'on emploie pour l'éteindre, ne fait que le rendre plus ardent, & il n'y a que le ſable qui l'étouffe. Voici comme on prépare cette huile. Les experts mettent une certaine herbe dans de l'huile commune qu'ils renferment & conſervent long-temps ; lorſque le mélange eſt fait, ils l'épaiſſiſſent avec une matiere qui coule d'une ſource

naturelle & qui reſſemble à une huile plus denſe ; c'eſt la même dont nous avons parlé plus haut ; elle ſe trouve en Perſe, & on l'y nomme Naphte.

Il y a çà & là dans ce pays, pluſieurs villes, dont les principales ſont, Zombis (*a*), Patigran (*b*) & Gazaca (*c*) ; les plus opulentes & les plus fortes, ſont Héraclie (*d*), Arſacie (*e*), Europos (*f*), Cyropolis (*g*), Ecbatane (*h*), ſituées ſous le mont Jaſon, dans le pays des Syromedes (*i*). Quantité de fleuves traverſent ces contrées, les plus renommés ſont, le Choaſpes

(*a*) Inconnue aujourd'hui.

(*b*) Ou *Patigrana*, ville de la *Médie* ou de l'*Adirbeitzan*.

(*c*) *Gazacum*, *Ganzacum*, *Ganzaca* ou *Gaza*, ſa poſition eſt celle de *Tebriz* ou *Tauriz* dans l'*Adirbeitzan*. Les Arméniens l'appellent encore *Gandzack*, du mot *Gandz* qui chez eux ſignifie tréſor, comme *Gaza* le ſignifioit dans tout l'Orient.

(*d*) Elle étoit au Sud-Eſt d'*Ecbatanes*.

(*e*) On croit que c'eſt *Casbin* dans la province d'Erack-Atzem.

(*f*) Selon quelques-uns Raſch dans le *Kilan*.

(*g*) *Schamachie* dans le *Sirwan*.

(*h*) Pourtoit être *Gnerden*, en tirant vers les montagnes.

(*i*) La *Syromédie* étoit la partie la plus voiſine de l'*Aſſyrie*.

(*k*), le Gyndes (*l*), l'Amardus (*m*), le Charinde (*n*), le Cambyſes (*o*) & le grand & ſuperbe fleuve Cyrus (*p*), à qui le Prince aimable, dont nous avons déjà parlé, ôta ſon ancien nom, lorſqu'il ſe propoſa d'envahir la Scythie, pour lui donner le ſien; ce fleuve, auſſi puiſſant que l'étoit ce Prince, après s'être, comme lui, ouvert par de grands efforts un chemin, ſe jette dans la mer Caſpienne.

Aux frontieres, vers le Midi, s'étend juſqu'à la mer l'ancienne Perſe; elle abonde en palmiers, en fruits, & en ſources, qui la rendent fort agréable. Pluſieurs rivieres la traverſent pour ſe jeter dans le golfe que nous avons nommé ci-deſſus. Les plus

(*k*) On le trouve encore dans les cartes, ſous le nom de *Choasbes*.

(*l*) Inconnu à préſent.

(*m*) *Kitzil-Ozein*, dans le Kilan.

(*n*) *Cellarius* le nomme *Charindas*, & dit qu'il couloit près de l'Hyrcanie.

(*o*) C'étoit, ſelon Pline, une riviere de l'Albanie, qui prenoit ſa ſource dans le *Taurus*, tomboit enſuite dans le Cyrus, & ſe jetoit avec lui dans la mer Caſpienne.

(*p*) Aujourd'hui *Kur* ou *Gur*, dans le Kurdiſtan.

remarquables ſont, la Vatrachites (*q*), la Rogomanis (*r*), la Briſoane (*s*), & la Bagrade (*t*). On trouve dans l'intérieur du pays d'aſſez grandes villes; on ignore pourquoi ces peuples n'ont rien bâti ſur les côtes. Les plus conſidérables de ces villes ſont, Perſepolis (*u*), Ardée (*x*), Obroatis, (*y*), & Tragonice (*z*). On n'y voit que trois îles, Tabiana (*a*), Fara (*b*), & Alexandrie (*c*). Du côté du Septentrion ſont les Parthes, qui vivent au milieu des neiges & des frimats : le

(*q*) Difficile à déterminer, on la trouve auſſi ſous le nom de *Vatradites*.

(*r*) On croit que c'eſt l'*Araxe* de Strabon & de Quinte-Curce, ou l'*Arcſis* d'Arrien, préſentement le *Bend-Emir*.

(*s*) Arrien la nomme *Briçana*, elle couloit ſur les frontieres de la Caramanie.

(*t*) A préſent *Tiſindon* ſelon quelques-uns.

(*u*) *Schiras*, dans le *Farſiſtan*.

(*x*) Inconnue.

(*y*) Aujourd'hui *Omara*.

(*z*) Inconnue.

(*a*) Elle étoit auſſi nommée *Philos* ou *Pſilos*; on croit que c'eſt préſentement *Firor*.

(*b*) Pourroit bien être l'île *Sophta* ou *Socta* de Ptolomée; *Cojar* ſemble répondre à ſa poſition.

(*c*) Ou plutôt *Arakia* qu'on croit être préſentement *Lar*.

fleuve Choatres (*d*), le plus abondant de tous, en traverſe les terres, & leurs principales villes ſont Genonie (*e*), Mæſie (*f*), Charax (*g*), Apamie (*h*), Artacane (*i*), & Hécatompyles (*k*) : on compte depuis cette derniere, en côtoyant la mer Caſpienne juſqu'au détroit des portes, mille & quarante ſtades. Les habitans de tous ces cantons ſont féroces & belliqueux, ils trouvent tant de plaiſir à combattre, qu'ils regardent comme un bonheur inſigne de mourir à la guerre, & accablent de reproches, comme s'ils étoient des lâches & des poltrons, tous ceux qui terminent leurs jours autrement.

A l'Orient & au Midi, ſont les Arabes heureux, ainſi nommés à cauſe des fruits, du bétail, des palmiers,

(*d*) Les Freres Valois diſent qu'on ne connoit pas de fleuve de ce nom chez les Parthes.

(*e*) Ptolomée la nomme *Sinunda*, & on la trouve dans les Tables de Peutinger, ſous le nom d'*Oenunra*.

(*f*) *Myſia*, dans Ptolomée.

(*g*) Selon quelques uns, *Camata*, dans la Suſiane.

(*h*) On croit que c'eſt à préſent *Miana*.

(*i*) *Herat*, dans le Chorafan.

(*k*) *Damegan*, dans la contrée de *Comis*.

& des parfums de toute eſpece, que produit en abondance leur pays qui, touchant à droite à la mer Rouge, & à gauche à celle de Perſe, les fait jouir des richeſſes de l'une & de l'autre. Ici encore ſont quantité de havres & de ports ſurs; beaucoup de marchés, de grands & de ſomptueux édifices pour les Rois, des ſources d'eaux chaudes & ſalutaires, & grand nombre de ruiſſeaux & de fleuves: enfin l'air y eſt ſi pur, qu'il ſemble, lorſqu'on y réfléchit, que rien ne manque à la félicité de ſes habitans. Parmi cette foule de villes, de places maritimes, de vaſtes campagnes & de vallées, elle a encore d'excellentes cités, telles que Géapolis (*l*), & Naſcon (*m*), Baraba (*n*), Nagara (*o*), Maphra (*p*), Taphra (*q*), & Dioſ-

(*l*) Quelques Manuſcrits portent *Hiérapolis*.

(*m*) Préſentement *Magiarab*, dans l'Arabie heureuſe.

(*n*) Inconnue aujourd'hui.

(*o*) Actuellement *Negiran*; elle porte auſſi le nom de *Dionyſiopolis*, à cauſe des aventures fabuleuſes de Bacchus.

(*p*) Inconnue.

(*q*) Préſentement *Daphar*, ou *Taphar* dans l'Arabie heureuſe.

curiades. (*r*) Il eſt inutile de parler de toutes les îles qu'elle poſſede ſur l'une & ſur l'autre mer. Celle qui l'emporte cependant ſur toutes, eſt Turgana (*s*), où on dit qu'il y a un vaſte temple conſacré à Sérapis.

Aux confins de ce pays, s'éleve ſur de hautes montagnes la grande Carmanie (*t*) qui s'étend juſqu'à la mer de l'Inde ; elle abonde en fruits & en blés, mais elle eſt plus petite & moins connue que l'Arabie : elle a cependant tout autant de rivieres, & ſon terroir eſt auſſi fertile. Ses principaux fleuves ſont le Sagarée (*u*), le Saganis (*x*), & l'Hydriacus (*y*). Elle renferme auſſi, quoiqu'en petit nombre, des villes bien entretenues & bien pourvues ; on y

(*r*) Les Freres Valois penſent qu'il s'agit peut-être ici de *Dioſcoride*, ville & île de l'Arabie heureuſe, qui eſt à préſent *Zocotora*.

(*s*) Ptolomée l'appelle *Organa* ; on croit que c'eſt *Mazira*.

(*t*) Aujourd'hui le *Kirman*.

(*u*) Les Freres Valois diſent qu'ils ne trouvent rien ſur ce fleuve, à moins que ce ne ſoit le *Carius* de Ptolomée.

(*x*) Fleuve de la *Carmanie*, maintenant le *Baſiri*.

(*y*) Riviere de la *Carmanie* qui couloit du Nord au Midi, & ſe jetoit dans la mer Rouge.

remarque Carmane (ζ) la capitale, Portoſpane (*), Alexandrie (*a*), & Hermoupolis (*b*).

Dans l'intérieur du pays ſont les Hyrcaniens, dont la mer qui porte le même nom, baigne le territoire. Ils donnent peu de ſoins à l'agriculture, à cauſe de la maigreur du ſol qui détruit les ſemailles; mais en revanche, le gibier y eſt en ſi grande abondance, qu'il ſuffit pour les nourrir : on y voit des milliers de tigres & d'autres bêtes féroces ; nous avons déjà parlé ailleurs des artifices qu'on emploie pour prendre ces animaux. Qu'on ne croie pas cependant que ces peuples ignorent l'art de cultiver la terre ; non, ils ne négligent ni d'enſemencer les lieux qui y ſont propres, ni de planter des arbres où il convient; la plupart ſe tirent d'affaire par le commerce maritime. Il y a auſſi deux rivieres fort connues, l'Oxus (*c*), & le Ma-

(ζ) Conſerve le nom de *Kerman*.

(*) Autrement *Ortospana*, ou *Carura*.

(*a*) A conſervé le nom de *Scanderié*, d'*Arrokhage*; on la nomme auſſi *Vaihend*.

(*b*) A préſent *Ormus*.

(*c*) Son nom eſt *Gihon*, dans la Géographie orientale.

xera (*d*); les tigres poussés par la faim les traversent quelquefois à la nage pour ravager tout ce qui est au-delà. Parmi les petites villes municipales de ce pays, on en trouve encore de fortifiées; deux sont maritimes, Socunde (*e*) & Saramane (*f*); les autres sont au milieu des terres, telles sont Azmorne (*g*), Sole (*h*) & Hyrcane (*i*), la plus remarquable. On dit que ces peuples ont au Septentrion les Abiens (*k*), nation fort religieuse & qui mépriſe toutes les choſes humaines; Homere feint que Jupiter ſe plaît à les regarder du haut du mont Ida.

Les Margianes (*l*) habitent le pays

(*d*) Préſentement *Firi*.

(*e*) Chez Ptolomée, *Socanaa*, peut-être tiroit-elle ſon nom du fleuve *Socunda*, appelé aujourd'hui *Abi-Scoun*.

(*f*) Préſentement *Siarman*, ſur le rivage méridional de l'Hyrcanie.

(*g*) Sur la riviere de *Maxera*, près des frontieres de la Médie.

(*h*) Elle étoit au Couchant de l'Hyrcanie ſur les frontieres de la Médie.

(*i*) Aujourd'hui *Jorgan* ou *Corcan*.

(*k*) Il n'eſt pas aiſé de déterminer la contrée qu'ils habitoient, s'ils ont jamais exiſté.

(*l*) Les Perſans conſervent le nom de ce pays dans la dénomination de *Marg-ab*.

qui touche à l'Hyrcanie, ils sont environnés de tous côtés de hautes montagnes, & par cela même éloignés de la mer. Quoique la plus grande partie de leurs terres soit aride, à cause de la disette d'eau, ils ont cependant quelques villes; les plus célebres sont Jasonie (*m*), Antioche (*n*), Nisée (*o*). Les Bactriens (*p*) avoisinent leurs frontieres; c'étoit autrefois une nation guerriere & puissante, toujours ennemie des Perses, jusqu'à ce que ceux-ci triomphant de tous leurs voisins, les forcerent à subir le joug & à prendre leur nom. Les Bactriens furent anciennement gouvernés par des Rois qui se rendirent redoutables, même à Arsace. La plupart des terres de ce pays sont comme la Margiane, éloignées de la mer; elles sont fécondes; les animaux qui paissent dans ses campagnes & sur ses montagnes, sont grands & vigoureux, ce que prouvent ces chameaux que Mythridate

(*m*) Dans la *Margiane*.

(*n*) Aujourd'hui *Merwa*.

(*o*) On croit que c'est *Talcatan*.

(*p*) La *Bactriane* est à présent le *Chorasan*.

emmena, & que les Romains virent pour la premiere fois au siege de Cyzique. Plusieurs peuples sont soumis aux Bactriens, les plus considérés sont les Tochares (*q*). Ce pays a, ainsi que l'Italie, beaucoup de rivieres; l'Artemis (*r*) & la Zariaspe (*s*), après s'être jointes, ainsi que l'Ochus (*t*) & l'Orgomanes, augmente le lit immense de l'Oxus. On y trouve des villes que baignent plusieurs rivieres, les plus célebres de ces villes sont, Chatra (*u*), Charte, Alicodre (*x*), Artacie (*y*), Menapile (*z*), & Bac-

(*q*) *Tochari* étoient des montagnards sur les penchans qui regardent la Bactriane; & *Tokaristan* est encore le nom du pays entre les montagnes & le bord du *Gihon* ou de l'*Oxus*.

(*r*) On la trouve aussi sous le nom d'*Artamis* & d'*Artames*, elle couloit dans la Bactriane.

(*s*) C'est le même fleuve que le *Bactrus* dans la Bactriane, quelques-uns le moment aujourd'hui le *Buchiran*.

(*t*) Il ne paroît pas qu'on puisse prendre ce fleuve pour l'*Oxus* puisque joint à l'*Orgomanes* ou *Dargomanes*, il se jette dans l'*Oxus*.

(*u*) *Charte* ou *Chatracharta*, ville de la Bactriane, présentement *Chiartochan*.

(*x*) Ou *Alichorda*.

(*y*) *Astacana* dans Ptolomée.

(*z*) *Menapia* dans Ptolomée.

tre (*a*), qui a donné ſon nom au pays & à la nation. Au pied des montagnes nommées Sogdiennes (*b*) coulent deux fleuves portant bateau, l'Araxates (*c*) & le Dymas (*d*); après avoir roulé par les campagnes & les vallées, ils tombent dans la plaine & forment le Palus Oxie (*e*) qui s'étend en long & en large. On exalte entr'autres villes qui ſont ici, Alexandrie (*f*), Cyreſchate (*g*), & la métropole Drepſa (*h*).

Les Saces (*i*) ſont contigus à ce pays; c'eſt un peuple ſauvage, qui habite des lieux déſagréables, où l'on ne trouve que du bétail & par conſéquent peu de villes. Ils ſont tous

(*a*) Ou *Zariaſpa*, aujourd'hui *Balch* dans le Choraſan.

(*b*) Subſiſte dans le nom de *Al-Sogd*.

(*c*) Ou *Araxes*, à préſent le *Bend-Emir*.

(*d*) *Dymus* dans Ptolomée.

(*e*) Préſentement *Choraſmuni*, dans la Sogdiane.

(*f*) Il y a eu en Perſe pluſieurs villes de ce nom, & il n'eſt pas aiſé de déterminer les dénominations correſpondantes.

(*g*) Elle eſt ſur le bord citérieur du *Jaxarte* qui eſt le *Sihon*, ou *Sir* dans la Sogdiane.

(*h*) Ville de la *Sogdiane*, préſentement *Mergian*.

(*i*) Peuples de la Schytie.

sous les monts Ascanimie (*k*) & Comédus (*l*). Au-delà du pied de ces montagnes, & d'un bourg qu'ils appellent *Lithinos-purgos* (*m*), vient une longue route que suivent les Marchands qui vont quelquefois commercer chez les Seres.

Là où finissent les monts Imaüs & Tapuries (*n*), sont entre les extrémités de la Perse, & proche des Sarmates d'Asie, les Scythes qui touchent les frontieres les plus reculées du pays des Alains. Comme s'ils étoient séparés du reste des hommes & faits pour la solitude, ils vivent répandus dans de vastes espaces, accoutumés au vêtement & à la nourriture la plus simple. Plusieurs autres nations occupent encore ces contrées, je n'entrerai pas

(*k*) *Ascatancas* dans Ptolomée.

(*l*) Montagnes qui couvroient cette contrée au Nord & où le *Jaxarte* prend sa source.

(*m*) Ou tour de pierre, elle paroit être sur un rocescarpé nommé *Aetas*; Mr. d'Anville dans une dissertation sur la *Serique* des anciens, dit qu'Ammien confond ici, un lieu de station pour les marchands qui alloient faire le commerce chez les *Seres*, avec la *tour de pierre* que Ptolomée place chez les *Sacæ*. *Voyez Mémoires de l'Acad. Royale des Inscript. & Belles-Lettres, Tom. XXXII. pag. 576.*

(*n*) Montagnes du *Tabaristan*, ou *Mezanderan*,

dans le détail de ce qui les concerne, pour ne pas m'écarter trop de mon sujet. Il est pourtant à observer qu'au milieu de tous ces peuples, inabordables pour ainsi dire à cause de leur extrême férocité, il s'en trouve de doux & de bienfaisans, tels que les Jaxartes (*o*) & les Galactophages (*p*) dont parle Homere: *Les Galactophages & les Abiens, les plus justes des hommes.*

Entre tous les fleuves de ce pays qui se combinent avec de plus grands, ou que leur cours conduit à la mer, les plus renommés sont le Rœmnus (*q*), le Jaxartes (*r*) & le Talicus (*s*). On ne parle aussi que de trois de ses

(*o*) Ils vivoient sur les bords du *Jaxartes* ou *Sihon.*

(*p*) Peuples de la Sarmatie, ils habitoient les environs des *Palus Méotides.* Le nom de *Galactophages* leur vient du lait dont ils faisoient leur principale nourriture. Les interpretes ne s'accordent pas ici, les uns font des expressions Greques ἀγχανοὶ, γλακτοφάγοι, ἄβιοι, tout autant d'épithetes; d'autres en font des noms de peuples. *Voy. Pope, Iliad. d'Homere Liv. XIII. v. 10.*

(*q*) *Rhymmus* dans Ptolomée, présentement *Jem.*

(*r*) Voyez ci-dessus.

(*s*) *Daicus* dans Ptolomée, aujourd'hui le *Jaïck.*

villes, savoir, Aspabote (*t*), Chauriane (*u*) & Saga (*x*). Outre l'une & l'autre Scythie, du côté de l'Orient, s'élevent comme un cercle des hauteurs qui environnent les Seres, nation considérable par l'étendue & la fertilité de son sol; ces peuples tiennent du côté de l'Occident aux Scythes; ils ont à l'Orient & au Septentrion des déserts couverts de neiges; au Midi, ils s'étendent jusqu'à l'Inde & au Gange; leurs montagnes se nomment Anniva (*y*), Nazavicie, Asmire (*z*), Emodus (*a*) & Opurocarre (*b*). Deux fleuves fameux, l'Oechardes (*c*) & le Bautis (*d*), coulent

(*t*) Inconnue à présent.

(*u*) *Chaurana* dans Ptolomée, on croit que c'est *Berwan* ville de la Tartarie.

(*x*) *Soïta* dans Ptolomée.

(*y*) Ce sont les *Annibi montes* auxquelles répondent à présent les *Altaï-Alin*.

(*z*) Dans la grande Tartarie.

(*a*) C'est cette chaîne de montagnes qui se prolonge au devant entre la Schytie & l'Inde.

(*b*) Ou *Ottorocorra*; on peut regarder ces monts comme une suite des monts *Emodi* qui séparent, selon Ptolomée, la Scythie & la Serique, d'avec l'Inde au-delà du Gange.

(*c*) Présentement l'*Ierghien*.

(*d*) Ou *Beautes*, aujourd'hui *Etzine*.

lentement par cette plaine, qui de tous côtés tombe en pente rapide, & en arroſent les immenſes terres : la nature des lieux y eſt extrêmement variée, ici elle eſt unie, là elle s'abaiſſe doucement, & par cela même eſt fertile en blés, en troupeaux & en arbuſtes.

Divers peuples ſe trouvent dans cette fertile contrée, entr'autres les Alitrophages (*e*), les Anibes (*f*), les Sizyges (*g*) & les Chardes (*h*), qui ſont expoſés aux frimats & aux bruines. Les Rabannes (*i*), les Aſmires (*k*); les Eſſedons (*l*), les plus célebres de tous, ſont à l'Orient; ils ont à l'Occident les Athagores (*m*) & les

(*e*) Qui ſe nourriſſoient de poiſſons.

(*f*) Ils habitoient les montagnes d'*Annibi*.

(*g*) Inconnue.

(*h*) Plutôt *Oichardes*, du fleuve *Oechardes*, ſur les bords duquel il vivoient.

(*i*) *Nabannæ*, dans Ptolomée.

(*k*) *Aſmiræa*, aujourd'hui *Hami* ou *Kamil*, étoit leur capitale.

(*l*) Ou *Iſſedones*.

(*m*) On croit que ce ſont les *Attacores* de Pline, *Liv. VI, Chap. 6.*

Aſpacares (*n*). Les Betes (*o*) établis ſur le penchant des hautes montagnes qui ſont au Midi, n'ont que peu de villes, mais grandes & opulentes; Aſmire, Eſſedos (*p*), Aſparata & Sera (*q*) ſont très-connues & très-belles. Les Seres vivent tranquillement, loin du bruit des armes & des combats, & tels que des hommes qui préferent le repos à tout, ils ne ſont jamais à charge à leurs voiſins. La température de leur ciel eſt auſſi agréable que ſalutaire, l'air en eſt pur, le ſouffle des vents tempéré. Ils ont pluſieurs forêts peu épaiſſes: les arbres qu'elles renferment portent une eſpece de laine que les Seres en détachent par de fréquens arroſemens; ils cardent enſuite cette matiere humide & cotoneuſe, puis la filent pour en faire cette ſoie dont l'uſage étoit autrefois réſervé aux Nobles, mais

(*n*) La contrée de *Tainfu* répond, ſelon Baudran, au pays qu'occupoit ce peuple.

(*o*) Ou *Bata*.

(*p*) Ou *Iſſedon*; on croit que c'eſt *Suchurs* ou *Synchur*, dans le Royaume de *Tangut* en Tartarie.

(*q*) Peut-être aujourd'hui *Sindfu*.

que

que les gens du plus bas étage portent aujourd'hui. Extrêmement sobres, ils n'aiment point le fracas, & évitent le commerce des autres hommes. Lorsque des étrangers traversent le fleuve pour acheter le produit de leurs arbres ou d'autres effets, ils indiquent sans parler, & seulement des yeux, le prix de ces objets. Leur frugalité est si grande, qu'ils ne changent jamais leurs produits contre une marchandise étrangere.

Après les Seres viennent les Ariens (*r*) exposés aux vents du Nord; le fleuve Arias (*s*) qui porte bateau, traverse leur pays & forme un grand lac auquel il donne son nom. Cette région renferme beaucoup de villes; les principales sont, Bitaxe (*t*), Sar-

(*r*) Ammien n'a pas pris garde que par les positions de Ptolomée, cette province d'Asie est à 50 degrés de longitude au-delà de la Serique, & en même temps moins boréale. *Voyez les Mémoires des Inscriptions & Belles-Lettres de l'Académie Royale de Paris, Tom. XXXII, pag. 576.*

(*s*) Ou *Arius*, aujourd'hui *Heri-hud*; il passe à *Herat*, capitale du *Chorasan*.

(*t*) Présentement *Badkis*.

matine (*u*), Sotere (*x*), Nisibe (*y*), & Alexandrie (*z*), d'où l'on compte mille cinq cents stades jusqu'à la mer Caspienne. Leurs voisins sont les Paropanisades (*a*), qui ont à l'Orient les Indes, & au Couchant le Caucase, ils occupent le penchant des montagnes; de tous leurs fleuves, le plus grand est l'Ortogordomare (*b*) qui prend sa source dans la Bactriane. Ils ont aussi quelques villes; les moins obscures sont Agazaque (*c*), Naulibus (*d*) & Ortopan (*e*); il y a, en côtoyant le rivage, deux mille deux

(*u*) *Sargamana* dans Ptolomée.

(*x*) Elle étoit dans la *Parthie*, sa position est inconnue aujourd'hui.

(*y*) Près du lac d'*Arrie*, à présent le lac *Zare*.

(*z*) Pourroit être *Cora*, capitale de Zaranges.

(*a*) Ou *Paropamisus*; c'étoit le pays bordé par la chaine des montagnes qui portoient ce nom.

(*b*) Ou *Dorgomanes*, aujourd'hui *Obengir*.

(*c*) Elle étoit dans le voisinage de la partie du *Taurus*, appelée *Paropanisade*.

(*d*) *Gaulibis*, dans Ptolomée.

(*e*) *Ortospana* ou *Carura*, cette place précédoit dans l'Arie le passage des *Paropanisades*.

cents ſtades juſqu'aux confins de la Médie qui touche les portes Caſpiennes. A ces peuples ſont contigus les Drangiens (*f*) répandus ſur des collines qu'arroſe le fleuve Arabie, ainſi nommé parce qu'il naît dans ces quartiers-là; deux villes municipales, Prophthaſie (*g*) & Ariaſpe (*h*) s'y font remarquer par leur beauté & par leur opulence. Vient enſuite Arachoſie (*i*), qui a les Indes à ſa droite. Un fleuve bien moins conſidérable que l'Indus, dont il dérive, & qui a donné ſon nom à tout le pays, la parcourt, & forme le Palus, connu ſous le nom d'Arachotoſcrene. Les villes d'Alexandrie (*k*), d'Arbaque (*l*) & de Choaſpe (*m*), ſont aſſez intéreſſantes. Il y a

(*f*) Ils habitoient une contrée limitrophe de l'Arie.

(*g*) A préſent *Zarang*.

(*h*) *Dergaſp*.

(*i*) Contrée qui ſuccede à la Drangiane, ſur les limites de l'Inde.

(*k*) *Scanderié d'Arrokhage*.

(*l*) Dans l'*Arachoſie*.

(*m*) Fleuve de la Suſiane, il porte auſſi le nom d'*Eulæus*.

dans le cœur de la Perſe la Gedroſie (*n*) ; elle touche à droite les Indes que fertiliſe principalement le fleuve Artabius (*o*) ; les autres rivieres qui naiſſent du pied des Barbitanes, joignent leurs eaux à celles de l'Indus dont elles prennent le nom à l'endroit où finiſſent ces montagnes. Il y a auſſi quelques villes ; les plus eſtimées, ſans parler des îles, ſont Sedratyre (*p*) & le port Gynæcon. Pour ne pas nous écarter trop de notre ſujet par le détail minutieux des côtes qui ſont aux extrémités de la Perſe, il ſuffira de dire, que la mer qui s'étend des monts Caſpiens par le côté ſeptentrional juſqu'à ces détroits, comprend neuf mille ſtades ; au Midi, depuis les bouches du Nil, juſqu'au commencement de la Carmanie, quatorze mille.

La diverſité qu'on rencontre parmi les hommes de ces différentes contrées, eſt égale à celle des lieux. Pour parler

(*n*) Aujourd'hui *M.keran.*

(*o*) Peut-être l'*Ilment.*

(*p*) Inconnue aujourd'hui.

en général de la figure & des mœurs de ces peuples, on peut dire qu'ils ſont preſque tous ſecs, brunâtres & livides ; ils ont le regard farouche, les ſourcils joints & arqués, leurs barbes ſont aſſez bien, & leurs cheveux longs & hériſſés. On les voit toujours l'épée au côté, ſoit dans les repas, ſoit aux jours de fêtes. Thucydide dit que les Athéniens furent les premiers des Grecs qui renoncerent à cet uſage.

Les Perſes ſacrifient avec excès à l'amour, & n'ont jamais aſſez de maîtreſſes ; ils ne connoiſſent point la pédéraſtie ; chacun d'eux contracte à proportion de ſes richeſſes, plus ou moins de mariages. De là vient que cette diverſité d'attachemens étouffe le véritable amour ; ils évitent comme une peſte le luxe, les apprêts dans les repas, & ſur-tout la boiſſon. Excepté les tables des grands, il n'eſt point chez eux d'heure fixe pour le dîner ; leur eſtomac leur tient lieu d'horloge, & lorſqu'il parle, ils mangent ce qu'ils trouvent ; aucun d'eux dès qu'il eſt raſſaſié, ne ſe ſurcharge d'alimens. Il eſt in-

croyable à quel point ils pouſſent la retenue & la précaution ; s'ils ſe trouvent en pays ennemi & qu'ils ſe promenent dans des jardins, ou dans des vignobles, ils n'en déſirent & n'en prennent rien, tant ils craignent les poiſons & les effets de la magie. Vous ne verrez jamais un Perſe lâcher de l'eau de bout, ou s'écarter pour ſatisfaire à d'autres fonctions ; tant ils cachent avec pudeur, juſqu'à l'apparence de ces beſoins. Ils ont d'ailleurs un extérieur ſi mou, & une démarche ſi nonchalante, qu'on les croiroit efféminés quoiqu'ils ſoient très-belliqueux ; il eſt vrai qu'ils ſont plus ruſés que vaillans, & qu'ils en impoſent plus de loin que de près ; ils bavardent beaucoup & parlent d'un ton haut & groſſier. Fanfarons, avantageux, ſanguinaires, ils menacent dans le ſuccès comme dans la défaite : ruſés, vains, cruels, ils s'arrogent le droit de vie & de mort ſur leurs eſclaves, & ſur les plébéiens obſcurs. Ils écorchent en partie, ou tout-à-fait, des hommes vivans. Il n'eſt pas permis aux eſclaves qui les ſervent à table, de ſouffler, de

parler ou de cracher ; de sorte que toutes les bouches sont closes dès qu'ils prennent leur repas. Leurs lois sont extrêmement séveres ; les plus cruelles regardent les ingrats & les déserteurs ; il en est encore d'abominables, & qui enveloppent toute une famille dans le crime d'un seul de ses membres. Ils n'établissent pour juges que des gens integres, exercés dans les affaires, & qui n'ont pas besoin d'être assistés ; de là vient qu'ils se moquent de nos usages qui donnent quelquefois pour assesseurs à des ignorans, des hommes éloquens & habiles dans le droit public. Car, ou c'est une fable de l'antiquité, ou la pratique de faire asseoir chez eux un juge sur un tribunal couvert de la peau d'un magistrat inique, a cessé.

L'exemple que nous leur avons souvent donné, de l'ordre, de la discipline, & des exercices militaires, les rend redoutables, même aux armées les plus nombreuses ; ils comptent beaucoup sur leur cavalerie composée de l'élite de leur noblesse. Leurs fantassins couverts à la façon de nos gladiateurs

connus sous le nom de Mirmidons, obéissent en goujats. Cette troupe, comme si elle étoit dévouée à un esclavage éternel, sert sans paye & sans récompense. Outre les peuples qu'ils avoient vaincus, les Perses auroient encore imposé le joug à bien d'autres, tant ils sont hardis & exercés aux combats, s'ils n'eussent été occupés par des guerres étrangeres & par des dissensions civiles. La plupart ont des vêtemens brillans de différentes couleurs, & qui les habillent de maniere, que, tout en exposant la poitrine & les côtés à l'agitation du vent, ils paroissent couverts depuis les pieds jusqu'à la tête. Ils se sont accoutumés, depuis qu'ils ont triomphé de la Lydie & de Crœsus, à porter des bracelets & des colliers d'or garnis de pierreries & surtout de perles qu'ils ont en abondance. Il me reste à dire un mot de cette espece de pierres. On trouve dans les Indes & en Perse, les perles dans des coquilles de mer fortes & blanches; elles s'y forment dans un certain temps de l'année par le mélange de la rosée. Ces testacées comme si elles désiroient

une ſorte d'accouplement, s'ouvrent pour recevoir l'humidité de la nuit, puis accouchent pour ainſi dire, & donnent deux ou trois de ces perles; on les appelle *Unions*, parce qu'en ouvrant ces écailles on n'y en trouve ſouvent qu'une ſeule, mais plus grande. Une preuve que c'eſt de l'air, & non de quelque ſubſtance de la mer que ſe forment ces productions, c'eſt que les gouttes de la roſée du matin qui s'y inſinue, forment de petites pierres, claires & polies, tandis que celles que produit la roſée du ſoir, ſont inégales, rougeâtres & quelquefois tachetées. Le volume de ces pierres dépend encore de la quantité d'humidité que ces coquilles ont aſpirée. Frappées du bruit de la foudre, ou elles périſſent, ou elles ne donnent que des perles de peu de valeur, ou enfin elles avortent. La pêche en eſt difficile & dangereuſe; & ce qui en rend le prix fort cher, c'eſt qu'elles fuient les lieux où ſe rendent d'ordinaire les pêcheurs, pour ſe cacher, comme on le conjecture, ſoit dans des creux de rochers, ſoit dans les antres de

chiens marins. Nous n'ignorons pas non plus, qu'on trouve de ces perles quoiqu'inférieures en qualité, dans quelques endroits de la mer Britannique.

AMMIEN MARCELLIN.

LIVRE XXIV.

CHAPITRE I.

Julien entre en Assyrie avec son armée, & met le feu au fort Anatha qui s'étoit rendu à lui.

JULIEN s'étant donc assuré des dispositions des troupes qui prirent avec une égale ardeur & selon l'usage, Dieu à témoin, que leur heureux chef feroit invincible, crut devoir mettre promptement la derniere main à son entreprise, & dès que la nuit fut passée, il donna l'ordre de marcher. On le vit donc, après avoir fait tous les arrangemens que demandoit une guerre aussi importante, entrer dès la pointe du jour sur les terres des Assyriens. Plein de courage, il parcouroit à che-

val les rangs & animoit tout le monde à l'imiter & à se conduire vaillamment. Comme il craignoit les piéges qu'on pouvoit lui tendre dans des lieux qu'il ne connoissoit pas assez, il commença, en Général habile & expérimenté, à faire avancer l'armée en bataillons carrés. Pour prévenir toute surprise, quinze cents coureurs qu'il détacha, marchoient avec précaution sur ses flancs & sur son front. Il se chargea du corps d'armée où étoit l'élite des troupes, & commanda à Névitte de côtoyer sur la droite avec quelques légions, les bords de l'Euphrate. Arinthée & Hormisdas conduisoient par la plaine les rangs serrés de la gauche & la cavalerie. Dagalaiphe & Victor avoient l'arriere garde, & Secundin Duc de l'Osdroene fermoit la marche. Ensuite pour tromper l'ennemi au cas qu'il s'avisât d'attaquer, & pour grossir à ses yeux le nombre de nos troupes, Julien fit déployer ces différens corps, & étendit sa cavalerie & son infanterie au point, que son armée depuis l'avant jusqu'à l'arriere-garde, embrassoit un intervalle de près de dix milles; artifice admirable qu'on attribue

à Pyrrhus Roi d'Epire (*a*) qui étoit si habile à occuper des camps avantageux & à donner à propos, tant ou si peu d'apparence à ses troupes, qu'il sembloit, suivant le besoin, en avoir un nombre plus ou moins considérable. Le bagage, les valets d'armée & tout ce qui étoit sans défense, fut renfermé entre les deux flancs pour n'être pas enlevé par quelque coup de main, comme il arrive souvent quand on n'y pourvoit pas. Malgré les fréquens détours du fleuve, la flotte n'osa ni devancer, ni rester en arriere ; après deux jours de marche nous vînmes à une ville déserte nommée Duras ; elle est située sur le bord de l'Euphrate.

Des hardes de cerfs qu'on trouva ici & que nos gens tuerent, tantôt à coups de fleches, tantôt à coups de rames, leur fournirent de bons repas ; plusieurs de ces animaux accoutumés à nager, se précipiterent dans le fleuve

(*a*) Ce Prince fut le premier qui enseigna la Castramétation. *Voyez Tite-Live, Liv. XXXV, Chap. 14.* « On peut juger, dit *Plutarque*, de la science de ce » Prince, & de sa grande habileté dans l'art de me» ner des troupes & de ranger des armées en bataille, » par les traités qu'il a composés sur ce sujet. » *Voyez Plutarque, Vie de Pyrrhus.*

& regagnerent promptement leurs forêts. De là nous fîmes quatre petites marches & sur le soir le Comte Lucilien, à la tête de mille hommes de troupes légeres qu'on mit dans des barques, fut chargé par le Prince, d'attaquer le fort d'Anatha que baignent, ainsi que plusieurs autres, les eaux de l'Euphrate. Les bateaux, à l'aide de la nuit qui favorisoit cette surprise, environnerent donc le fort. Mais à la pointe du jour, un homme sorti de la ville pour puiser de l'eau, découvrit tout d'un coup nos troupes & appella à grands cris la garnison aux armes. Julien qui d'une hauteur observoit l'état de la place, traverse aussitôt le fleuve avec deux bateaux que suivirent plusieurs autres chargés d'instrumens de siege ; mais voyant, lorsqu'il fut près des murailles, qu'il ne pouvoit sans beaucoup de danger en tenter l'attaque, il employa tour à tour, la douceur & les menaces pour engager les défenseurs à se rendre. Ceux-ci demanderent à parler à Hormisdas, & ce Prince réussit par ses promesses & par ses sermens, à leur inspirer beaucoup de confiance dans la mo-

dération des Romains. Précédés d'un bœuf couronné, ce qui chez eux est la preuve qu'on souscrit à la paix, ils parurent en supplians; les ouvrages de la place furent aussitôt réduits en cendres, & son Préfet Pusée, qui dans la suite a été Duc de l'Egypte, fut honoré du caractere de Tribun. Le reste des habitans fut traité avec bonté, on les fit passer, eux, leurs familles & leurs effets, à Chalcis (*b*) ville de la Syrie. Ce fut ici qu'on nous présenta un soldat, qui lorsque Maximien (*c*) fit une irruption sur les frontieres de la Perse, avoit été abandonné comme malade; jeune encore, à ce qu'il disoit, il avoit selon la coutume du pays, épousé plusieurs femmes qui lui avoient donné une nombreuse postérité: malgré le poids de l'âge, il tressautoit de joie, comme s'il eût contribué à la réddition de la place, & prenoit plusieurs personnes à témoin,

(*b*) Présentement *Kennasserin* ou *Kinnesrin*, ville de la Turquie Asiatique, dans le Gouvernement d'Alep; les Francs l'appellent le vieil Alep.

(*c*) C'étoit C. Galerius Maximein, surnommé Armentaire; Dioclétien l'éleva en 292, à la qualité de César, & l'envoya en 296 contre les Perses. *Voyez Aurel. Vict. Ch. XXXIX.*

qu'il avoit souvent pressenti & prédit ; qu'âgé de près de cent ans il seroit enseveli sur les terres de l'empire. On conduisit encore à Julien quelques coureurs des ennemis ; les Sarrasins qui les avoient pris, furent récompensés & chargés de continuer leurs courses. Il arriva le lendemain un événement terrible. La violence des tourbillons qu'excita le vent, fut telle, qu'elle abattit tous les édifices, & un grand nombre de tentes ; plusieurs soldats ne pouvant se soutenir, en furent renversés. A cela se joignit encore un autre désastre, c'est que la riviere sortit tout à coup de son lit, & engloutit quelques bateaux chargés de grains ; les écluses destinées à répandre ou à arrêter les eaux furent rompues, elles étoient d'un ouvrage solide de maçonnerie : on n'a pas su s'il falloit mettre ce dernier accident sur le compte des ennemis, ou sur celui de la rapidité des torrens.

Cette ville, la premiere de toutes, étant donc prise, ses ouvrages détruits & ses captifs transportés, la confiance du soldat s'anima, il exalta à haute voix le mérite de son Prince, & crut

voir dans ce premier ſuccès un heureux préſage pour l'avenir. Julien n'en continua pas moins cependant à ſe défier au milieu de ces régions inconnues, des ruſes & des artifices ſans nombre d'une nation qu'il craignoit. Auſſi le voyoit-on tantôt à la tête de l'armée, tantôt confondu avec les troupes légeres, hâter la marche des bataillons, parcourir les vallons & les brouſſailles, pour voir s'il n'y avoit rien de caché, & rappeler avec ſa douceur naturelle, ou avec des menaces, ceux des ſoldats qui s'écartoient trop. Il permit cependant, après que chacun eut fait proviſion de tout ce dont il avoit beſoin, de brûler les habitations & les riches campagnes de l'ennemi, qui en ſouffrit d'autant plus qu'il ne s'y étoit pas attendu. Les ſoldats jouiſſoient avec plus de plaiſir de ce qu'ils avoient recueilli de leurs mains, & regardoient ces proviſions comme le prix de leur valeur; leur joie s'augmentoit encore en penſant qu'au milieu de cette abondance il leur reſtoit toujours les vivres de la flotte. Ici un de nos ſoldats qui dans l'ivreſſe traverſa imprudemment & ſans

néceſſité le fleuve, tomba ſous nos yeux entre les mains des ennemis qui le maſſacrerent.

CHAPITRE II.

Julien, tantôt laiſſant des villes & des forts ſans les attaquer, tantôt en brûlant d'autres, ſoumet Piriſabore & y met le feu.

NOUS marchâmes après cette expédition contre Thilutha, fortereſſe ſituée au milieu du fleuve; elle eſt extrêmement élevée; l'art n'auroit pas pu pourvoir mieux à ſa défenſe, que la nature ne l'a fait. Les habitans ſollicités avec la douceur qui convenoit, à ſe rendre, la place n'étant pas prenable par les armes, répondirent qu'il n'en étoit pas encore temps, mais qu'ils remettroient la ville comme une dépendance du Royaume, auſſi-tôt que les Romains ſe ſeroient rendus maîtres de l'intérieur du pays; enſuite ils virent tranquillement & ſans nous inſulter, défiler notre flotte.

Nous reçûmes la même réponſe & fûmes également renvoyés d'une autre place nommée Achaïachala ; elle étoit environnée par l'Euphrate & d'un accès très-difficile. Le lendemain nous paſſâmes devant un château que l'on avoit abandonné à cauſe de la foibleſſe de ſes murailles, & nous le brûlâmes. Nous fîmes les deux jours ſuivans deux cents ſtades, & arrivâmes à Baraxmalcha : nous y traversâmes le fleuve, & vînmes à Diacire qui étoit éloignée de ſept milles : les habitans l'avoient quittée en y laiſſant beaucoup de blé & d'excellent ſel : il y avoit au haut de la citadelle un temple fort élevé ; on mit le feu à la ville & on égorgea quelques femmes qui s'y trouvoient ; puis ayant traverſé une ſource de bitume, nous entrâmes dans Ozogardane, dont le peuple effrayé de notre approche, s'étoit pareillement ſauvé : on montroit ici le tribunal de Trajan. Nous mîmes encore le feu à cette ville : après deux jours de halte, vers la fin de la ſeconde nuit, le Surena qui tient en Perſe le premier rang après le Roi, & un certain Malechus Podoſace, chef d'une

tribu de Sarrasins Assanites, & fameux par les ravages qu'il avoit faits pendant long-temps sur nos frontieres, dresserent des embûches à Hormisdas. L'on ne sait d'où ils avoient appris qu'il iroit à la découverte ; mais la hauteur des bords du fleuve qui dans cet endroit est profond & resserré, ne leur permettant pas de le passer à gué, ils manquerent leur coup.

Dès la pointe du jour les ennemis étant déjà à notre portée, nous découvrîmes leurs casques brillans & leurs armures redoutables ; nos soldats se formerent au plus vîte, fondirent vaillamment sur eux, & quoique leurs arcs, qu'ils bandoient avec de grands efforts, & l'éclat de leurs armes offrît quelque chose d'effrayant aux yeux des Romains, cependant animés par la vengeance, ils se couvrirent si bien de leurs boucliers, & serrerent de si près les Perses, qu'ils les mirent hors d'état de faire usage de leurs fleches. Ce premier succès encouragea nos troupes, qui s'avancerent jusqu'au bourg Macepracta ; on y voyoit encore les restes d'une longue muraille destinée autrefois à préserver l'Assyrie

contre les surprises de ses voisins. Ici une partie du fleuve se partage en larges canaux destinés à porter jusque dans l'intérieur de la Babylonie, des eaux qui en fertilisent les campagnes & plusieurs villes des environs; l'autre Nahamalcha (*a*), c'est-à-dire, le fleuve royal, passe près de Ctésiphon (*b*): il y a à son commencement une haute tour en façon de phare: ce fut là que notre infanterie traversa sur des ponts solidement construits; la cavalerie avec les bêtes de somme passa aussi à la nage & de biais, les endroits les moins dangereux du fleuve; un autre corps fut assailli tout d'un coup par une grêle de traits que les ennemis décocherent, mais nos auxiliaires qui excellent à la course, se mirent à leurs trousses, & poursuivirent les fuyards qu'ils étendirent sur le carreau. Cette affaire heureusement terminée, on

(*a*) Ammien lui donne plus bas, Ch. VI, le nom de *Naarmalcha*; & Pline, *Hist. Nat. Liv. VI, Ch. 26*, l'appelle *Armalchar*. Ce canal, qui sortoit de l'Euphrate joignoit le Tigre près de *Seleucie*.

(*b*) Les restes d'un ancien édifice, appelés *Takt-Kesra*, dans le gouvernement de Bagdad, paroissent indiquer l'emplacement de cette ville.

vint à Pirisabore (c). C'est une grande ville, fort peuplée & environnée d'eau comme une île. Julien fit à cheval le tour des murailles, en examina soigneusement la situation, & parut ne rien omettre de ce qui étoit nécessaire pour en bien former l'attaque : il comptoit, en intimidant par là les habitans, de les faire renoncer au dessein de résister. On leur proposa à diverses reprises de se rendre, mais ni les menaces ni les promesses ne produisirent aucun effet ; on commença donc le siege ; la ville fut investie par trois rangs de soldats, & le premier jour se passa jusqu'au soir à s'envoyer des traits. Les défenseurs qui ne manquoient ni de force ni de courage, étendirent sur les remparts pour affoiblir la violence des traits, des rideaux lâches & flottans, tissus de poil de chevre ; défendus encore par des boucliers faits de gros osiers & couverts de cuirs cruds, ils résistèrent vaillamment : on les eût pris pour des figures de fer, car des lames de ce métail ar-

(c) *Zosime, Liv. III, Ch. 17*, la nomme *Bersabora*.

tiſtement ajuſtées à chacun de leurs membres, leur garantiſſoient tout le corps.

Quelquefois, comme pour s'entretenir avec lui, ils appelloient Hormiſdas qui étoit de leur pays & de ſang royal; puis lorſqu'il approchoit, ils l'accabloient d'injures, le traitoient de déſerteur & de perfide. La plus grande partie de cette journée ſe paſſa encore en froides railleries; dès que la nuit fut venue, nous avançâmes pluſieurs machines, & entreprîmes de combler les foſſés. Aux premiers rayons du jour, les aſſiégés qui virent non ſeulement à quel point on avoit pouſſé les ouvrages, mais qu'un rude coup de belier avoit percé une tour qui étoit dans un des angles, abandonnerent le double mur de la ville pour ſe jeter dans la citadelle; elle étoit aſſiſe ſur la cime aplatie d'un mont eſcarpé qui s'élevant fort haut au milieu, imitoit par ſon circuit un bouclier Argolique, excepté du côté du Septentrion, où ce qui manquoit à ſa rondeur, étoit compenſé par les rochers qui ſe trouvoient dans l'Euphrate, & qui le défendoient ſuffiſamment; au-deſſus de

ſes murailles étoient encore des créneaux conſtruits de bitume & de briques cuites. On ſait que rien n'égale en ſolidité cette ſorte d'ouvrages.

Le ſoldat devenu plus féroce en voyant qu'il ne ſe trouvoit perſonne dans la ville, ſe tourna avec intrépidité contre les habitans, qui de la citadelle lançoient toute ſorte de traits. Comme nos catapultes & nos baliſtes les incommodoient, ils dirigeoient contre nous, de la hauteur qu'ils occupoient, des arcs fortement tendus; leurs extrémités, dont les courbures reſſerroient, ne ſe plioient qu'avec lenteur; mais auſſi les cordes qu'on en détachoit à grands coups de doigts, faiſoient partir des roſeaux ferrés & propres à percer mortellement tout ce qu'ils rencontroient.

On s'envoyoit encore, de part & d'autre, des nuées de pierres; & cette cruelle attaque dura, depuis le point du jour, juſqu'au commencement de la nuit, où on ſe ſépara ſans que la victoire penchât plus d'un côté que de l'autre.

Le jour ſuivant, tandis qu'on ſe battoit avec la même fureur, qu'il périſſoit

rissoit beaucoup de monde, & que le succès étoit toujours indécis, l'Empereur au milieu de ces pertes réciproques, tenta les derniers efforts. A la tête d'un corps, & couvert par les boucliers contre les fleches, il vole avec son monde à une des portes qui étoit fortement garnie de fer; là, malgré les cailloux, les balles de plomb & les traits dont on l'accable, il presse à cris redoublés ses gens de s'ouvrir un passage, & ne se retire qu'au moment où il vit qu'il alloit être écrasé. Il échappa à ce danger avec tout son monde, mais un peu confus; quelques personnes de sa suite furent légérement blessées. Il avoit lu que Scipion Emilien (*d*) & l'Historien Polybe, né à Mégalopolis en Arcadie (*e*), avoient, de la même maniere, forcé avec trente hommes, une porte de Carthage; mais ce trait même ne fait aucun tort à l'action de Julien; car Scipion s'avança jusqu'à

(*d*) Les freres Valois observent qu'on n'a rien de détaillé sur ce fait, le passage où Polybe en parloit n'étant pas parvenu jusqu'à nous.

(*e*) On croit que c'est aujourd'hui *Leondari*, ou *Leontari*, village de la Zaconie en Morée.

la porte de la place, à l'aide d'une voûte de pierre ſous laquelle étoit cette porte, & s'y tint caché & en ſureté, profitant, pour ſe gliſſer dans la ville, du moment où les ennemis en étoient ſortis, & s'occupoient à découvrir ces maſſes; Julien attaqua au contraire un endroit découvert & ne ſe retira que lorſque le ciel fut, pour ainſi dire, obſcurci par les traits & les cailloux ſans nombre qu'on décocha contre lui. Après cette bruſque & rapide tentative, comme l'ouvrage des mantelets & des terraſſes n'avançoit que lentement, Julien ordonna de conſtruire une machine connue ſous le nom d'hélépole; c'étoit celle dont ſe ſervit, comme nous l'avons dit plus haut, le Roi Démétrius pour prendre pluſieurs villes, ce qui fit donner à ce Prince le nom de Poliorcetes. Cette énorme maſſe qui devoit dominer les créneaux des plus hautes tours, & le danger qui menaçoit les aſſiégés, les fit enfin recourir aux prieres; on les vit donc ſe répandre ſur les tours & ſur le haut des murailles, tendre des mains ſuppliantes aux Romains & implorer leur pitié. Dès qu'ils s'apperçurent que

les travaux ceſſoient & qu'on n'entreprenoit plus rien, ce qui étoit un ſigne de treve, ils demanderent & obtinrent la liberté de conférer avec Hormiſdas; Mamerſides le Commandant fut dévalé par une corde & conduit à l'Empereur. Il fit ſes ſoumiſſions, & ayant obtenu grace, comme il le ſouhaitoit, pour lui & pour ſes compatriotes, on lui permit de s'en retourner. Au récit qu'il fit à ſon retour, le peuple des deux ſexes ſouſcrivit à tout; on conclud ſolennellement la paix, les portes de la ville furent ouvertes, les habitans en ſortirent en criant que le magnanime & clément Julien étoit à leurs yeux un Dieu ſauveur. Le nombre de ceux qui ſe rendirent, fut de deux mille cinq cents, car les autres qui avoient prévu le ſiege, s'étoient retirés dans de petites barques. On trouva dans cette place une ample proviſion d'armes & de vivres. Les vainqueurs en prirent ce qu'il leur falloit, & brûlerent le reſte avec la place elle-même.

CHAPITRE III.

Julien, pour récompenſer les ſoldats, leur promet à chacun cent deniers; & comme ils paroiſſent mépriſer un auſſi chétif préſent, il les rappelle à la raiſon par un diſcours plein de ſens.

LE lendemain, pendant que l'Empereur profitoit de quelques momens de relâche pour prendre ſon repas, il reçut la triſte nouvelle que le Surena, Général Perſe, qui conduiſoit l'avant-garde ennemie, étoit inopinément tombé ſur trois de nos eſcadrons, qu'il avoit enlevé un étendard, & tué quelques-uns de nos gens, parmi leſquels étoit un Tribun. Au même inſtant, Julien tranſporté de colere part avec un corps, & comptant beaucoup ſur la célérité de ſa marche, il tombe ſur ces brigands qui furent honteuſement repouſſés: il caſſa enſuite comme des lâches & des poltrons les deux autres Tribuns, dé-

grada dix des ſoldats qui avoient fui, & les fit mettre à mort ſelon les anciennes lois de la guerre.

Après qu'on eut, ainſi que nous l'avons dit, mis le feu à Piriſabore, Julien, du haut d'un tribunal qu'il fit dreſſer, remercia les troupes aſſemblées, des preuves de bravoure qu'elles avoient données, les exhorta à continuer, & promit à chacun cent pieces d'argent; mais s'appercevant que la modicité de cette ſomme excitoit des murmures, il éleva la voix & leur dit d'un ton d'indignation: « Ces Perſes que vous voyez, ſe trouvent dans la plus grande abondance, c'eſt à notre valeur à s'enrichir de leurs dépouilles; croyez que la République, après avoir poſſédé d'immenſes tréſors, n'eſt à préſent dans l'indigence, que par la faute de ceux qui, pour ſatisfaire leur avarice, ont enſeigné aux Princes à acheter la paix des Barbares. Les fonds ſont en déſordre, les villes épuiſées, les provinces ſaccagées; quoique noble, je ſuis ſans bien, ſans parens opulens, & faiſant conſiſter, comme je le fais, le ſouve-

» rain bien dans les qualités de l'ame ;
» je ne rougis pas d'avouer mon hon-
» nête pauvreté. Les Fabricius, tout
» pauvres qu'ils étoient, n'en ont pas
» moins conduit avec gloire des guer-
» res considérables. Vous pouvez jouir
» en abondance de tous ces avanta-
» ges, si vous vous abandonnez sans
» crainte, & autant que l'humanité
» le comporte, à la volonté du Ciel
» & à mes conseils ; mais si vous re-
» fusez d'obéir, retirez-vous, je ter-
» minerai seul la carriere de mes ex-
» ploits, sans regretter une vie qu'une
» petite fievre peut me ravir ; certai-
» nement je mourrai comme il con-
» vient à un Empereur, ou je renon-
» cerai à l'Empire que je n'ai pas
» possédé de maniere à ne pouvoir
» pas vivre un jour en simple parti-
» culier. J'aurai du moins le plaisir
» & l'honneur de laisser après moi
» des Officiers habiles & instruits dans
» toutes les parties de l'art de la
» guerre ».

Ce discours fait avec cette sagesse qui, dans les succès comme dans les revers, faisoit toujours tenir à Julien un juste milieu, adoucit pour le mo-

ment les ſoldats : pleins d'eſpérances pour l'avenir, ils promirent tout d'une voix qu'ils ſeroient dociles, & éleverent juſqu'au ciel l'aſcendant & la magnanimité du Prince ; ils exprimerent ces ſentimens, comme on a coutume de le faire lorſqu'ils partent du cœur, je veux dire par un bruit léger de leurs armes, puis rentrant ſous les tentes, ils ſe remirent de leurs fatigues en ſe repoſant & en prenant la nourriture que les circonſtances leur offroient. Julien encourageoit ſes troupes, non par l'idée de leurs familles, mais par la grandeur de l'entrepriſe qu'il venoit de commencer. *Puiſſai-je ainſi*, diſoit-il en forme de ſerment, *ſoumettre les Perſes & relever par-là l'Empire Romain ébranlé !* Trajan avoit, à ce qu'on rapporte, la coutume de donner du poids à ſes paroles, en jurant de la même maniere. *Ainſi puiſſai-je réduire la Dace en Province ! Ainſi puiſſai-je traverſer ſur des ponts l'Iſtre & l'Euphrate !*

Nous fîmes après cela une marche de quatorze mille pas, & arrivâmes à un endroit dont les eaux abondantes fécondent les campagnes. Les Perſes

instruits d'avance de notre route, lâcherent les écluses. Une grande étendue de pays étant donc inondée, l'Empereur, après avoir fait reposer le lendemain son armée, la précéda pour jeter beaucoup de petits ponts construits d'outres, de bateaux de cuirs, & de poutres de palmiers; ensuite il la fit défiler, quoiqu'avec peine. Les terres de ces contrées sont la plupart plantées de vignobles, & de divers arbres fruitiers; les palmiers y forment des forêts immenses, qui s'étendent jusqu'au territoire de Mesene (*a*) & à la grande mer. On y trouve par-tout des branches d'arbres & de palmiers détachées, dont le fruit donne en abondance du miel & du vin. On prétend que les palmiers s'accouplent, & qu'il est aisé d'en distinguer le sexe; on ajoute qu'on rend fécondes les palmiers femelles, en les saupoudrant de la semence des mâles, & qu'ils ressentent un amour réciproque: que la preuve en est, que se courbant l'un contre l'autre, les plus grands vents

(*a*) C'étoit une bande de terre, isolée par un canal sortant du Tigre près d'Apamée, & renfermant ce qu'on appelle actuellement *Digel* dans le Diar-beckr.

ne ſauroient parvenir à les ſéparer.

Que ſi la femelle n'eſt pas couverte de la ſemence du mâle, par une eſpece d'avortement, elle ne produit que des fruits précoces, & ſi l'on ignore de quel mâle le palmier femelle eſt épris, on oint ſon tronc de la ſemence d'un mâle, qui ſent auſſi-tôt cette agréable odeur, & indique par là le déſir qu'il a de s'accoupler. L'armée qui ſe nourrit amplement de ces fruits, traverſa enſuite pluſieurs îles, & là même où l'on craignoit la diſette, on appréhenda l'excès. Julien, après avoir repouſſé un parti d'archers ennemis qui s'étoit cachés pour le ſurprendre, vint à un endroit où le bras le plus conſidérable de l'Euphrate ſe partage en pluſieurs ruiſſeaux.

CHAPITRE IV.

La ville de Maogamalcha est attaquée & prise par les Romains.

ICI nos troupes qui ne respiroient que la vengeance, mirent en feu une ville que les Juifs qui l'habitoient avoient abandonnée, parce que ses murailles étoient trop basses. De-là Julien continua sa route avec d'autant plus de courage, qu'il comptoit sur l'assistance du Ciel. Arrivé devant Maogamalcha (*a*), place considérable & revêtue de bons murs, il dressa ses tentes avec toutes les précautions possibles, pour n'être pas surpris par la cavalerie Perse, qui n'est jamais plus redoutable qu'en pleine campagne; ensuite accompagné d'un petit nombre de soldats armés à la légere, il fut à pied reconnoître soigneusement

(*a*) Ou *Majoramalcha*; Cellarius dans sa Géographie Ancienne, croit qu'Ortélius se trompe en pensant que cette ville est la même que *Bithra* dont parle Zosime, *Liv. III, Chap. 19.*

la situation de la place ; mais donnant dans une embuscade, il ne s'en tira qu'après avoir couru le plus grand danger. Car dix Perses sortis de la ville par une fausse porte, se coulerent, en s'appuyant sur les genoux, le long d'un chemin qui alloit en pente, & tomberent à l'improviste sur Julien. Deux d'entr'eux qui le reconnurent aux marques de sa dignité, l'attaquerent l'épée à la main ; mais il para leurs coups en élevant fort haut son bouclier, & en même temps perça un de ses assaillans ; le second fut mis en pieces par les gardes du Prince, les huit autres, dont quelques-uns furent blessés, s'enfuirent. On dépouilla les deux Perses qui avoient été tués, & Julien, chargé de ces trophées, rentra dans le camp avec tout son monde, au grand contentement de l'armée. Torquatus (*b*) enleva un collier d'or à son ennemi vaincu ; Valérius (*c*) triompha courageusement d'un Gaulois par le secours d'un corbeau, d'où lui vint le sur-

(*b*) *Voyez Aurel Vict. des Hommes illustres, Ch. 28.*

(*c*) *Voyez Florus, Liv. I, Chap. 13 ; & Valere-Maxime, Liv. III, Chap. 2, §. 6.*

nom de Corvinus, & par là leur nom a été transmis à la postérité; nous ne leur envions pas cette gloire, mais qu'on ne refuse pas d'ajouter cette belle action de Julien aux exemples célebres de l'antiquité.

Le lendemain l'Empereur fit passer son armée sur des ponts qu'il avoit jetés & prit un camp plus avantageux; il l'environna d'une double circonvallation, parce qu'il craignoit, comme nous l'avons dit, la plaine, & sentant qu'il seroit dangereux de se porter en avant sans assurer ses derrieres, il forma le siege de la place. Pendant qu'on s'occupoit sérieusement de ces préparatifs, le Surena, Général ennemi, attaqua des chevaux qu'on avoit envoyé paître dans un bois de palmiers; mais repoussé avec une perte légere par nos cohortes qui servoient d'escorte, il s'en retourna.

Les habitans de deux villes que des rivieres environnoient comme deux îles, tremblant pour leur salut, se rendirent à Ctésiphon; les uns traverserent d'épaisses forêts, les autres ne virent d'autre moyen d'échapper que celui de tenter, en se jetant dans

des troncs d'arbres creusés, de traverser les marais voisins pour arriver par de longs détours, à des terres éloignées : quelque-uns de ces fuyards qui oserent résister furent tués par nos soldats qui eux-mêmes parcouroient dans de petites barques ces retraites, & en ramenoient de temps en temps des prisonniers. On avoit sagement résolu, que tandis que l'infanterie attaqueroit les murailles, la cavalerie battroit la campagne pour amasser des vivres ; par-là nos provinces étoient ménagées, & l'armée vivoit aux dépens de l'ennemi.

Déjà l'Empereur, qui avoit environné les doubles murs de la ville de trois rangs de troupes, l'attaquoit avec vigueur & se flattoit d'en venir à bout. Mais si l'attaque étoit indispensable, le succès n'en étoit pas moins très-difficile ; car les hauts rochers qui environnoient la place de tous côtés, & qui formoient des enfoncemens tortueux, en défendoient l'accès, & ne permettoient pas d'en approcher sans le plus grand danger ; joignez à cela des tours bien défendues, qui s'élevoient à la hauteur de

la citadelle, qui elle-même étoit au haut du roc, & la pente de la plaine garnie d'ouvrages du côté où elle donnoit sur la riviere. Un désavantage non moins encore considérable pour nous, c'est qu'il n'y avoit aucune espérance de gagner par des caresses cette nombreuse garnison composée de gens d'élite, & dont la résistance faisoit croire qu'ils étoient déterminés à vaincre ou à s'enterrer sous les ruines de leur patrie. On avoit d'un autre côté bien de la peine à réprimer l'ardeur de nos soldats indociles qui demandoient à combattre en bataille rangée, & qui brûlant d'envie d'en venir aux mains, n'obéissoient qu'avec peine toutes les fois qu'on sonnoit la retraite.

La prudence & la sage conduite de Julien triompha pourtant de tous ces obstacles. On partagea les travaux, & chacun courut à son poste. Ici on élevoit des terrasses; là on combloit des fossés; ailleurs on creusoit des souterrains; plus loin les Ingénieurs plaçoient les machines qui devoient renverser les murs avec fracas. Névitte & Dagalaiphe faisoient travailler aux mines & aux claies. Julien se chargea

des attaques & du soin d'empêcher qu'on ne tombât à l'improviste sur les machines, & qu'on n'y mît le feu. Au moment où les troupes demandoient avec vivacité le combat, le Duc Victor revint porter la nouvelle que les chemins étoient libres jusqu'à Ctésiphon. Cet avis remplit de joie les soldats; ils n'en furent que plus impatiens d'en venir aux mains, & attendirent en armes le signal.

Déjà le bruit des instrumens retentissoit de tous côtés. Les Romains, d'une voix menaçante & par de fréquentes courses en avant, provoquent l'ennemi qui, se confiant en son armure de fer, se croit à l'épreuve des traits; quelquefois nos gens joignent leurs boucliers & en forment une espece de tortue, dont l'inégale convexité se prête aux divers mouvemens qu'ils font. De leur côté les Perses, fermes sur leurs murailles, font tout ce qu'ils peuvent pour repousser & rendre inutiles ces efforts. Mais lorsqu'ils virent les assiégeans s'approcher sous la protection des claies d'osier, ils les chasserent au loin à coups de fleches, de gros cailloux, de torches

enflammées & de maillets : les baliſtes agirent alors avec fracas, en décochant des fleches & des javelots ſans nombre ; par-tout auſſi où les ſcorpions furent dirigés par des mains habiles, il en partit une pluie de pierres rondes. Après de fréquentes attaques des deux côtés, la chaleur augmentant, & l'ardeur du ſoleil devenant inſupportable, les combattans furent obligés de ſe retirer fatigués & couverts de ſueur : le lendemain on recommença à ſe battre de toutes façons avec la même fureur, & les partis ſe ſéparerent encore ſans le moindre avantage. L'Empereur qui partageoit tous les dangers, preſſoit la priſe de la ville ; il craignoit en perdant trop de temps, de négliger de plus grands objets ; mais dans les néceſſités les plus urgentes, un rien ſuffit ſouvent pour apporter un grand changement aux affaires. Au moment où les deux partis ſur le point de ſe ſéparer, ſe battoient, ce qui arrive ordinairement, avec moins d'opiniâtreté, un belier qu'on avoit amené peu auparavant, ayant été pouſſé mal à propos, renverſa la plus haute tour

conſtruite de briques, & ſa chute entraîna, avec un fracas horrible, celle du mur qui lui étoit contigu. Ici les aſſiégeans & les aſſiégés firent des prodiges de valeur, & ſe ſignalerent par les plus belles actions. Rien ne parut difficile aux Romains, animés par la colere & le reſſentiment. Rien n'effraya les aſſiégés pour défendre leur vie. Le jour qui baiſſoit termina ce combat ſi long-temps douteux, & qui avoit coûté tant de ſang. On penſa à ſe repoſer. Sur ces entrefaites on vint annoncer à l'Empereur occupé de ſoins qui le tenoient éveillé, que les légionnaires chargés de creuſer des mines, avoient, tandis qu'on ſe battoit ſur terre & au grand jour, fait des ſouterrains, planté des pieux, pénétré juſques ſous les fondemens, & qu'ils étoient prêts à percer s'il l'ordonnoit. La plus grande partie de la nuit étant paſſée, on donna le ſignal pour combattre, & l'on courut aux armes. Les murs furent à deſſein attaqués de deux côtés; par-là, les défenſeurs forcés à courir au ſecours, tantôt ici, tantôt là, ne purent entendre le bruit que faiſoient nos travailleurs, ce qui

mit ceux-ci en état de sortir de leurs mines sans trouver de résistance.

D'après cette disposition, nos attaques ayant donc attiré toute l'attention des assiégés, Exsupere, soldat du corps des Victorieux, & après lui le Tribun Magnus & le Notaire Jovien, suivis de plusieurs autres, volent hors de ces retraites; d'abord ils égorgent ceux qui habitoient la maison par laquelle ils avoient pénétré, ils marchent ensuite avec précaution, & tuent les sentinelles qu'ils rencontrent & qui s'occupoient, selon l'usage de ce peuple, à exalter dans des chansons la justice & le bonheur de leur Prince.

On se persuada d'autant plus que Mars lui-même (s'il est vrai que la majesté des Dieux leur permette de se confondre avec les hommes) avoit assisté Luscinus (*d*) lorsqu'il força le camp des Lucaniens, qu'on crut voir, dans la chaleur du combat, un homme armé & d'une figure colossale qui portoit des échelles, & qu'on fit inutilement le lendemain une revue

(*d*) *Voyez Valere-Maxime, Liv. I, Chap. 8, §. 6.*

exacte de l'armée pour le trouver : il n'eſt pas douteux cependant qu'un ſoldat qui auroit fait cette belle action, n'auroit pas héſité à ſe faire connoître. Mais ſi alors il reſta inconnu, ceux qui ſe comporterent ici vaillamment ne furent pas ignorés, ils obtinrent les couronnes obſidionales, & on loua publiquement leur bravoure, ſelon l'uſage des anciens. Enfin la ville ouverte & menacée de tous côtés de ſa deſtruction, fut envahie. Tout ce qu'on rencontra, tomba, ſans diſtinction d'âge ou de ſexe, ſous les coups du vainqueur irrité ; d'autres effrayés de leur perte prochaine, & qui ne voient que glaives & que feux, ſe précipitent volontairement du haut des murailles en déplorant cette derniere cataſtrophe, & attendent, avec des corps briſés, qu'on les prive d'une vie plus inſupportable que la mort même. Nabdates Gouverneur de la place fut fait priſonnier avec quatre-vingts de ſes gardes. Julien, doux & clément, ordonna qu'il fût gardé ſans qu'on lui fît le moindre mal. Le butin fut enſuite partagé ſelon les travaux & les mé-

rites de chacun. L'Empereur, qui se contentoit de peu, prit pour sa part & comme la récompense la plus précieuse de sa victoire, trois pieces d'or & un jeune enfant muet, mais qui par des gestes & des signes agréables exprimoit plusieurs choses qu'il savoit. Julien ne voulut ni voir, ni approcher aucune captive; on sait que les femmes Perses sont d'une beauté parfaite; c'est ainsi que ce Prince imita Alexandre & Scipion l'Africain, qui évitoient ces sortes d'occasions, pour ne pas se laisser vaincre par la volupté, après avoir triomphé des plus grands dangers.

Pendant le siege un de nos Ingénieurs, dont je ne me rappelle pas le nom & qui se tenoit derriere un scorpion, perdit la vie, ayant été atteint à la poitrine par une pierre que celui qui servoit cette piece n'avoit pas bien placée dans la fronde; ses membres furent déchirés au point qu'il fut plus possible de le reconnoître.

Des avis surs apprirent ensuite à Julien qui venoit de se mettre en marche, qu'un certain nombre d'ennemis

s'étoient embuchés autour des murailles, dans des creux & dans d'obscurs souterrains qui se trouvent en abondance dans ces quartiers, & qu'ils se préparoient à tomber sur notre arriere-garde. Une troupe de fantassins d'un courage éprouvé, fut envoyée pour les déloger de ces retraites; mais comme on ne put ni y pénétrer, ni engager ceux qui y étoient à en sortir pour combattre, on ferma l'entrée de ces cavernes avec du chaume & des sarmens auxquels on mit le feu; l'épaisse fumée qui entra dans ces especes de gorges, suffoqua quelques ennemis, la flamme en força d'autres à venir s'offrir à la mort, & le soldat, dès qu'il eut fait périr tous ces misérables, soit par le fer, soit par le feu, revint sans différer à ses drapeaux. C'est ainsi que tomba & fut réduite en cendres, par la valeur des Romains, une ville considérable & fort peuplée.

L'armée, après cette glorieuse expédition, traversa plusieurs rivieres sur des ponts, & parvint à deux forts construits avec de grandes précautions. Ici le Comte Victor qui nous précé-

doit rencontra le fils du Roi qui venoit de Ctéſiphon accompagné de grands Seigneurs & de beaucoup de troupes, pour nous diſputer le paſſage du fleuve; mais ce Prince ſe retira dès qu'il apperçut nos gens.

CHAPITRE V.

Les Romains attaquent & mettent en feu un château très-fort par ſon aſſiette & par ſes ouvrages.

L'ARMÉE continuant ſa marche, on arriva à des bois & à des campagnes couvertes d'une agréable variété de plantes; nous y trouvâmes un palais bâti dans le goût Romain, & le plaiſir que cela nous cauſa, fit qu'on le laiſſa ſubſiſter. Nous vîmes auſſi dans cet endroit une grande enceinte renfermée & deſtinée aux plaiſirs du Roi; il y avoit des bêtes ſauvages, des lions à longues crinieres, des ſangliers hériſſés, des ours tels qu'ils ſont en Perſe, redoutables au-delà de ce qu'on

peut imaginer, & d'autres animaux féroces d'une grandeur considérable : nos cavaliers briserent les portes de l'enclos, & tuerent toutes ces bêtes à coups d'épieux & de dards.

Ce terrain est fécond & cultivé ; la ville de Coche (*a*) nommée aussi Séleucie, n'en est pas fort éloignée. L'Empereur fit fortifier ici son camp à la hâte, & après avoir profité de la commodité des eaux & des pâturages pour rafraîchir pendant deux jours son armée, il prit les devants avec les coureurs, & parcourut cette ville abandonnée, que détruisit autrefois Vérus (*b*), & de laquelle sort un lac qui se décharge dans le Tigre. Il y vit un grand nombre de corps attachés à des gibets ; c'étoient les parens de celui qui avoit livré, comme nous l'avons rapporté, Pirisabore.

Ici fut brûlé vif le Gouverneur Nabdates qu'on avoit pris avec quatre-

(*a*) On croit qu'un lieu situé à une journée de *Bagdad*, & nommé *Al-Modain*, ce qui veut dire, les deux villes, représente *Coche* & *Ctésiphon* qui étoient vis-à-vis l'une de l'autre sur les rives opposées du Tigre : il paroît pourtant qu'il s'agit ici de *Zochase* dont parle *Zosime*, *Liv. III.*

(*b*) *Voyez ci-dessus Liv. XXIII, Chap. 6.*

vingts de ſes gardes à Maogamalcha, tant parce qu'ayant promis au commencement du ſiege de rendre la ville, il n'en avoit rien fait, & s'étoit opiniâtrément défendu, que parce qu'enflé d'orgueil d'avoir obtenu ſa grace, il oſoit tenir des diſcours inſolens ſur le compte d'Hormiſdas.

Nous eſſuyâmes un triſte échec à quelque diſtance de là ; tandis que trois cohortes de nos coureurs en étoient aux mains avec un corps de Perſes, qui étoient bruſquement ſortis de Ctéſiphon, un autre détachement ennemi qui vint par la rive oppoſée du fleuve, attaqua les bêtes de ſomme qui nous ſuivoient, les enleva & tua quelques-uns de nos fourrageurs qui s'étoient imprudemment écartés. Julien frémiſſant & plein de colere, quitta cet endroit ; tandis qu'il approchoit de Ctéſiphon, il trouva un château élevé & bien fortifié : ſuivi de peu de monde, il s'avance pour le reconnoître, & dans l'eſpérance qu'on ne l'appercevroit pas, il approche des murailles, juſqu'à la portée du trait. Mais il fut découvert, & auſſi-tôt expoſé à une décharge ſi furieuſe de traits,

traits, qu'il eût péri par une groſſe piece qui jouoit de deſſus la muraille, ſi les boucliers dont on le couvrit ne lui euſſent pas donné le temps de s'arracher à cet extrême danger; ſon Ecuyer qui étoit près de lui, fut bleſſé.

Cet incident l'irrita démeſurément; il réſolut d'attaquer le château: les aſſiégés qui comptoient beaucoup ſur la force de la place & ſur les ſecours du Roi, qui venoit à grands pas avec une puiſſante armée, ſe diſpoſerent à une vigoureuſe défenſe. Pendant qu'on préparoit les claies d'oſier & les autres attirails de ſiege, la lune qui éclairoit alors, découvrant à ceux qui étoient ſur les murailles ce qui ſe paſſoit au dehors, tout d'un coup la garniſon réunie fit une ſortie & tomba ſur une de nos cohortes dont elle fit un grand carnage; il y périt un Tribun qui voulut s'oppoſer au premier choc; dans le même temps d'autres Perſes venus, comme ils avoient fait peu auparavant, de la rive oppoſée du fleuve, attaquent nos gens, en tuent quelques-uns & en font d'autres priſonniers. La crainte que les

ennemis ne fussent en beaucoup plus grand nombre qu'ils n'étoient en effet, étonna d'abord le courage de nos soldats; mais revenus de cette frayeur, ils coururent en tumulte aux armes, & les instrumens militaires ranimant le reste des troupes, elles se hâterent avec fracas d'en venir aux mains; les assiégés effrayés à leur tour, rentrerent dans la ville sans avoir essuyé de perte.

L'Empereur indigné contre ceux qui avoient si lâchement soutenu le premier effort de l'ennemi, les dégrada & les fit passer dans la milice dont le service est plus onéreux. Ensuite plus acharné que jamais à la destruction de ce fort, devant lequel il avoit couru de si grands dangers, il y donna tous ses soins; toujours à la tête des troupes, on le voyoit au premier rang combattre avec intrépidité, donner l'exemple de la bravoure & l'exciter par ses éloges. Son courage qui brava tous les périls, tous les moyens d'attaque qu'on employa, & la valeur de ses troupes, triompherent enfin de la place qui fut réduite en cendres. Les grandes fatigues qu'on avoit essuyées

& ce qui reſtoit encore à faire, déterminerent Julien à donner du repos à ſon armée que tant de travaux avoient épuiſée ; il lui fit diſtribuer des vivres en abondance. On éleva un bon rempart, on creuſa de profonds foſſés qui furent garnis de fortes paliſſades, pour ſe garantir des bruſques attaques, auſſi bien que d'autres embûches que lui faiſoit craindre le voiſinage de Ctéſiphon.

CHAPITRE VI.

Julien tue dans un combat où il ne perd que ſoixante & dix hommes, deux mille cinq cents Perſes ; il harangue ſon armée & diſtribue pluſieurs couronnes.

DE là nous vînmes à la riviere de Naarmalcha, ce qui veut dire le fleuve royal. Il étoit alors à ſec. Trajan, & après lui Sévere l'avoient fait creuſer, pour en faire un vaſte canal qui pût recevoir les eaux de l'Euphrate & porter des navires juſqu'au Tigre. On

trouva que le plus sûr étoit de nettoyer d'abord cet endroit que les Perses qui craignoient l'usage qu'on en pourroit faire, avoient comblé de plusieurs grosses pierres. Julien le fit donc déblayer & les eaux s'y rendant aussitôt en abondance, la flotte après un chemin de trente stades, entra dans le Tigre que l'armée traversa sans perte de temps sur des ponts, pour marcher vers Coche. Nous fîmes halte, & nous reposâmes dans une campagne abondante qu'embellissoit des arbustes, des vignes, & des cyprès; il y avoit au milieu d'un bois agréable, une retraite charmante dont les différentes parties étoient ornées selon l'usage de cette nation, de peintures qui représentoient les animaux auxquels le Roi avoit coutume de donner la chasse; car les Perses n'aiment des peintures, que celles qui offrent l'image de meurtres & de combats.

Tout ayant répondu jusqu'ici à nos vœux, l'Empereur n'en devint que plus hardi, & comptant sur son bonheur qui jusques-là n'avoit souffert aucune atteinte, il forma plus d'une fois des entreprises presque téméraires. Il prit

donc des meilleurs navires qui portoient des vivres & des machines, les fit décharger & mit sur chacun quatre vingts hommes. Faisant ensuite trois divisions de sa flotte dont il garda auprès de lui la principale, il résolut d'en faire partir une, dès le commencement de la nuit, sous les ordres du Comte Victor, pour traverser le fleuve & occuper le rivage ennemi.

Les Généraux que ce hardi projet allarma, le prierent tout d'une voix de n'en pas tenter l'exécution; mais l'inébranlable Julien fit élever l'étendard & cinq galeres partirent aussitôt; à peine approcherent-elles du rivage, que les feux & les matieres combustibles dont on les accabla, les auroient réduites en cendres avec les soldats qui les montoient, si l'Empereur criant avec courage, que c'étoit là le signal de nos gens qui avertissoient qu'ils étoient les maîtres des bords du fleuve, n'avoit pas engagé par-là le reste de la flotte à forcer de rames. Les navires aborderent donc sans recevoir de dommage, & les soldats, quoiqu'incommodés par les pierres & les traits que l'ennemi leur décochoit

d'en haut, gagnerent après un combat opiniâtre, les hauteurs escarpées qui bordent le rivage, & s'y maintinrent.

L'histoire parle avec éloge de Sertorius qui passa le Rhône à la nage avec ses armes & sa cuirasse; ici quelques soldats en désordre & qui craignirent, après le signal donné, de ne pouvoir pas traverser, fermement attachés à leurs boucliers larges & creux, & qu'ils ne savoient pas trop bien diriger, suivirent de près les bateaux qui alloient fort vîte sur ce fleuve rapide & profond. Les Perses nous opposerent de nombreux escadrons de cavalerie. Leurs chevaux étoient bardés & caparaçonnés de cuirs épais, & leurs cavaliers tout couverts de lames de fer dont l'éclat éblouissoit. On avoit placé pour les soutenir des manipules d'infanterie qui avec des boucliers oblongs, creux, tissus d'osier, & garnis de cuirs cruds, manœuvroient en serrant leurs rangs. Après eux venoient des éléphans semblables à des collines mouvantes & dont les masses énormes avoient déjà plus d'une fois inspiré la terreur, & menacé de la

mort ceux qui en approcheroient.

Julien, suivant la disposition d'Homere, plaça entre les deux lignes l'infanterie dont il étoit moins sûr, de peur qu'étant à la premiere, & venant à lâcher le pied, elle n'entraînât le reste de l'armée dans une fuite honteuse, ou qu'occupant la derniere, elle ne pût impunément tourner le dos; pour lui, escorté d'un petit nombre de troupes légeres, il parcouroit les premiers & les derniers rangs. Dès que les armées furent en présence, les Romains couverts de leurs casques dont les aigrettes brilloient au loin, agiterent leurs boucliers & s'avancerent avec lenteur & en cadence, les coureurs commencerent le combat par des décharges d'armes de traits, & en un instant il s'éleva un tourbillon de poussiere. Les cris d'usage dans ces occasions, joints au bruit des instrumens qui animent le courage, firent qu'on en vint bientôt à se joindre & à combattre avec les piques & les épées; plus nos troupes avançoient, & plus elles se mettoient à l'abri des fleches. On voyoit Julien remplissant tour à tour les devoirs de général &

de soldat intrépide, se porter partout, soutenir ceux qui plioient, & ranimer ceux qui avoient besoin d'émulation. Enfin la premiere ligne des Perses s'ouvrit ; ils reculerent d'abord foiblement, puis à grands pas, leurs armes étant échauffées, & prirent le chemin de Ctésiphon ; nos troupes quoique fatiguées d'un combat qui avoit duré par une chaleur brûlante depuis le matin jusqu'au soir, les poursuivirent pourtant, & les prenant en queue les menerent battant avec leurs principaux chefs, Pygrane, le Surena & Narseus, jusques sous les murs de Ctésiphon ; elles seroient même entrées dans la ville confondues avec les fuyards, si le Général Victor blessé à l'épaule, ne les en eût empêchées des mains & de la voix ; il craignoit que nos gens imprudemment enfermés dans une ville d'où ils ne pourroient pas sortir, ne fussent enfin accablés par le nombre. Que les Poëtes célebrent les triomphes d'Hector, qu'ils élevent la valeur d'Achille ; que les siecles les plus reculés parlent avec éloges de Sophanes, d'Aminie, de Callimaque, de Cynægire, ces foudres de la Grece

qui ont brillé dans les guerres des Medes (*a*) ; il n'eſt perſonne qui oſe nier que pluſieurs de nos ſoldats ne ſe ſoient également illuſtrés dans cette journée, par des actions mémorables.

Après ce combat les troupes raſſurées & couvertes encore du ſang de l'ennemi, s'aſſemblerent autour de la tente de Julien pour le combler d'éloges & le remercier de ce que ſe montrant auſſi habile Général que vaillant ſoldat, il avoit ſi bien conduit la bataille, qu'environ deux mille cinq cents Perſes y avoient péri, tandis que nous n'avions perdu que ſoixante & dix hommes. Julien appelant par leurs noms la plupart de ceux qu'il avoit vu payer vaillamment de leurs perſonnes, leur diſtribua des couronnes navales, civiques & caſtrenſes. Ces ſuccès lui en firent eſpérer de plus grands, il voulut immoler beaucoup de victimes à Mars le Vengeur ; mais de dix beaux taureaux qu'il fit mener, neuf tomberent d'eux-mêmes avant que d'arriver à l'autel ; le dixieme rompit ſes liens, & traîné à grand'peine, il

(*a*) *Voyez Hérodote, Liv. VI, VIII, IX ; Juſtin, Liv. II ; Valere-Maxime, Liv. III, Chap. 2.*

offrit des signes de mauvais augure. Julien en fut si indigné, qu'il prit à haute voix Jupiter à témoin, qu'il ne sacrifieroit plus à Mars. Il n'eut pas le temps d'être parjure, puisqu'il mourut peu après.

CHAPITRE VII.

Julien rebuté du siege de Ctésiphon, fait brûler tous ses vaisseaux & s'éloigne du fleuve.

L'EMPEREUR tint ensuite conseil avec ses principaux Officiers sur le siege de Ctésiphon; le sentiment de quelques-uns fut, qu'il seroit téméraire & hors de saison d'attaquer cette ville, tant parce que sa situation la rendoit imprenable, que parce que Sapor approchoit avec une nombreuse armée. Julien approuva cet avis comme le plus sage, & détacha aussitôt Arinthée avec un corps d'infanterie qui fit un riche butin, soit en ravageant les quartiers d'alentour, & les campagnes qui abon-

doient en vivres & en beſtiaux, ſoit, en donnant la chaſſe à ceux des ennemis que la terreur avoit fait fuir dans d'épais ſentiers & dans de ſombres retraites qu'ils connoiſſoient à merveille. Pour lui que l'ambition dominoit & pouſſoit à étendre ſes conquêtes, au mépris de ce qu'on lui dit pour l'en détourner, & cenſurant ſes Généraux dont il croyoit que les conſeils étoient le fruit de la pareſſe & de l'amour du repos, il laiſſa le fleuve à gauche, réſolu ſous la conduite de malheureux guides, d'avancer à grands pas dans le pays. Armé, pour ainſi dire, du flambeau de Bellone il mit le feu à ſa flotte, & ne conſerva que douze navires des plus petits, qu'il fit mettre ſur des chariots pour s'en ſervir, en cas de beſoin, à conſtruire des ponts.

Il crut agir bien ſagement dans cette occaſion, puiſqu'il empêchoit par là que ſa flotte pût ſervir à l'ennemi, & que d'un autre côté, vingt mille hommes de ſon armée, employés dès le commencement de la campagne, à conduire ces bateaux, ſe trouvoient déchargés de ce ſoin. Cependant,

comme chacun murmuroit par la crainte des suites, & qu'il étoit clair qu'en cas d'échec, on seroit dans l'impossibilité de franchir des lieux arides & des montagnes extrêmement hautes pour regagner l'eau, les transfuges avouant encore dans les tourmens, qu'ils avoient fait un rapport infidele, il ordonna d'éteindre promptement les flammes; mais elles avoient fait des progrès si rapides, qu'on ne put sauver que douze vaisseaux que l'on mit à l'écart pour les garder. La flotte ainsi consumée mal à propos, Julien plein de confiance en son armée réunie, s'avança en force dans l'intérieur du pays où il trouva abondamment de la subsistance. Les ennemis, sur l'avis qu'ils en reçurent, mirent, pour nous faire tous périr par la disette, le feu aux pâturages & aux moissons; cet incendie nous empêcha d'avancer, & nous força d'en attendre la fin dans le camp. En attendant les Perses nous harceloient de loin; tantôt ils s'éparpilloient à dessein, tantôt ils nous attaquoient en corps, pour qu'il parût à ceux qui regardoient de loin, que les troupes du Roi les avoient joints,

& que nous cruſſions que c'étoit là ce qui les animoit aux attaques hardies qu'ils faiſoient. L'Empereur & les ſoldats s'affligeoient, la flotte étant détruite, de ne pouvoir plus jeter de ponts, ni marcher à l'ennemi qui approchoit à en juger par l'éclat des armes. A ce mal s'en joignoit un autre non moins conſidérable, c'eſt que, par les raiſons que nous avons déjà dites, ni le ſecours d'Arſace, ni celui des autres Généraux n'arrivoient pas.

CHAPITRE VIII.

Julien ne pouvant, ni conſtruire des ponts, ni joindre une partie de ſon armée, ſe détermine à retourner par la Cordouene.

LE Prince pour conſoler ſes ſoldats alarmés, ordonna de faire paroître les captifs qui étoient d'une taille grêle & fort maigres, ainſi que ſont preſque tous les Perſes; puis s'adreſſant aux Romains; « Voilà, dit-il, ceux que » les fils de Mars regardent comme

» de redoutables ennemis ; des che-
» vres difformes & hideuſes, &,
» comme l'expérience nous l'a tant
» de fois prouvé, des lâches qui jettent
» les armes & tournent le dos avant
» que de combattre. » Enſuite après avoir fait retirer les priſonniers, il délibéra ſur l'état préſent des affaires. On parla beaucoup, & l'armée cria inſolemment qu'il falloit retourner par le même chemin, mais le Prince s'y oppoſa avec force, & pluſieurs ſe joignirent à lui pour prouver que la choſe n'étoit pas praticable, puiſqu'on avoit tout détruit dans cette plaine immenſe, & que les hameaux qui reſtoient, étoient deſtitués de tout ; que les neiges & les glaces fondues inondoient tous les chemins, & que les torrens groſſis, faiſoient déjà déborder les rivieres ; qu'outre cela, c'étoit le temps où les chaleurs attiroient des nuées de mouches & d'inſectes qui déroboient en quelque ſorte la vue du ciel.

Après bien des indéciſions ſur le parti qu'on devoit prendre, on dreſſa des autels, on égorgea des victimes, on conſulta les Dieux, pour ſavoir

s'ils approuvoient que nous retournaſſions par l'Aſſyrie, ou que côtoyant les montagnes, nous fiſſions bruſquement le dégât de Chiliocome ſituée près de la Cordouene (*a*); les entrailles ne nous éclairerent ſur aucun de ces deux partis. On s'arrêta enfin, comme n'en ayant pas de meilleur, à celui d'atteindre la Cordouene. Le 16 de Juin, l'Empereur leva le camp, & s'étant mis en marche à la pointe du jour, on apperçut une fumée épaiſſe & un tourbillon de pouſſiere; on crut que c'étoient des ânes ſauvages qui ſont en grand nombre dans ces contrées, & qui marchent en troupe pour ſe garantir des attaques des lions. D'autres penſoient, que c'étoient les Sarraſins qui dans l'idée que Julien attaquoit Ctéſiphon, venoient ſe joindre à nous. D'autres enfin ſe figuroient, que c'étoient les Perſes qui ſe diſpoſoient à fondre ſur nous. Dans cette incertitude & pour prévenir toute ſurpriſe, on raſſembla les troupes au ſon des inſtrumens, pour s'ar-

(*a*) Contrée de la grande Arménie, qui, ſelon quelques-uns, fait partie aujourd'hui du pays des Curdes.

rêter près d'une riviere dans un vallon fleuri ; l'armée se rangea en rond après s'être fait une espece de rempart de ses boucliers, & nous nous reposâmes tranquillement. L'épaississement de l'air dura jusqu'au soir, & ne nous permit pas de voir ce qui avoit occasionné cette poussiere.

AMMIEN MARCELLIN.

LIVRE XXV.

CHAPITRE I.

Les Perſes attaquent les Romains qui étoient en marche, & ſont vigoureuſement repouſſés.

NOUS paſſâmes cette nuit qu'aucune étoile n'éclairoit, comme il arrive dans les momens critiques & dangereux, ſans que perſonne oſât ſe coucher ou fermer les yeux; les premiers rayons du jour découvrant au loin les cuiraſſes brillantes & les armures de fer des ennemis, nous comprîmes que les troupes du Roi étoient arrivées. A cette vue nos ſoldats pleins d'ardeur s'empreſſerent à en venir aux mains; mais l'Empereur leur défendit

de paſſer la petite riviere qui les ſéparoit des ennemis.

Il y eut à peu de diſtance du retranchement un ſanglant combat entre nos coureurs & ceux des Perſes. Machamée qui conduiſoit un de nos bataillons, tomba dans la mêlée; ſon frere Maurus qui fut depuis Duc de la Phénicie, vola à ſon ſecours, maſſacra le meurtrier de ſon frere, & renverſa tout ce qu'il rencontra; mais bleſſé enfin lui-même à l'épaule, il arracha à grand' peine de la mêlée, Machamée prêt d'expirer. Les deux partis étant également épuiſés par l'exceſſive chaleur & les fréquentes attaques, les eſcadrons ennemis furent enfin forcés de ſe retirer avec une perte conſidérable. Tandis que nous nous éloignions, les Sarraſins que la crainte que leur inſpiroient nos ſoldats, fit battre en retraite, ſe mêlerent avec les Perſes & eſſayerent de tomber ſur nos bagages; mais dès qu'ils apperçurent l'Empereur, ils ſe replierent ſur la cavalerie deſtinée à les ſoutenir.

Partis de là nous arrivâmes à un bourg nommé Hucumbra, nous y trou-

vâmes pendant deux jours au-delà du néceſſaire en proviſions de bouche, ainſi qu'en froment : nous brûlâmes tout ce que nous ne pûmes pas emporter. Le lendemain pendant que l'armée avançoit tranquillement, les Perſes attaquerent bruſquement ceux qui formoient ce jour-là notre arriere-garde, & ils l'auroient détruite ſans peine, ſi notre cavalerie répandue dans la plaine, s'appercevant auſſi-tôt du deſſein des ennemis, ne les eût repouſſés après en avoir bleſſé pluſieurs. Le Satrape Adace périt dans cette action ; c'eſt le même qui autrefois envoyé comme Ambaſſadeur à Conſtance, en fut très-bien reçu. On récompenſa comme il convenoit celui qui l'avoit tué, & qui préſenta les dépouilles de ce Général à Julien.

Nos légions accuſerent ce même jour un corps de cavalerie de s'être inſenſiblement retiré pendant qu'elles fondoient ſur l'ennemi, ce qui avoit preſque ébranlé le courage de l'armée. L'Empereur plein d'une juſte indignation, ôta à ce corps ſes étendards, briſa ſes piques, & condamna à marcher avec le bagage & les priſonniers

tous ceux qu'on accuſoit d'avoir lâché le pied ; quant à leur chef qui avoit vaillamment combattu, on le mit à la tête d'un autre eſcadron dont le Tribun fut convaincu d'avoir indignement tourné le dos. On dégrada encore quatre autres Tribuns coupables de la même infamie. Julien, vû la grandeur & le nombre des difficultés qui l'attendoient, ſe contenta de ce léger châtiment.

Après avoir marché ſoixante & dix ſtades, tous nos vivres étant épuiſés, les pâturages & les moiſſons en feu, chacun ſe chargea, autant qu'il le put, des grains & du fourrage qu'il tâcha d'arracher aux flammes. Nous quittâmes ce lieu, & l'armée entiere ſe rendit à un endroit nommé Maranga ; dès la pointe du jour nous apperçûmes une multitude immenſe de Perſes avec Merene, Général de la cavalerie, deux fils du Roi, & un grand nombre de Seigneurs. Ces troupes étoient pour ainſi dire, couvertes de fer, car d'épaiſſes lames de ce métal parfaitement ajuſtées aux jointures du corps, embraſſoient chacun de leurs membres. Leurs têtes étoient enve-

loppées de casques qui imitoient des faces humaines, & telles que des corps durs & solides, elles ne pouvoient être blessées que par les petites ouvertures faites pour les yeux & pour les narines; ceux d'entre eux qui devoient combattre avec des piques, étoient immobiles & sembloient attachés avec des chaînes d'airain; près d'eux étoient les archers, (leur grande habileté dans ce genre d'exercice a rendu célebre cette nation dès son origine) ils écartent les bras & tendent leurs arcs flexibles de maniere que la corde touche leur mamelle droite, tandis qu'ils tiennent de la main gauche la pointe du trait; puis avec une extrême adresse ils en décochent des fleches qui siflent en partant, & font de mortelles blessures. On voyoit ensuite de brillans éléphans; leurs effroyables gueules, leurs cris terribles & l'odeur qu'ils exhaloient, effrayoient les hommes & encore plus les chevaux. Ceux qui montoient ces animaux portoient à la main droite, depuis la défaite qu'ils avoient essuyée devant Nisibe, des couteaux à manches; si l'animal devenu furieux, cessoit d'obéir à son

maître, pour empêcher qu'en se tournant il n'écrasât l'armée qu'il devoit servir, on l'abattoit en lui enfonçant avec violence ce couteau entre la jointure qui sépare le cou & la tête.

L'expérience avoit montré à Hasdrubal, frere d'Annibal (*a*), que c'est ainsi qu'on ôte promptement la vie à ces animaux.

A la vue d'objets qu'il n'étoit pas possible de regarder sans effroi, l'intrépide Julien accompagné de ses cohortes & des principaux Officiers, rangea, ainsi que l'exigeoient les forces redoutables qu'il avoit à combattre, ses manipules en croissant, courba ses ailes; & de peur que les archers, s'ils tomboient sur nos bataillons, ne les missent en déroute, il avança au plus vîte pour rompre par là l'effet des traits de l'ennemi; puis donnant aussit-ôt le signal, l'infanterie Romaine qui fondit à rangs serrés sur le front épais des Perses, le renversa avec impétuosité : l'ardeur de combattre s'alluma au point, que le bruit des boucliers, les cris des combattans, & le

(*a*) Voyez ce qu'en dit Tite-Live, Liv. XXVII, Chap. 49.

fracas des armes alla toujours en augmentant; la campagne fut bientôt teinte de sang & jonchée des cadavres des Perses qui tomberent de tous côtés. Foibles dans la mêlée, ils trouverent de grandes difficultés à se battre corps à corps : l'habitude où ils étoient d'attaquer de loin, faisoit qu'aussitôt que quelques-uns de leurs corps plioient, ils cédoient comme la pluie que chasse le vent, & tout en fuyant ils lâchoient par derriere des fleches qui empêchoient de les poursuivre. Les Perses furent donc repoussés avec une vigueur étonnante, & nos soldats que l'excessive chaleur du jour avoit fatigués, pleins de l'espoir de nouveaux succès, rentrerent dans le camp au signal de la retraite. Les ennemis perdirent beaucoup plus que nous dans cette action. On regretta surtout parmi nos morts l'intrépide Vétranion qui commandoit la légion des Zianniens (*b*).

(*b*) Autrement *Tzanni*, ou *Thaanni*; ils étoient employés dans les Thraces. *Voy. Notice de l'Empire.*

CHAPITRE II.

L'armée éprouve la disette de blé & de fourrage. Julien est effrayé par des prodiges.

APRÈS trois jours de repos qu'on employa, tant à soigner ses propres blessures, que celles ce ses camarades, nous nous trouvâmes dans une destitution presque insoutenable de vivres; les blés & les pâturages ayant été brûlés, les hommes & les bêtes de charge furent réduits à la derniere extrémité; on distribua même au dernier des soldats qui souffroient de la faim, une grande partie des provisions destinées aux Tribuns & aux Comtes. L'Empereur pour qui l'on ne préparoit pas avec une profusion royale des mets délicats, mais qui se contentoit sous une tente peu spacieuse, d'une bouillie qu'un valet d'armée auroit dédaignée, s'oubliant pour ainsi dire lui-même, la partageoit encore avec les plus indigens. Ce Prince s'étant réveillé,

réveillé, selon sa coutume, après un sommeil inquiet & léger, pour rédiger, à l'exemple de César, ses pensées par écrit; pendant qu'il s'occupoit fortement au milieu de la nuit d'un sujet philosophique, apperçut, comme il en fit l'aveu à ses amis, la figure du Génie de l'Empire sous un extérieur défait & bien différent de ce qu'il étoit, lorsqu'élevé au titre d'Auguste, il lui apparut dans les Gaules. Sa tête & sa corne d'abondance étoient couvertes d'un voile, & il sortit ainsi d'un air triste du pavillon. Julien ne put se défendre dans le premier moment d'une impression de surprise; mais comme son ame étoit supérieure à toute espece de crainte, il s'abandonna aussi-tôt aux décrets du ciel; puis se levant au milieu de la nuit, il offrit des sacrifices pour détourner les maux qui le menaçoient: tandis qu'il s'acquittoit de ce devoir, il crut voir un sillon de lumiere qui semblable à une flamme qui tombe, s'évanouit après avoir traversé l'air; il fut saisi d'effroi en pensant que c'étoit peut-être là l'étoile menaçante de Mars. Cet éclat de lumiere étoit ce

que nous nommons météore brillant (*a*), qui ne tombe jamais sur la terre, ni ne la touche. Car on peut à bon droit regarder comme profane & comme insensé quiconque s'imagine que des corps puissent tomber du ciel. Ces phénomenes se font en plus d'une maniere; il suffira d'en indiquer quelques-unes. Il est des Philosophes qui pensent que des étincelles qui s'échappent de l'éther, s'éteignent, parce qu'elles n'ont pas assez de force pour aller plus loin, ou que des jets de lumiere dardés sur d'épais nuages produisent par un choc violent cette scintillation, ou enfin lorsque quelque lumiere s'attache à un nuage, y prend la forme d'une étoile, court tant qu'elle est nourrie, pour ainsi dire, par une matiere ignée, & s'épuisant ensuite dans l'immensité de l'espace, se dissout en un corps aërien, & se confond dans la substance même, qui par son vio-

(*a*) Ces rapides sillons de lumiere tenoient lieu de présages depuis long-temps. *Voy. l'Iliade, Liv. IV.* M. de R. a ainsi rendu la pensée d'Homere :

Comme un astre éclatant qui descend sur les mers,
Et de sillons de feux embrasant son passage,
Ebloui le Pilote étonné de présage.

lent frottement l'avoit échauffée. Julien manda en toute hâte, avant que le jour parût, les Aruſpices Etruſques, & les ayant conſultés ſur ce que lui annonçoit cette ſorte d'aſtre qui lui étoit apparu, ils répondirent qu'il devoit s'abſtenir ſoigneuſement de toute entrepriſe; qu'il paroiſſoit par les livres de Tarquitius (*b*), à l'article qui traite des prodiges, qu'il falloit, lorſqu'une flamme avoit été vue au ciel, ſe garder de combats & de tout ce qui y a quelque rapport. Mais comme Julien mépriſoit ces prédictions ainſi que bien d'autres choſes, les Aruſpices le conjurerent de retarder au moins ſa marche de quelques heures; il réſiſta encore à ces inſtances, s'oppoſa à tout ce que leur art put lui dire, & le jour étant venu, il leva ſon camp.

(*b*) *Vide Pithœi. adverſ. Lib. I, Cap. 22.*

CHAPITRE III.

L'Empereur qui avoit oublié sa cuirasse, se jette imprudemment dans la mêlée pour repousser les Perses qui l'assaillent de tous côtés ; il est blessé d'un coup de javelot, & porté dans sa tente.

LES Perses qui, par les pertes fréquentes qu'ils avoient faites, redoutoient les combats réglés, nous suivoient en nous dressant des embûches, & observoient des hauteurs nos troupes qui marchoient de l'autre côté, afin que nos soldats s'appercevant de cette manœuvre, ne pussent de tout le jour s'arrêter à élever un rempart, ni se fortifier par des palissades. Pendant qu'on couvroit puissamment les flancs & que l'armée, vu la situation du terrain, défiloit en bataillons carrés, quoique peu serrés, on annonça à Julien qui avoit pris les devants pour reconnoître, & qui n'étoit pas encore armé, que l'arriere-

garde venoit d'être attaquée ; frappé de ce contre-temps, & oubliant ſa cuiraſſe, il ſaiſit dans le trouble un bouclier : pendant qu'il vole où le danger demandoit ſa préſence, il apprend que l'avant-garde qu'il vient de quitter, eſt également aſſaillie ; au moment où il court, au mépris de tous les dangers, pour y rétablir les affaires, un corps de Parthes armés de toutes pieces attaque notre centre, d'où ſe répandant ſur l'aile gauche qui avoit plié, il accabloit à coups de traits & de piques, nos gens qui ne pouvoient ſoutenir les cris, & la puanteur des éléphans. Mais à la vue de Julien qui affronte les plus grands périls, notre Infanterie légere prend les Perſes à dos & taille en piece les jarrets des hommes & des éléphans. L'Empereur qui voit fuir l'ennemi, l'indique des mains & de la voix, & animant ſes troupes à la pourſuite, s'abandonne imprudemment avec elles. Les cavaliers de ſa garde que la terreur avoit diſperſés, l'exhortent à éviter cette foule de fuyards, plus redoutables que ne le ſeroit dans ſa chute la cime d'une montagne ; mais

tout à coup (& on ne sait pas d'où partit le trait) le javelot d'un cavalier effleurant le bras du Prince, lui perça les côtes & resta attaché au foie; il se coupa les doigts de l'effort qu'il fit pour arracher ce fer qui étoit tranchant des deux côtés; renversé de cheval, ceux qui étoient autour de lui, le relevèrent aussi-tôt & le portèrent au camp où on pansa sa blessure. Peu après la douleur diminua; Julien revenu à lui, & opposant un courage intrépide au mal, demanda ses armes & son cheval pour retourner au combat ranimer ses troupes, & faire voir que tranquille sur son sort, il s'occupoit vivement de celui des autres; il imita ici, quoique dans des circonstances différentes, la fermeté d'Epaminondas (*a*), ce Général célebre, qui blessé à mort à Mantinée & tiré de la mêlée, demanda avec inquiétude son bouclier; on ne le lui eut pas plutôt montré, que plein de joie il expira de sa blessure, & cet homme intrépide parut moins sensible à la perte de sa vie qu'à celle de cette

(*a*) *Voyez Valere-Maxime, Liv. III, Chap. II, §. 5; Justin, Liv. VI, Chap. 8.*

arme. Les forces de Julien ne répondirent pas à ſon ardeur, & le ſang qu'il perdoit en abondance, ne lui permit pas de ſe remuer; il renonça même à l'eſpoir de vivre dès qu'on lui eut dit que l'endroit où il ſe trouvoit s'appeloit Phrygie. C'étoit là qu'on lui avoit prédit que le deſtin mettroit un terme à ſes jours.

Il n'eſt pas croyable à quel point la vue de Julien, ramené au camp, remplit les ſoldats de douleur, & du déſir de le venger; ils frappoient les boucliers de leurs javelots, réſolus à périr ſi le ſort l'exigeoit. Privés de leur chef, malgré le tourbillon de pouſſiere qui les aveugloit, & l'abattement que leur cauſoit l'exceſſive chaleur, ils ne ſuivirent que leur déſeſpoir & ſe battirent en furieux. Les Perſes de leur côté ſe rendoient en quelque ſorte inviſibles aux Romains, par une nuée de traits qu'ils décochoient; leurs éléphans qui les précédoient lentement, effrayoient les hommes & les bêtes par leurs énormes maſſes & leurs aigrettes flottantes. On entendit au loin le choc des armes, les accens plaintifs de ceux qui

tomboient, le cliquetis des épées, & le bruit des chevaux, jusqu'à ce qu'enfin la nuit termina le combat, & sépara les deux partis fatigués & assouvis de carnage. Cinquante Seigneurs & Satrapes avec un grand nombre de Perses périrent dans cette action. Merena & Nohodares, Généraux du premier rang, furent de ce nombre.

Que les partisans de l'antiquité s'étonnent des vingt batailles que livra Marcellus (*b*) en divers endroits; qu'elle y joigne toutes les couronnes militaires de Sicinius Dentatus (*c*); qu'elle admire encore, je le veux, vingt-trois blessures que reçut dans différens combats Sergius (*d*), dont Catilina, le dernier de sa race, souilla

(*b*) Marcus Claudius Marcellus qui fut cinq fois Consul. Plutarque remarque qu'on l'appeloit l'*épée des Romains*. Pline, *Liv. VIII*, *Chap. 25*, lui attribue plus de vingt victoires; car en parlant de César, il dit: *Il combattit cinquante fois en batailles rangées; en quoi il eut seul l'avantage sur Marcus Marcellus qui en avoit livré trente-neuf.*

(*c*) *Valere-Maxime*, *Liv. III*, *Chap. 2*, §. *24*. *Aulu-Gelle*, *Liv. II*, *Chap. 11*, dit qu'on l'appeloit l'Achille Romain, qu'il se trouva à cent vingt combats. Voyez encore *Pline*, *Liv. VII*, *Chap. 28*.

(*d*) Il s'appeloit Marcus Sergius Silus. *Voyez Pline*, *Liv. VII*, *Chap. 28*.

pour toujours l'éclat de ces belles actions.

La douleur empoisonna beaucoup cependant ces heureux succès. Car depuis la retraite de Julien, l'aile droite plia par la mort d'Anatolius, qui étoit alors Grand-Maître des Offices, le Préfet Sallustе courut risque de la vie, & ne fut délivré, Sophorius son conseiller étant mort, que par les soins de son appariteur; quelques soldats s'emparerent après bien des dangers d'un petit fort voisin d'où ils purent au bout de trois jours rejoindre l'armée.

En attendant, Julien couché dans sa tente, parla en ces termes à ceux qui l'environnoient, & qui étoient dans la tristesse & dans l'abattement.

« Le temps est venu, mes chers » amis, où il faut quitter, quoique » de bonne heure, la vie. En débi- » teur de bonne foi, je la rends avec » joie à la nature qui la redemande, » & non à regret & à contre-cœur, » comme on pourroit le penser. Inf- » truit par tous les Philosophes de la » supériorité de l'ame sur le corps, » & considérant combien un fort

» avantageux eſt préférable à un moin-
» dre, j'ai plus de ſujet de me ré-
» jouir que de m'affliger. J'obſerve
» auſſi, que les Dieux ont plus d'une
» fois accordé la mort aux gens de
» bien, comme une très-grande ré-
» compenſe. Je mets au nombre de
» leurs bienfaits ce courage qui m'a
» ſoutenu ſous le poids d'entrepriſes
» périlleuſes, & empêché de céder
» ou de m'oublier; l'expérience m'a
» prouvé que les maux triomphent
» des lâches, & qu'ils fuient devant
» ceux qui leur réſiſtent. Je ſuis ſans
» remords; je ne me reproche aucun
» crime commis, ſoit pendant mon
» exil & ma vie privée, ſoit depuis
» que j'ai pris les rênes de l'Empire;
» je l'ai reçu des Immortels comme
» un dépôt, je me flatte de l'avoir
» conſervé pur, en gouvernant avec
» modération, & en ne faiſant ou ne
» ſoutenant jamais la guerre qu'après
» un mûr examen. Si l'avantage &
» l'utilité que j'eſpérois n'a pas tou-
» jours répondu à mon attente, c'eſt
» parce que les Dieux diſpoſent des
» événemens. Convaincu qu'un bon
» Prince ne doit ſe propoſer d'autre

» but que l'intérêt & le bonheur de
» ſes peuples, j'ai toujours eu, vous
» le ſavez, plus d'inclination pour la
» paix, & j'ai banni de toute ma con-
» duite la licence, cette deſtructrice
» des mœurs & des fortunes. Par-tout
» où la République, que j'ai conſ-
» tamment regardée comme une mere
» reſpectable, m'a expoſé au danger,
» je m'y ſuis porté avec joie, & me
» ſuis accoutumé à fouler courageu-
» ſement aux pieds les diſgraces du
» ſort. Je ne rougis point d'avouer
» que le coup dont je meurs m'a été
» prédit il y a long-temps. Je bénis
» l'Être Suprême de ce que je ne ter-
» mine pas ma carriere par la trahi-
» ſon, par de longues & cuiſantes in-
» firmités, ou par le ſupplice des cri-
» minels, mais au milieu du cours
» brillant d'exploits qui m'ont mérité
» ce trépas honorable. On a raiſon
» de regarder comme lâche & timide
» tout homme qui déſire la mort lorſ-
» qu'il ne le faut pas, & qui la craint
» lorſqu'il eſt temps de la recevoir.
» Mes forces ne permettent pas de
» vous en dire davantage. C'eſt à
» deſſein que je ne vous nomme point

» mon ſucceſſeur : je pourrois ne pas
» indiquer le plus digne, ou en nom-
» mant celui que je croirois le plus
» capable, l'expoſer au plus grand
» danger par cette préférence. Tel
» qu'un tendre fils, je ſouhaite que
» la République trouve, après ma
» mort, un chef qui ſoit digne d'elle. »

Depuis ce diſcours prononcé tranquillement, il diſtribua à ſes amis les biens qu'il tenoit de ſa famille, & demanda des nouvelles du Grand-Maître des offices Anatolius; le Préfet Salluſte lui ayant dit pour toute réponſe qu'il étoit heureux, il comprit qu'il étoit mort & gémit de ſa perte, lui que la ſienne propre touchoit ſi peu; il cenſura vivement & avec toute ſa dignité les aſſiſtans qui fondoient en larmes, leur diſant qu'il n'étoit pas ſéant de pleurer un Prince qui alloit s'élever au ſéjour des aſtres. Ils ſe turent, & il raiſonna enſuite profondément avec les Philoſophes Maxime & Priſcus ſur la nobleſſe de l'ame : ſa plaie ſe rouvrit, & l'enflure arrêtant la circulation, après avoir bu de l'eau froide qu'il demanda, il expira ſans efforts dans la nuit, à l'âge de trente-deux

ans. Il étoit né à Conſtantinople, il perdit dans ſa jeuneſſe Conſtance ſon pere, qui à la mort de ſon frere Conſtantin, périt au milieu de cette foule de ſucceſſeurs, & ſa mere Baſiline, qui étoit d'une illuſtre & très-ancienne famille.

CHAPITRE IV.

Vertus & vices de Julien. Sa figure & ſa taille.

CE Prince mérite aſſurément d'être compté parmi les Héros, tant par les grandes actions qu'il a faites, que par l'éclat du Trône qu'il illuſtra. Les Philoſophes nous parlent de quatre vertus cardinales, de la tempérance, de la prudence, de la juſtice, du courage, & d'autres qui les accompagnent & qui viennent d'objets qui ſont hors de nous, telles ſont la ſcience militaire, l'autorité, le bonheur & la bienfaiſance; Julien les cultiva toutes avec un ſoin égal. Il ſe diſtingua d'abord

par une chasteté si parfaite, qu'il ne se permit pas le moindre excès en amour depuis qu'il eut perdu sa femme ; il avoit présent à l'esprit le mot rapporté par Platon, c'est que Sophocle le tragique à qui l'on demandoit dans sa vieillesse, s'il s'amusoit encore avec des femmes, répondit que non, & ajouta qu'il se réjouissoit de s'être soustrait à ce goût, comme à l'esclavage d'un maître violent & cruel. Pour s'affermir davantage encore dans cette habitude, Julien se rappeloit fréquemment la maxime du lyrique Bacchylide qu'il lisoit avec plaisir, & qui dit : *qu'ainsi qu'un habile peintre fait embellir un visage, de même la chasteté releve la conduite de ceux qui veulent se distinguer du vulgaire.* Julien évita tellement dans l'ardeur de sa jeunesse tout excès en ce genre, que ceux qui l'environnoient & le suivoient dans sa vie privée, n'eurent jamais sur cet article (ce qui n'est pas fort commun) le plus léger soupçon contre lui. Cette vertu s'accrut encore & se fortifia toujours plus, par le peu de nourriture & de sommeil qu'il prenoit, soit pendant la

paix, soit pendant la guerre. Durant la paix, la modicité & la quantité de ses alimens, faisoient l'admiration de ceux qui l'approchoient, & indiquoit un homme prêt à vivre en Philosophe; dans ses diverses campagnes on le vit quelquefois faire debout, comme les soldats, un repas court & simple.

Après avoir réparé par un peu de sommeil les forces de son corps endurci aux fatigues, il visitoit lui-même les sentinelles & les postes, & retournoit ensuite à ses doctes occupations. Que si quelqu'un pouvoit nous instruire de tout ce qu'il faisoit pendant la nuit, on verroit quelle prodigieuse différence il y avoit entre certains Princes & celui-ci, qui ne se permettoit pas même les plaisirs que semble demander nécessairement la nature. Il donna plusieurs preuves de sa prudence; je n'en alléguerai qu'un petit nombre d'exemples. Il déploya d'aussi grands talens durant la guerre que durant la paix; il se piquoit d'être affable, & n'exigeoit précisément que ce qui ne l'exposoit ni au mépris, ni à l'insolence; ses vertus étoient au-dessus de son âge. Il

aimoit toutes les connoiſſances ; on trouva quelquefois en lui un juge inexorable & un cenſeur très-rigide ſur l'article des mœurs. Il plaiſantoit agréablement ſur les richeſſes, & mépriſoit tous les biens du monde ; enfin il diſoit qu'il étoit indigne d'un ſage, attendu qu'il a une ame, *d'aſpirer à être loué pour les qualités du corps.* Pluſieurs exemples prouvent par combien d'actes d'équité il ſe diſtingua ; d'un côté, parce que ſelon la nature des choſes & la qualité des perſonnes, il étoit terrible ſans cruauté ; de l'autre, parce qu'il réprimoit les vices, ſans infliger beaucoup de châtimens ; & qu'il menaçoit plus du glaive, qu'il n'en faiſoit uſage ; enfin pour ne pas raſſembler ici tout ce que je pourrois dire, on ſait qu'il ſe vengea avec tant de modération, de quelques ennemis qui avoient ouvertement tramé contre lui, qu'il adoucit par ſa bonté naturelle la rigueur des ſupplices qu'ils méritoient. Son courage parut encore au milieu des divers combats qu'il livra, dans les fréquentes guerres qu'il ſoutint, & des froids exceſſifs & des chaleurs brûlantes qu'il ſupporta. On

demande dans le ſoldat les qualités du corps, & dans un Général celles de l'eſprit. Il fondoit avec intrépidité ſur des ennemis féroces, & quelquefois il oppoſa ſon corps comme une barriere, à la fuite de ſes gens. Toujours à la tête des troupes, lorſqu'il détruiſit les Provinces des Germains furieux, ou lorſqu'il fut queſtion de marcher au milieu des ſables arides de la Perſe, il augmenta la confiance du ſoldat. Des traits ſans nombre & fort connus prouvent juſqu'où alloit ſon habileté dans l'art militaire; ſa conduite dans les ſieges des villes & des forts, au mépris des plus grands dangers; la variété de ſes ordres de batailles; la ſageſſe & la prudence avec laqueile il prenoit ſes camps, & ſes précautions pour pourvoir à la ſureté des détachemens & des poſtes avancés. Il ſut ſe donner tant d'autorité, qu'on le craignoit, quoiqu'on l'aimât auſſi tendrement qu'un camarade qui partageoit les travaux & les dangers; on le vit dans les momens les plus critiques, infliger des peines aux lâches; nous avons déjà dit, que n'étant encore que Céſar il eut l'art

de conduire ſes troupes, ſans qu'elles euſſent de ſolde, contre des nations féroces; parlant avec courage à ceux qui murmuroient, il ſuffiſoit pour les tancer qu'il menaçât de reprendre la vie privée; parmi les exemples nombreux que je pourrois donner, de l'aſcendant qu'il avoit pris, je me bornerai à dire, qu'il ne lui fallut qu'un mot d'exhortation pour conduire les Gaulois accoutumés au froid & au climat du Rhin à travers de vaſtes pays, & par la brûlante Aſſyrie, juſques ſur les frontieres des Medes.

Il fut ſi heureux, que porté en quelque ſorte ſur les ailes d'une fortune favorable, il vint à bout par ſes glorieux triomphes, des plus grands obſtacles; après qu'il eut quitté l'Occident, les nations qui l'habitent, comme s'il eût pacifié le monde avec un ſceptre magique, furent tranquilles juſqu'à ſa mort; il donna beaucoup de marques inconteſtables de libéralité, n'impoſa que des charges fort légeres, diſpenſa du Coronaire & des dettes trop arriérées, rendit les droits des particuliers égaux à ceux du fiſc, fit grace aux villes des

tributs, & les remit en poſſeſſion de leurs terres, excepté de celles que les gens, autrefois en place, avoient vendues comme s'ils en avoient le droit. Il penſoit ſi peu à accumuler de l'argent, qu'il le croyoit bien mieux entre les mains des propriétaires; il alléguoit quelquefois, ce qu'*Alexandre le Grand, à qui l'on demandoit où étoit ſon tréſor*, répondit avec bonté, *chez mes amis.*

Après avoir parlé, quoique ſuccinctement de ce que nous avons pu connoître de ſes vertus, paſſons à ſes défauts. Il étoit trop vif, mais il avoit auſſi cela de bon, qu'il permettoit qu'on le reprît, lorſque ſa vivacité l'emportoit trop loin. Il parloit beaucoup, & gardoit rarement le ſilence; ſon goût pour la divination étoit ſi grand, qu'on peut le comparer à cet égard à Hadrien: plus ſuperſtitieux, qu'obſervateur fidele des cérémonies, il égorgeoit avec profuſion tant de victimes, qu'on crut qu'il n'y auroit pas aſſez de bœufs, s'il revenoit vainqueur des Parthes. Il reſſembloit en cela, à ce Céſar Marcus, duquel on diſoit: *Les bœufs blancs au Céſar Mar-*

cus. Salut. C'eſt fait de nous ſi vous triomphez (*a*). Amateur des applaudiſſemens du peuple, il tiroit vanité avec plus de joie qu'il ne convenoit des plus petites choſes, & affectoit, pour paroître populaire, de s'entretenir ſouvent avec les gens du plus bas étage: par-là, comme il le diſoit lui-même, on pouvoit croire que la juſtice qu'Aratus ſuppoſoit s'être retirée dans le Ciel, indignée des vices des mortels, en étoit redeſcendue ſous ſon regne; mais il s'oublioit quelquefois, par des démarches qui le mettoient en contradiction avec lui-même. Car s'il fit des Edits modérés, il en fit quelques uns auſſi, quoique en petit nombre, qui ordonnoient ou défendoient deſpotiquement certaines choſes; telle fut la défenſe dure qu'il fit aux Rhéteurs & aux Grammairiens Chrétiens d'enſeigner, tant qu'ils n'abjureroient pas leur culte. Il fut encore blâmable en ce qu'il permit qu'on forçât contre

(*a*) Séneque, (*Liv. III, Chap. 27, des Bienfaits,*) rapporte qu'un Sénateur nommé Rufus s'oublia dans un feſtin au point de dire tout haut, qu'il ſouhaitoit qu'Auguſte ne revînt pas d'un voyage qu'il alloit faire, *& que les taureaux & les veaux faiſoient le même vœu.*

l'équité quelques perſonnes, ſoit des étrangers, ſoit de ceux que leurs privileges ou leur origine en exemptoit, à entrer dans divers corps municipaux. Quant à ſon extérieur, il étoit d'une taille médiocre, ſes cheveux, comme s'il les eût toujours peignés, étoient doux; ſa barbe hériſſée ſe terminoit en pointe, le feu qui brilloit dans ſes beaux yeux, indiquoit que ſon ame ſe trouvoit à l'étroit dans ſon corps; ſes ſourcils étoient agréables, & il avoit le nez fort droit, la bouche un peu trop fendue, la levre inférieure pendante, le cou gros & courbé, & les épaules larges & épaiſſes. Depuis la tête aux pieds il étoit bien proportionné, ce qui le rendoit robuſte & excellent pour la courſe.

Que ſes détracteurs, qui l'accuſent d'avoir ſuſcité des guerres funeſtes à la République, ſachent que dans le vrai ce n'eſt point à Julien, mais à Conſtance, qui acquieſça avec trop de facilité, comme nous l'avons détaillé plus haut, aux menſonges de Métrodore, qu'il faut attribuer les entrepriſes contre les Parthes. C'eſt à cela qu'il faut attribuer encore la ruine de

nos armées, la captivité de plusieurs de nos soldats, la destruction de nos villes, la prise & la démolition de nos forts, les dépenses excessives qui ont épuisé nos Provinces, & l'effet des menaces des Parthes, qui ont porté la désolation depuis les frontieres de la Perse, jusqu'au sein de la Bithynie & des rives de la Propontide. L'acharnement de la guerre ne faisoit qu'augmenter dans les Gaules; les Germains répandus sur notre territoire menaçoient de passer les Alpes, pour ravager l'Italie : après des revers sans nombre & inouis, il ne restoit que des sujets de larmes & de terreur; le souvenir de ce qui s'étoit passé, accabloit, & l'idée de ce qu'on avoit encore à redouter, glaçoit d'effroi. A peine Julien envoyé, tout jeune qu'il étoit, dans cette partie occidentale en qualité de César, y fut-il arrivé, que traitant ces Rois en vils esclaves, il remédia à tout avec une célérité admirable. Et pour restaurer aussi promptement l'Orient, il attaqua les Perses, dont il auroit surement triomphé & remporté le surnom de Persique, si le Ciel eût secondé ses desseins & ses

entrepriſes. Il eſt des gens qui blâment ce Prince, quoiqu'il ait triomphé par-tout, d'avoir imité ces téméraires qui, après avoir été vaincus dans des combats, ou après être échappés au naufrage, bravent encore les coups ou la tempête.

CHAPITRE V.

Jovien Primicere des Gardes eſt tumultuairement élu Empereur.

ON n'eut pas le temps de s'abandonner aux gémiſſemens, & à la douleur. Après avoir eu ſoin du corps du défunt, autant que les circonſtances le permettoient, & ſelon qu'il l'avoit ordonné lui-même ; dès le lendemain matin qui étoit le 27 de Juin, l'armée qu'environnoient de tous côtés les Perſes, aſſembla ſes Généraux, ainſi que les premiers Officiers des légions & de la cavalerie, pour s'occuper de l'élection d'un chef. Arinthée, Victor, & ceux qui reſtoient encore de la cour de Conſtance, s'étant brouillés, ſe

ſéparerent, & penſerent, chacun de ſon côté, à choiſir dans ſon parti un ſujet capable : Névitte, au contraire, Dagalaiphe, & d'autres qui tenoient le premier rang parmi les Gaulois, le chercherent dans leur corps. Tandis qu'ils héſitent, les ſuffrages ſe réunirent tout d'une voix en faveur de Salluſte : mais il s'excuſa, alléguant ſon âge & ſes infirmités ; un ſoldat diſtingué qui vit l'extrême obſtination de cet Officier à refuſer, s'écria : « Eh » mes amis, que feriez-vous dans ce » moment, ſi l'Empereur abſent, ce » qui ne ſeroit pas ſans exemple, » vous eût chargés du ſoin de cette » guerre ? Mettant à part toute autre » conſidération, votre principal objet » ne ſeroit-il pas d'arracher le ſoldat » aux maux qui le menacent ? Faites-le » donc à préſent, & ſi nous ſommes » aſſez heureux pour rentrer dans la » Méſopotamie, c'eſt alors que les » deux armées réuniſſant leurs ſuffra- » ges, éliront légitimement un Empe- » reur ». Mais dans ce court intervalle, & pendant qu'on délibéroit encore, quelques turbulens, comme il arrive dans les grands embarras, élirent Jovien,

Jovien, chef des Gardes, & qui n'avoit qu'une réputation médiocre du côté de ſon pere ; car il étoit fils de ce Comte Varronianus ſi connu, qui avoit quitté depuis peu le métier des armes, pour mener une vie tranquille. Révêtu à la hâte des ornemens de la royauté, & tiré bruſquement de ſa tente, Jovien parcourut donc les rangs de l'armée qui ſe diſpoſoit à partir. Comme elle occupoit un terrain de quatre milles, les troupes qui étoient devant les étendards, entendant proclamer Jovien Auguſte, répéterent plus fort encore les mêmes cris, frappées de la reſſemblance du nom, qui ne différoit que d'une lettre, & crurent, par ces acclamations qu'on avoit coutume de donner à Julien, qu'il étoit rétabli ; mais lorſqu'elles virent la figure longue & courbe de Jovien, convaincues de la mort de leur Prince, elles verſerent des larmes, & s'abandonnerent à la triſteſſe ; un cenſeur rigide, qui condamneroit légérement ce qui ſe fit dans cette occaſion, blâmeroit avec plus d'équité encore des nautoniers, qui après avoir perdu leur pilote habile, confieroient

au milieu des flots & de la tempête, le soin du vaisseau, à celui des compagnons de leur péril qui s'offriroit le premier à leurs regards.

L'aveugle fortune régla donc ainsi les choses. L'enseigne des Joviens que commandoit autrefois Varronianus, s'étant brouillé avec Jovien lorsqu'il n'étoit que simple particulier, pour avoir parlé inconsidérément de son pere, craignit un ennemi qui venoit d'être élevé au rang suprême, & prit le parti de passer chez les Perses; admis devant Sapor qui déjà s'avançoit, il lui annonça que le Prince qu'il craignoit, venoit d'expirer, & qu'au milieu du tumulte, les goujats de l'armée avoient élevé comme un fantôme, Jovien simple garde, homme foible & mou. L'orgueil de Sapor se réveilla à la nouvelle de ce bonheur inattendu qu'il avoit toujours souhaité en tremblant. Il détacha un corps considérable de cavaliers de sa garde, qu'il joignit à ceux qui avoient combattu contre nous, afin qu'ils pussent promptement tomber sur notre arriere-garde.

CHAPITRE VI.

Les Romains qui se hâtent de quitter la Perse, sont fréquemment attaqués, pendant leur marche, par les Perses & par les Sarrasins, qui sont obligés de se retirer après avoir beaucoup perdu.

TEL étoit l'état des affaires, tant de notre côté, que de celui des Perses; on consulta les victimes, & les entrailles des animaux en faveur de Jovien; les réponses furent que sa perte seroit complette s'il se retranchoit, comme il l'avoit résolu, mais qu'il vaincroit s'il se mettoit en marche. Nous commençâmes donc à marcher, & les Perses nous attaquerent avec les éléphans qui les précédoient. Les cris & la marche de ces animaux jeta d'abord le trouble parmi nos gens & nos chevaux; les Joviens (*a*) cependant & les Herculiens après avoir tué quelque monde à l'ennemi, opposerent

(*a*) *Voyez Notice de l'Empire.*

une vigoureuſe réſiſtance à ces cavaliers qui étoient couverts de fer. Deux autres légions (*b*) vinrent enſuite au ſecours de leurs camarades qu'on ſerroit de près, tuerent deux éléphans, & beaucoup de Perſes ; il périt à la gauche des hommes d'une grande valeur, Julien, Macrobe, & Maxime, Tribuns des premieres légions de l'armée. On les enſevelit ſelon que les circonſtances le permirent ; ſur le ſoir comme nous doublions le pas pour arriver à un fort nommé Sumere, nous reconnûmes le corps d'Anatolius étendu par terre, on l'inhuma à la hâte. Nous fûmes joints ici par ſoixante ſoldats & par les Palatins qui s'étoient réfugiés, comme nous l'avons dit plus haut, dans le château de Vaccat. Le jour ſuivant nous établîmes notre camp, autant que la ſituation du terrain le comportoit, dans un vallon qui étoit comme environné de murailles, & qui n'avoit qu'une large iſſue, nous plantâmes tout autour des pieux auſſi pointus que des épées. Les ennemis qui virent cette manœuvre,

(*b*) Ammien les appelle *Jovii* & *Victores*. *Voyez la Notice de l'Empire*.

nous envoyerent des défilés qu'ils occupoient, une grêle de fleches, & nous accablerent d'injures, nous appellant perfides meurtriers d'un Prince infiniment eſtimable ; car ils avoient auſſi ouï dire par des transfuges, d'après un bruit vague, que Julien avoit été tué, par un Romain. Les eſcadrons ennemis, ayant ſur ces entrefaites forcé la porte Prétorienne, oſerent s'avancer juſqu'à la tente de Jovien ; mais ils furent vigoureuſement repouſſés, & perdirent beaucoup de monde, ſans compter les bleſſés. Nous quittâmes ce lieu, & occupâmes la nuit ſuivante Charcha : nous y fûmes en ſureté, parce que les levées de terre, qu'on avoit faites ſur le rivage pour empêcher les Sarraſins d'inſulter l'Aſſyrie, étant détruites, perſonne ne pouvoit, comme autrefois, attaquer nos troupes. Après avoir parcouru le premier de Juillet trente ſtades, nous arrivâmes à une ville nommée Dure ; nos bêtes de ſomme étoient fatiguées, & ceux qui les conduiſoient étant à pied & peu aguerris, une horde de Sarraſins les environna, & les auroit taillés en pieces, ſi notre cavalerie

légere ne fut pas volée à leur secours. Les Sarrasins nous en vouloient, par la raison que Julien ayant défendu qu'on leur donnât, comme autrefois, des récompenses & des gratifications, sur les plaintes qu'ils lui firent, il ne leur répondit autre chose, si ce n'est *qu'un Empereur guerrier & actif n'avoit que du fer & non de l'or à donner.* L'acharnement des Perses nous força à passer quatre jours dans cet endroit; car ils nous poursuivoient & retardoient notre marche par de fréquentes attaques; aussitôt que nous nous arrêtions pour combattre, ils ralentissoient le pas, & nous tourmentoient par ces retardemens. Déjà (car on aime dans les grands dangers à croire même des fictions, pourvu qu'elles nous flattent) le bruit se répandit que nous n'étions pas éloignés de nos frontieres; & l'armée demandoit à grands cris, qu'on lui permît de passer le Tigre. L'Empereur de concert avec les Généraux s'y opposa, & conjura les troupes, à la vue de ce fleuve dont la canicule enfloit les eaux, de ne pas s'exposer à ces gouffres funestes: il ajoutoit que le plus grand nombre ne

ſavoit pas nager, & que des corps d'ennemis s'étoient répandus de côté & d'autre ſur ſes bords. Mais cette demande redoublant malgré les refus, & le ſoldat qui faiſoit grand bruit, donnant lieu de craindre qu'il ne ſe portât à quelqu'extrémité, on permit à regret, aux Sarmates (*c*) ſeptentrionaux mêlés avec les Gaulois, de tenter les premiers le paſſage, afin que ſi la violence des eaux les emportoit, cet exemple triomphât de l'opiniâtreté du reſte de l'armée; & s'ils réuſſiſſoient, qu'on pût s'expoſer avec plus de confiance. On choiſit donc ceux qui ſavoient nager, & qui dans leur patrie avoient été élevés de leur enfance, à traverſer les rivieres. La nuit cachant ce deſſein, ils partirent tous à la fois, comme ſi on les eût lâchés d'une priſon, & ſe trouverent de l'autre côté du fleuve, bien plutôt qu'on ne l'eſpéroit. Ils firent un grand carnage des Perſes qui pleins de ſécurité,

(*c*) Les Freres Valois penſent qu'il faut lire *Germains* au lieu de *Sarmates*; & ils ſe fondent ſur ce qui ſera dit plus bas dans le Chapitre VIII; c'eſt que les Perſes ſe vengerent ſur les Romains, de la bruſque attaque qu'ils avoient eue à ſoutenir de la part des Germains.

s'étoient abandonnés au sommeil dans les postes qu'ils devoient garder; puis des mains & de leurs faies entortillées, ils donnerent le signal de leur succès. Nos troupes qui le virent de loin brûloient d'impatience de les suivre, & ne différerent que parce que les architectes promettoient de joindre les ponts avec des outres d'animaux qu'on avoit tués.

CHAPITRE VII.

La famine & la disette qu'éprouvoit l'armée, porte Jovien à faire avec Sapor une paix nécessaire, mais honteuse; il rend cinq Provinces, ainsi que Nisibe & Singare.

AU milieu de tous ces vains efforts, le Roi Sapor qui, lors même qu'il étoit éloigné, & depuis son arrivée, avoit appris par les rapports fideles de ses espions & des transfuges, les prodiges qu'avoient fait nos troupes, le carnage affreux de son monde & la

perte de ſes éléphans, ce qu'il ne ſe ſouvenoit pas lui être arrivé juſques-là, comprit que l'armée Romaine endurcie par des travaux continuels, ſeroit plus occupée, comme elle le diſoit, après la mort de ſon illuſtre Empereur, du ſoin de le venger, que de ſe conſerver, & qu'elle ne ſortiroit des dangers qui la menaçoient, que par une victoire complette, ou par un trépas honorable. Tout cela l'inquiétoit & l'alarmoit beaucoup; d'un côté nos ſoldats répandus dans les provinces pouvoient être raſſemblés ſans peine; de l'autre, les pertes conſidérables qu'il avoit eſſuyées rempliſſoient ſes gens de frayeur; il ſavoit encore que notre armée de la Méſopotamie n'étoit pas inférieure en nombre à celle que nous lui oppoſions dans ce moment. Ce qui ſur-tout accabloit ſon eſprit alarmé, c'étoit ces cinq cents ſoldats, qui après avoir traverſé le fleuve malgré la hauteur de ſes eaux, & égorgé les ſentinelles, exhortoient le reſte de leurs camarades à imiter leur courage.

Deux jours s'écoulerent miſérablement à eſſayer de conſtruire les ponts

que la violence des flots ne permit pas d'affermir, & à épuiser tous les vivres qu'on avoit; le soldat que la disette & le désespoir animoit, se disposoit à périr plutôt par le fer, que par une mort aussi honteuse que la faim. L'être suprême veilloit cependant sur nous, & les Perses dont le découragement s'étoit accru de jour en jour en voyant la supériorité que conservoient nos troupes dans presque tous les combats, envoyerent contre toute attente pour parler de paix, deux députés, le Surena & un autre grand Seigneur. Ils proposoient des conditions rudes & difficiles; ils disoient que leur maître par un principe d'humanité, permettoit au reste de notre armée de se retirer, si le César de concert avec ses Grands qui étoient avec lui, souscrivoit à ce qu'il exigeoit. Nous envoyâmes de notre côté Arinthée & le Préfet Sallustе: quatre jours que nous passâmes dans les tourmens d'une faim plus cruelle que la mort, s'écoulerent en pourparlers. Le temps de ces délibérations auroit certainement suffi, si le Prince désabusé étoit sorti insensiblement du pays ennemi, pour arri-

ver aux garnisons que nous avions dans la Cordouene, contrée fertile qui nous appartenoit, & d'où nous n'étions éloignés que de cent milles. Sapor s'obstina à vouloir qu'on lui rendît tout ce qui lui avoit été pris, à ce qu'il disoit, par Maximien; mais dans le fait il demandoit pour notre rançon les cinq provinces qui étoient au-delà du Tigre, savoir l'Arzane (*a*), la Moxoene (*b*) la Zabdicene (*c*), la Rehimene, & la Cordouene, avec quinze places fortes, outre Nisibe, Singare & le fort des Maures (*d*) qui est une place très-commode. Il valoit cent fois mieux combattre que d'accéder à une seule de ces propositions; mais la foule des flatteurs pressoit notre Prince timide; elle donnoit à entendre qu'on avoit lieu de craindre Procope, & assuroit que si Jovien ne hâtoit pas son retour, ce Général ne manqueroit

(*a*) Fait aujourd'hui partie du Gouvernement d'*Arzerum*, dans la Turquie Asiatique.

(*b*) Présentement *Moush*, dans le Gouvernement d'*Arzerum*.

(*c*) *Gezira*, dans le *Diar-beckr*.

(*d*) Présentement *Cafar-Tutha*, entre *Dara* & *Ras-Ain*, dans le Gouvernement de *Raca*.

pas à la nouvelle de la mort de Julien, d'exciter des troubles à l'aide des soldats qu'il avoit sous ses ordres, & qui n'avoient essuyé aucune fatigue. Jovien gagné par ces trop fréquentes insinuations, accorda tout de suite ce qu'on demandoit. Il n'obtint que difficilement que Nisibe & Singare passeroient aux Perses sans leurs habitans, & qu'il seroit permis à ceux des autres châteaux d'en sortir pour retourner dans nos places fortes. On ajouta à ces honteux accords une démarche aussi odieuse que funeste, ce fut de nous engager à refuser à Arsace, qui avoit toujours été notre fidele allié, le secours qu'il nous demandoit contre les Perses. Deux raisons portoient les ennemis à insister sur cet article; ils vouloient d'abord punir ce Prince de ce qu'il avoit, par l'ordre de Julien, détruit Chiliocome : ils vouloient encore se réserver la facilité de ravager l'Arménie ; aussi Arsace fut-il dans la suite pris vif, & les Parthes profitant des troubles & des dissensions, s'emparerent d'Artaxate (*e*), & de la

(*e*) On montre les ruines de cette place à trois milles d'*Erivan*, en Perse.

plus grande partie de l'Arménie qui confine la Médie. Pour empêcher qu'on ne contrevînt pendant la treve à ce honteux traité, on donna de part & d'autre pour ôtages des perſonnages de marque ; de notre côté, Remore, Victor & Bellovede, Tribuns de corps diſtingués dans nos troupes ; de celui des Perſes, Bineſes qui étoit un des premiers Seigneurs, & trois autres Satrapes eſtimés. La paix fut donc conclue & jurée pour trente ans. Nous prîmes une autre route, parce que les chemins qui bordoient le fleuve étoient rudes & raboteux, mais la faim & la ſoif nous tourmentoient toujours.

CHAPITRE VIII.

Les Romains passent le Tigre, & après avoir long-temps & cruellement souffert de disette, entrent enfin dans la Mésopotamie. Jovien regle tant bien que mal les affaires de l'Illyrie & des Gaules.

CETTE paix faite sous le spécieux prétexte d'humanité, devint funeste à une infinité de malheureux, qui affoiblis par la faim, & forcés par cela même à dérober la connoissance de leur marche, faute de savoir nager étoient engloutis par les flots, ou s'ils étoient assez heureux pour traverser le fleuve, ils se voyoient égorgés comme des troupeaux de bêtes, soit par les Sarrasins, soit par les Perses, (sur lesquels les Germains, comme nous venons de le dire, étoient brusquement tombés) ou enfin transportés fort loin, ils finissoient par l'esclavage. Dès que les trompettes donnerent ou-

vertement l'ordre de passer le fleuve, il n'est pas croyable avec quelle ardeur on s'exposa à ce danger; chacun se préféroit aux autres, & se hâtoit d'éviter des maux qui lui paroissoient terribles; les uns essayoient de retenir avec des claies d'osier légérement entrelacées, les bêtes de somme qui nageoient çà & là; d'autres étoient assis sur des outres, quelques-uns qui tentoient d'autres expédiens dans ce pressant danger, traversoient en rompant obliquement les flots. L'Empereur après avoir passé avec peu de monde sur ces petits bateaux qui étoient restés de la flotte que Julien fit brûler, résolut de les faire aller & revenir jusqu'à ce qu'on nous eût tous traversés. Enfin l'assistance céleste nous arrachant à bien des périls, nous atteignîmes tous, à la réserve des malheureux qui périrent dans le trajet, l'autre rive.

Au milieu des inquiétudes que nous causoient la crainte des maux qui nous menaçoient, nos coureurs nous rapporterent que les Perses jetoient fort loin de nous un pont pour tomber malgré la paix & le traité, sur nos malades & sur les bêtes de somme

qu'on laiſſoit marcher ſans précaution, depuis que les troubles avoient ceſſé; mais s'appercevant qu'ils étoient découverts, ils renoncerent à ce déteſtable projet. Lorſque nous nous vîmes délivrés de cette crainte, nous doublâmes le pas, & vînmes près de Hatra, ancienne ville ſituée au milieu d'un déſert, & abandonnée depuis long-temps. Trajan & Sévere, Princes guerriers, ayant eſſayé à diverſes repriſes de la détruire, y périrent preſque avec leurs armées, comme nous l'avons dit dans la vie de ces Princes. Nous apprîmes qu'il ne ſe trouvoit dans ces régions arides, & qui avoient ſoixante & dix lieues d'étendue, que de l'eau ſalée & fétide; & pour alimens, que de l'aurone, de l'abſynthe, de la ſerpentine, & d'autres herbes auſſi mauvaiſes; nous remplîmes donc d'eau douce nos vaſes, & après avoir tué nos chameaux & nos autres bêtes de charge, on en vint à ces alimens, tout dangereux qu'ils étoient. Au bout d'une marche de ſix jours, nous ne trouvâmes pas même de l'herbe, derniere reſſource dans les périls extrêmes: Caſſien, Duc de

la Méſopotamie, & le Tribun Mauricius qui avoient été envoyés pour procurer des vivres, nous joignirent à un château nommé Ur (*a*) en Perſan; ils portoient des proviſions qu'avoit conſervées en vivant avec épargne, l'armée qu'on avoit laiſſée ſous la conduite de Procope & de Sébaſtien. D'ici on envoya l'autre Procope Secrétaire, & Mémoride Tribun militaire, en Illyrie & en Gaule, pour annoncer la mort de Julien & l'élévation de Jovien à l'Empire. L'Empereur leur avoit ordonné, en les chargeant des Patentes de Général de l'infanterie & de la cavalerie qu'ils devoient remettre à Lucilien ſon beaupere, qui s'étoit retiré du ſervice, & qui vivoit alors à Sirmium, de l'engager à ſe rendre promptement à Milan pour y affermir les affaires, & ce qu'il craignoit ſur-tout, pour s'oppoſer aux incidens qui pourroient ſurvenir. A ces lettres il en avoit ajouté de ſecretes par leſquelles il conſeilloit à Lucilien de ſe faire accompagner par quelques perſonnes intelligentes & fidelles dont

(*a*) Strabon lui donne le nom d'*Orchi*, & Ptolomée celui d'*Orchoe*.

il pût se servir au besoin. Envoyant ensuite, avec beaucoup de sagesse, les marques de la dignité à Malarich qui étoit alors en Italie chargé d'affaires particulieres, il l'éleva à la place de Jovin au grade de Général dans les Gaules ; par là il écarta d'un côté un homme d'un grand mérite, & de l'autre il compta que Malarich le regardant comme l'auteur d'une fortune à laquelle sa médiocrité ne lui auroit jamais permis d'aspirer, n'en auroit que plus de zele pour l'affermir sur son trône encore chancelant.

Il ordonna à ceux qu'il envoya pour exécuter ces commissions, d'exalter tout ce qui s'étoit passé, & de s'accorder à répandre de tous côtés la nouvelle que l'expédition des Parthes étoit heureusement terminée : il voulut aussi que marchant nuit & jour, ils remissent le plutôt possible les lettres du nouvel Empereur aux Gouverneurs des provinces & des troupes ; qu'après s'être informés sous main des dispositions de chacun, ils revinssent au plus vîte lui en faire rapport, afin qu'instruit de ce qui se passoit dans les régions éloignées, il

pût aviſer à des moyens ſûrs & prudens d'aſſurer ſa dignité. Mais l'hiſtoire lamentable de nos déſaſtres précédant ces meſſagers, voloit en quelque ſorte par les provinces & par les contrées ; les habitans de Niſibe furent ſur-tout atterrés en apprenant que leur ville étoit abandonnée à Sapor ; ils ne pouvoient que redouter la colere & le reſſentiment de ce Prince, au reſſouvenir de ce qu'il avoit perdu toutes les fois qu'il avoit attaqué cette place. Il étoit inconteſtable que ſans la ſituation avantageuſe & la bonté des murailles de cette ville, toutes les parties orientales de l'Empire auroient ſubi le joug des Perſes. Au milieu des alarmes que leur cauſoient les maux qui les menaçoient, ils avoient pourtant ce foible eſpoir, c'eſt que l'Empereur, ou de lui-même, ou touché par leurs inſtances, ſe détermineroit à conſerver leur ville, comme la barriere la plus forte de l'Orient.

Tandis que ces divers bruits ſe répandoient par-tout, le peu de vivres qu'on avoit amenés, comme nous l'avons dit, à l'armée, étant conſu-

més, nous nous ſerions vus réduits à manger de la chair humaine, ſi celle des bêtes que l'on tua n'avoit pas duré quelque temps; cette diſette fit auſſi qu'on ſe débarraſſa de la plus grande partie de ſes armes & du bagage. Car nous ſouffrîmes une ſi grande faim, que ſi l'on trouvoit par haſard (ce qui arrivoit bien rarement) un boiſſeau de farine, on en donnoit au moins dix pieces d'or (*b*). Nous vînmes de là à Thilſaphata; Sébaſtien, Procope, & les chefs des troupes, chargés du ſoin de défendre la Méſopotamie, s'y rendirent comme l'exigeoit la circonſtance; ils furent gracieuſement accueillis, & nous accompagnerent. Nous hâtâmes notre marche, & découvrîmes avec plaiſir Niſibe; l'Empereur établit ſon camp hors de la ville; une foule innombrable de peuple le conjura d'y entrer & de

(*b*) L'*aureus* ou *denier d'or*, valoit vingt-cinq drachmes; en comptant la drachme ou le denier d'argent à trois gros de notre monnoie, le boiſſeau auroit coûté trente & un rixdaler & ſix gros. Il faut obſerver que la valeur des *aurei*, varia. Du temps d'Aurélien on ne frappoit que quarante *aurei* d'une livre d'or, & ſous Juſtinien ſeptante-deux. *Voyez Pitiſcus & Gronovius ſur Gell. Liv. I, Chap. 19.*

loger au palais ſelon l'uſage des Princes; il le refuſa obſtinément, rougiſſant ſans doute de voir une ville imprenable paſſer ſous ſes yeux au pouvoir d'ennemis irrités.

Sur le ſoir Jovien, le premier des Secrétaires & le même qui au ſiege de Majozamalcha ſortit avec quelques-uns de ſes camarades par une mine, fut arraché de table, conduit à l'écart & précipité dans un puits ſec, où il fut accablé ſous une quantité de pierres: vraiſemblablement parce qu'à la mort de Julien il fut nommé par un petit nombre, comme digne de ſuccéder à ce Prince, & que depuis l'élévation de Jovien il ne mit pas aſſez de prudence dans ſa conduite, car il murmuroit de ce qui s'étoit paſſé, & régaloit quelquefois les ſoldats.

CHAPITRE IX.

Bineſe, Seigneur Perſan, reçoit des mains de Jovien, la ville imprenable de Niſibe; les habitans quittent avec douleur leur patrie, & ſe retirent à Amide. Selon le traité on aſſigne cinq Provinces, avec la ville de Singar, & ſeize Châteaux.

LE lendemain Bineſes qui étoit, comme on l'a déjà dit, un des premiers Officiers du Roi, ſe hâtant d'exécuter les ordres de ſon maître, demanda avec inſtance qu'on ſatisfît aux accords; & avec la permiſſion de Jovien, il entra dans la ville, arbora ſur la citadelle l'étendard de ſa nation, annonça aux habitans la déplorable nouvelle de leur expatriation, & auſſitôt leur ordonna à tous de ſortir. Ces malheureux demanderent à mains jointes qu'on ne les forçât pas à ſe retirer, qu'ils s'engageoient à défendre ſeuls cette place; qu'ils n'exigeoient pas même qu'on leur fournît des ſoldats

ou des vivres, & qu'ils comptoient ſur la providence qui les avoit plus d'une fois protégés en pareille occaſion. Les gens diſtingués auſſi bien que le peuple, faiſoient la même priere, mais c'étoit frapper l'air; l'Empereur qui avoit d'autres ſujets de crainte, allégua qu'il ne vouloit pas ſe rendre coupable de parjure. Alors Sabinus qui tenoit par ſa naiſſance & par ſes richeſſes le premier rang parmi les habitans, dit avec vivacité, que Conſtance vaincu quelquefois dans les guerres furieuſes qu'il avoit faites aux Perſes, & réduit à fuir avec un petit nombre des ſiens juſqu'à Hibita, place peu ſûre, s'étoit vu réduit à ſe contenter du pain que lui avoit préſenté une vieille payſanne: qu'il n'avoit cependant rien perdu de ſes provinces juſqu'à ſa mort; & que Jovien abandonnoit dès le commencement de ſon regne le boulevard, qui avoit toujours défendu ces contrées. A la fin tous ces diſcours ne faiſant rien ſur le Prince, qui prétexta toujours la religion du ſerment, un certain Avocat, nommé Silvanus, au moment où Jovien accepta la couronne qu'il avoit

refusée quelque temps, s'écria courageusement : *Prince, puissent les autres villes qui vous restent vous couronner de même.* Ces paroles irriterent si fort l'Empereur, qu'il ordonna que les habitans déjà au désespoir de la situation présente des affaires, évacuassent la ville dans trois jours. On établit des exécuteurs qui menaçoient de mort ceux qui différeroient de sortir, & la place fut remplie de deuil & de gémissemens. Un cri général de douleur retentit de tous côtés : ici c'étoit une femme illustre qui s'arrachoit les cheveux en quittant la ville qui l'avoit vue naître, là une mere privée de ses enfans ou de son époux, se voyoit chassée loin de leurs tombeaux ; cette troupe de malheureux arrosoit de ses larmes les poteaux & les seuils de leurs demeures. Depuis ce moment les rues furent remplies de fuyards. Plusieurs se hâtoient d'enlever, comme s'ils les eussent volées, leurs propres richesses qu'ils comptoient de transporter sur des chariots ; la disette de chevaux fit qu'on abandonna beaucoup de meubles précieux.

Fortune de l'Empire, on peut à bon droit

droit vous reprocher que, tandis qu'il falloit à l'Etat ébranlé par d'affreuſes tempêtes un chef habile, vous en avez confié la conduite à un jeune homme, qu'il ſeroit auſſi injuſte de louer que de blâmer, puiſqu'il ne s'étoit fait connoître juſqu'alors par aucune action brillante en ce genre. Ce qui affligea ſenſiblement les gens de bien, c'eſt que la crainte d'avoir un rival, & que quelque téméraire ne formât dans les Gaules & dans l'Illyrie, ce qui étoit déjà plus d'une fois arrivé, des projets d'élévation, lui fit pour hâter ſon retour commettre, ſous le prétexte d'éviter un parjure, l'indigne action de livrer Niſibe, qui déjà du temps de Mithridate, avoit puiſſamment défendu aux Perſes l'entrée de l'Orient; car on ne trouvera jamais dans nos annales qu'aucun Empereur, ou Conſul, ait cédé depuis notre origine la moindre partie de nos terres à un ennemi; & ce fut toujours, non pour des Provinces recouvrées, mais pour des acquiſitions ajoutées au Domaine de la République, qu'on accorda les honneurs du triomphe. De-là vient qu'on les refuſa à P. Scipion qui recon-

quit l'Eſpagne, à Fulvius qui vainquit Capoue dans une longue guerre, & à Opimius qui après pluſieurs combats força à ſe rendre les Fregellans (*a*), qui étoient alors des ennemis très-dangereux. Nos annales nous diſent encore que des traités honteux qu'avoit extorqué la néceſſité, furent rompus, & que les guerres recommencerent auſſi-tôt, quoique les deux partis euſſent confirmé ces accords par le ſerment : par exemple, lorſque nos légions ſubirent anciennement le joug dans le pays des Samnites (*b*) aux fourches caudines ; lorſqu'Albinus traita indignement de la paix dans la Numidie, & qu'on abandonna aux Numantins, Mancinus auteur d'une convention honteuſement précipitée. Après qu'on eut donc fait ſortir les habitans, livré la ville & envoyé le Tribun Conſtance pour remettre aux Seigneurs Perſans, les forts & les pays dont on étoit convenu, Procope fut chargé d'accompagner le corps de Julien & de l'inhumer ainſi qu'il l'avoit

(*a*) *Voyez Valere-Maxime, Liv. II, Ch. 8, §. 4, 5.*
(*b*) *Voyez Flor. Liv. I, Ch. 16; II, Chap. 18.*

TABLE
DES CHAPITRES
DU TOME SECOND.

LIVRE XX.

CHAP. I. *Le Général Lupicin est envoyé avec une armée dans la Grande-Bretagne, pour s'opposer aux incursions des Pictes & des Ecossois*, pag. 1
CHAP. II. *Ursicin, Général d'infanterie, qui étoit de la suite de l'Empereur, est calomnié & congédié*, 3
CHAP. III. *Eclipse de soleil : de deux soleils : des causes des éclipses de lune & de soleil, ainsi que des phases & autres changemens de la lune*, 5
CHAP. IV. *Les soldats Gaulois que Constance veut détacher de Julien & faire servir en Orient contre les Perses, forcent ce jeune Prince qui hivernoit à*

Paris, à prendre le nom d'Auguſte, 10
CHAP. V. *Julien Auguſte harangue ſes troupes*, 19
CHAP. VI. *Sapor aſſiege, prend & raſe Singare ; les habitans ſont menés en Perſe avec la cavalerie auxiliaire, & deux légions qui défendoient la ville*, 23
CHAP. VII. *Sapor s'empare de Bezabde, ville défendue par trois légions ; il la répare & y met une garniſon & des vivres. Ce Prince attaque encore Virta, mais ſans ſuccès*, 27
CHAP. VIII. *Julien Auguſte écrit à Conſtance Auguſte, & l'inſtruit de ce qui s'eſt paſſé à Paris*, 34
CHAP. IX. *Conſtance Auguſte ordonne à Julien de ſe contenter du nom de Céſar ; les légions Gauloiſes s'y oppoſent unanimement*, 43
CHAP. X. *Julien Auguſte tombe à l'improviſte au-delà du Rhin ſur les Francs ſurnommés Attuaires ; il en tue un grand nombre, en fait pluſieurs priſonniers, & donne la paix au reſte*, 47
CHAP. XI. *Conſtance Auguſte aſſiege avec toutes ſes forces Bezabde ; mais il ſe retire ſans avoir rien fait*, 49

LIVRE XXI.

CHAP. I. *Julien Auguſte célebre à Vienne la cinquieme année de ſon regne. Il apprend que Conſtance mourra bientôt. Des divers moyens de connoître l'avenir*, 63

CHAP. II. *Julien Auguſte étant à Vienne, feint pour gagner le peuple, d'être Chrétien ; & va un jour de fête dans un temple prier Dieu publiquement*, 69

CHAP. III. *Vadomaire, Roi des Allemands, rompt le traité, envoie des pillards ſur nos frontieres, tue un petit nombre de nos gens & le Comte Libinon*, 71

CHAP. IV. *Julien Auguſte après avoir ſurpris une lettre de Vadomaire, le fait ſaiſir dans un feſtin : il maſſacre enſuite une partie des Allemands, en fait quelques-uns priſonniers, & accorde la paix au reſte*, 74

CHAP. V. *Julien Auguſte harangue ſes troupes & leur fait approuver ſon projet de faire la guerre à Conſtance*, 77

CHAP. VI. *Conſtance épouſe Fauſtine : il augmente ſon armée & s'attache par*

des préſens les Rois d'Arménie & d'Hibérie, 82

CHAP. VII. *Conſtance Auguſte qui étoit alors à Antioche, retient l'Afrique dans le devoir par le miniſtere de Gaudence le Secrétaire : il paſſe l'Euphrate avec ſon armée & ſe rend à Edeſſe*, 86

CHAP. VIII. *Julien Auguſte après avoir mis ordre aux affaires des Gaules, ſe rend ſur les bords du Danube, & fait prendre les devants à un corps de ſes troupes par l'Italie & par les Rhéties*, 89

CHAP. IX. *Taurus & Florentius, Conſuls & Préfets du Prétoire, fuient à l'approche de Julien, l'un par l'Illyrie, l'autre par l'Italie. A. Lucilien, Général de la cavalerie, qui ſe diſpoſoit à réſiſter, eſt ſurpris & mené à Julien*, 91

CHAP. X. *Julien Auguſte s'empare de Sirmium, capitale de l'Illyrie occidentale, & de la garniſon qui y étoit : il occupe le pas de Sucques & écrit contre Conſtance au Sénat*, 94

CHAP. XI. *Deux légions qui s'étoient rangées à Sirmium ſous les drapeaux de Julien, ayant été envoyées dans les Gaules, s'emparent, du conſentement des*

ordonné dans le fauxbourg de Tarſe. Procope, auſſi-tôt qu'il ſe fut acquité de ce devoir, diſparut ; & malgré les ſoins qu'on ſe donna pour découvrir ſa retraite, il ne parut que long-temps après devant Conſtantinople, revêtu de la pourpre.

CHAPITRE X.

Jovien qui craint les entrepriſes qu'on peut former en Syrie, en Cilicie, en Cappadoce & dans la Galatie, accélere ſa marche ; il prend à Ancyre le Conſulat avec ſon fils Varronien qui étoit encore enfant ; peu après il expire de mort ſubite à Dadaſtane.

LES affaires étant ainſi terminées, nous nous mîmes en marche, & arrivâmes à Antioche. Comme ſi le ciel étoit courroucé, on n'y vit pendant pluſieurs jours, qu'une foule de choſes effrayantes ; les experts aſſurerent que ces prodiges annonçoient des événemens déplorables ; car la ſtatue du Céſar Maximien, qui eſt dans le veſ-

tibule du château, perdit tout à coup la ſphere d'airain faite en façon de globe, qu'elle tenoit à la main. Les ſolives de la chambre du conſeil firent un bruit effroyable ; il apparut de temps en temps des cometes, ſur la nature deſquelles les Phyſiciens raiſonnent diverſement. Les uns penſent qu'on les nomme ainſi, parce que les feux tors comme des cheveux qu'elles répandent ; ne ſont autre choſe qu'un amas de quantité d'étoiles ; d'autres prétendent que ce ne ſont que des exhalaiſons arides qui s'élevent peu à peu à une certaine hauteur de la terre & s'enflamment. Ceux-ci croient que les rayons du ſoleil arrêtés dans leur cours par un nuage épais qui les empêche de ſe propager, forment par leur mélange avec ce corps opaque une lumiere qui ſemble compoſée d'étoiles. Quelques-uns ſont dans l'idée, que ce phénomene n'a lieu, que lorſqu'un nuage élevé plus que de coutume, brille des feux éternels du ſoleil dont il eſt voiſin ; ou que ce ſont des aſtres ſemblables aux autres, mais dont nous ignorons le temps marqué de leur lever, ou de leur coucher. Les écrits

Antioche ; sur la route, il assigne des sommes aux habitans de Nicomédie pour réparer leur ville, & s'occupe à Ancyre des affaires civiles, 179

CHAP. X. *Julien durant l'hiver qu'il passe à Antioche, rend la justice & ne greve personne pour la religion,* 186

CHAP. XI. *Les païens d'Alexandrie traînent à la campagne George Evêque de cette ville, ils le mettent en pieces & le brûlent impunément avec deux autres de ses collegues,* 189

CHAP. XII. *Julien se prépare à faire la guerre aux Perses ; dévoué comme il l'étoit aux Aruspices & aux Augures, il consulte les Oracles, & égorge des victimes sans nombre, pour savoir quelle seroit l'issue de cette guerre,* 193

CHAP. XIII. *Julien attribue injustement aux Chrétiens l'incendie du temple d'Apollon à Daphné : il fait fermer la grande Eglise à Antioche,* 197

CHAP. XIV. *Julien Auguste sacrifie à Jupiter sur le mont Casius ; motifs qui le porterent à écrire son Misopogon contre les habitans d'Antioche,* 199

CHAP. XV. *Description des affaires d'E-*

gypte, du Nil, du Crocodile, de l'ibis, & des pyramides, 204
CHAP. XIV. *Des cinq Provinces de l'Egypte & des villes célebres qu'elle renferme,* 216

LIVRE XXIII.

CHAP. I. *Julien entreprend inutilement de rebâtir le temple de Jérusalem, détruit depuis long-temps,* 225
CHAP II. *Arsace, Roi d'Arménie, reçoit l'ordre de se préparer à la guerre contre les Perses. Julien passe l'Euphrate avec son armée & les troupes auxiliaires des Scythes,* 229
CHAP. III. *De petits Rois Sarrasins offrent des secours & une couronne d'or à Julien qui traversoit la Mésopotamie ; la flotte Romaine forte de onze cents voiles, arrive & couvre l'Euphrate,* 233
CHAP. IV. *Description des machines propres à l'attaque des murailles, telles que la balliste, le scorpion, l'onagre, le belier, l'hélépole,* 238
CHAP. V. *Julien Auguste passe près de Cercusium avec toutes ses troupes, le*

chant où ſe ſauver, avoit été caché par ſon hôte Primitivus.

A ces triſtes nouvelles ils en ajouterent une agréable ; c'eſt qu'il arrivoit des ſoldats envoyés par Jovin, de ceux qu'on nomme en termes militaires chefs des écoles, pour déclarer que l'armée Gauloiſe ſe ſoumettoit avec joie à l'empire de Jovien. Sur cela Valentinien qui étoit revenu avec eux, fut nommé chef de la ſeconde école des Scutaires, & Vitalien fut mis dans le corps des Gardes, il étoit ſoldat parmi les Erules ; long-temps après il fut élevé à la dignité de Comte, mais il fit mal ſes affaires dans l'Illyrie. Arinthée fut auſſitôt député dans les Gaules, avec des lettres pour Jovin, dont il devoit occuper & remplir avec fermeté le poſte : il lui fut encore ordonné de punir l'auteur du trouble, & d'envoyer chargés de chaînes à la cour, ceux qui avoient trempé dans la ſédition. Ces arrangemens que les circonſtances ſembloient demander, ayant été faits ; l'Empereur donna audience dans Aſpune, petite ville de la Galatie, aux ſoldats Gaulois. On les admit

dans le conseil, & favorablement accueillis à cause des bonnes nouvelles qu'ils portoient, ils furent récompensés & renvoyés à leurs drapeaux. Jovien se rendit ensuite à Ancyre (*d*), où après les préparatifs nécessaires vu les circonstances, il entra dans le Consulat, s'associant son fils Varronien qui étoit extrêmement jeune. Les cris que fit cet enfant pendant qu'on le portoit, selon l'usage, dans la chaire curule, furent un présage de ce qui arriva peu après.

Il parut depuis ce moment que Jovien se hâtoit d'approcher à grands pas du terme qui devoit finir sa carriere. Car étant arrivé à Dadastane (*e*) ville qui sépare la Bithynie de la Galatie, il fut trouvé mort dans la nuit, ce qui donna lieu à plusieurs soupçons. On dit qu'il périt de l'odeur de la chaux dont on avoit fraîchement enduit sa chambre à coucher, ou de la vapeur de charbons allumés, ou d'une indigestion, causée par une

(*d*) Aujourd'hui *Angoura* ou *Angouri*, dans l'Anatolie ; c'est aux environs de cette ville que Bajazet fut vaincu & fait prisonnier, en 1401, par Timur.

(*e*) Elle étoit sur le fleuve Sangarius.

des Philoſophes fourniſſent encore pluſieurs autres opinions ſur ces corps ; nous les paſſerons ſous ſilence, pour ne pas embarraſſer le cours de notre narration.

Jovien s'arrêta quelque temps à Antioche ; accablé du poids de diverſes affaires, il ſouhaita ardemment de quitter cette ville : n'épargnant donc ni les troupes, ni les chevaux, il en partit au fort de l'hiver, malgré les préſages peu favorables, dont nous avons parlé, pour venir à Tarſe (*a*) ville célebre de la Cilicie ; nous en avons rapporté plus haut l'origine. Il continua ſa route avec une extrême diligence & réſolut d'orner le tombeau de Julien qui étoit derriere les murailles, & ſur le chemin qui conduit aux défilés du mont Taurus. Si on y eût bien penſé, on n'auroit pas choiſi le Cydne, tout agréable & belle que ſoit cette riviere, pour arroſer la cendre de Julien, & éterniſer la mémoire de ſes hauts faits, mais plutôt le Tibre qui traverſe la ville éternelle, & qui baigne les monumens des Dieux de nos ancêtres. Jovien quit-

(*a*) *Tarſous*, dans la Caramanie.

tant Tarſe, ſe rendit à grandes journées à Tyane (*b*), ville de la Cappadoce ; Procope le Secrétaire & Mémoride le Tribun vinrent à ſa rencontre, ils lui raconterent ce qui s'étoit paſſé, & d'abord en ſuivant l'ordre des événemens ils dirent ; que Lucilien arrivé à Milan avec Seniachus & Valentinien Tribuns qu'il avoit pris avec lui, ayant appris que Malarich refuſoit la charge qu'on vouloit lui donner, s'étoit promptement réfugié à Rheims : que là, ſortant des bornes de ſa charge, il avoit mal à propos, & comme ſi l'on étoit en pleine paix, voulu rechercher les comptes du cidevant Actuaire (*c*) ; que celui-ci qui ſe ſentoit coupable, s'étoit réfugié aux drapeaux, avoit feint que Julien vivoit encore, & qu'un homme médiocre cherchoit à innover ; par cette ruſe il échauffa les troupes qui tuèrent Lucilien & Seniachus ; que Valentinien (le même qui peu après fut Empereur), tout tremblant & ne ſa-

(*b*) On ne connoît pas actuellement l'emplacement de Tyane.

(*c*) Sorte de Commis qui dans les armées Romaines diſtribuoit les vivres aux ſoldats.

habitans, de la ville d'Aquilée & en ferment les portes à Julien, 99

CHAP. XII. *On fait le siege d'Aquilée qui étoit dans le parti de Constance. A la nouvelle de la mort de ce Prince la place se rend à Julien,* 101

CHAP. XIII. *Sapor rentre dans ses états avec son armée, parce que les auspices n'étoient pas favorables. Constance Auguste sur le point de marcher contre Julien, harangue ses troupes à Hiérapolis,* 111

CHAP. XIV. *Présages de la mort de Constance,* 118

CHAP. XV. *Constance Auguste meurt à Mopsucrene en Cilicie,* 120

CHAP. XVI. *Vertus & vices de Constance Auguste,* 123

LIVRE XXII.

CHAP. I. *Julien Auguste qui craint Constance Auguste, s'arrête dans la Dace & consulte secrétement les Aruspices & les Augures,* 131

CHAP. II. *A la nouvelle de la mort de Constance Auguste, Julien traverse les Thraces, entre tranquillement dans*

Conſtantinople, & obtient ſans combat l'Empire Romain, 133

CHAP. III. *On condamne quelques Officiers de Magnence, les uns à tort, les autres avec équité,* 135

CHAP. IV. *Julien Auguſte chaſſe de la Cour tous les eunuques, les barbiers & les cuiſiniers. Vices des Officiers du Palais, & abus de la diſcipline militaire,* 140

CHAP. V. *Julien profeſſe publiquement le culte des Dieux auquel il avoit juſques-là vaqué en ſecret, & tâche de mettre aux priſes les Evêques Chrétiens,* 144

CHAP. VI. *Julien ſe débarraſſe avec adreſſe de pluſieurs plaideurs Egyptiens qui l'importunoient, & les force à retourner chez eux,* 146

CHAP. VII. *Julien, pendant qu'il eſt à Conſtantinople, décide dans le Palais pluſieurs queſtions de droit ; il s'occupe des Thraces, & reçoit des Ambaſſadeurs de diverſes nations étrangeres,* 148

CHAP. VIII. *Deſcription des Thraces, du Golfe Pontique, des pays & des nations qui environnent le Pont,* 152

CHAP. IX. *Julien Auguſte augmente & embellit Conſtantinople ; il ſe rend à*

trop grande quantité d'alimens, dont il s'étoit surchargé. Il mourut âgé de trente trois ans. Sa fin fut pareille à celle de Scipion Emilien (*a*), & nous trouvons qu'on n'a pas plus fait de recherches sur la mort de l'un que sur celle de l'autre. Il marchoit pesamment, avoit un air fort gai, & les yeux bleus ; sa taille étoit si haute & si épaisse, qu'on fut long-temps à trouver des vétemens royaux qui s'y ajustassent. Il avoit pris Constance pour modele & s'occupoit quelquefois de choses sérieuses l'après midi. Il s'amusoit souvent à badiner en public avec ses courtisans. Il aimoit la religion chrétienne ; il lui accorda même quelquefois des distinctions, & quoiqu'il n'en eût qu'une connoissance médiocre, il témoigna son penchant pour elle, par les postes qu'il accorda à quelques-uns de ceux qui la professoient ; il mangeoit beaucoup, & s'abandonnoit au vin & aux femmes ; peut-être la décence qu'on doit au trône, l'eût-elle corrigé dans la suite de ces vices. Le bruit courut que

(*f*) *Voyez Valere-Maxime, Liv. VIII, §. 4; Velleius Paterculus, II, §. 4.*

Varronnien ſon pere avoit été long-temps auparavant, averti en ſonge de cet événement, & qu'il en fit part à deux de ſes intimes amis, ayant ajouté qu'on lui déféreroit le Conſulat; mais s'il obtint l'un, il manqua l'autre; car il mourut avant de voir ſon fils dans l'élévation, où il apprit qu'il étoit; & comme il avoit été prédit en ſonge à ce vieillard qu'une dignité conſidérable étoit réſervée à ſon nom, ſon petit-fils Varronien encore enfant fut déclaré Conſul avec ſon pere Jovien.

Note. L'édition de *Gronovius* que j'ai ſuivie, indique pour ce livre onze ſommaires de chapitres, tandis qu'il n'y en a réellement que dix.

Fin du Tome ſecond.

fleuve Aboras sur un pont de bateaux, & harangue son armée ; 244
CHAP. VI. *Description des dix-huit principales Provinces du Royaume de Perse, des villes de chacune de ces Provinces, & des mœurs de cette Nation,* 255

LIVRE XXIV.

CHAP. I. *Julien entre en Assyrie avec son armée, & met le feu au fort Anatha qui s'étoit rendu à lui,* 299
CHAP. II. *Julien, tantôt laissant des villes & des forts sans les attaquer, tantôt en brûlant d'autres, soumet Pirisabore & y met le feu,* 306
CHAP. III. *Julien, pour récompenser les soldats, leur promet à chacun cent deniers ; & comme ils paroissent mépriser un aussi chétif présent, il les rappelle à la raison par un discours plein de sens,* 316
CHAP. IV. *La ville de Maogamalcha est attaquée & prise par les Romains,* 322
CHAP. V. *Les Romains attaquent & mettent en feu un château très-fort par son assiette & par ses ouvrages,* 334

CHAP. VI. *Julien tue dans un combat où il ne perd que soixante & dix hommes, deux mille cinq cents Perses ; il harangue son armée & distribue plusieurs couronnes,* 339

CHAP. VII. *Julien rebuté du siege de Ctésiphon, fait brûler tous ses vaisseaux & s'éloigne du fleuve,* 346

CHAP. VIII. *Julien ne pouvant, ni construire des ponts, ni joindre une partie de son armée, se détermine à retourner par la Cordouene,* 349

LIVRE XXV.

CHAP. I. *Les Perses attaquent les Romains qui étoient en marche, & sont vigoureusement repoussés,* 353

CHAP. II. *L'armée éprouve la disette de blé & de fourrage. Julien est effrayé par des prodiges,* 360

CHAP. III. *L'Empereur qui avoit oublié sa cuirasse, se jette imprudemment dans la mêlée pour repousser les Perses qui l'assaillent de tous côtés ; il est percé d'un coup de javelot, & porté dans sa tente,* 364

CHAP. IV. *Vertus & vices de Julien. Sa figure & sa taille*, 373
CHAP. V. *Jovien, Primicere des Gardes, est tumultuairement élu Empereur*, 383
CHAP. VI. *Les Romains qui se hâtent de quitter la Perse, sont fréquemment attaqués, pendant leur marche, par les Perses & par les Sarrasins, qui sont obligés de se retirer après avoir beaucoup perdu*, 387
CHAP. VII. *La famine & la disette qu'éprouvoit l'armée, porte Jovien à faire avec Sapor une paix nécessaire, mais honteuse ; il rend cinq Provinces, ainsi que Nisibe & Singare*, 392
CHAP. VIII. *Les Romains passent le Tigre, & après avoir long-temps & cruellement souffert de disette, entrent enfin dans la Mésopotamie. Jovien regle tant bien que mal les affaires de l'Illyrie & des Gaules*, 398
CHAP. IX. *Binese, Seigneur Persan, reçoit des mains de Jovien, la ville imprenable de Nisibe ; les habitans quittent avec douleur leur patrie, & se retirent à Amide. Selon le traité on assigne cinq Provinces, avec la ville de Singare, & seize Châteaux*, 406

CHAP. X. *Jovien qui craint les entrepriſes qu'on peut former en Syrie, en Cilicie, en Cappadoce, & dans la Galatie, accélere ſa marche ; il prend à Ancyre le Conſulat avec ſon fils Varronnien qui étoit encore enfant ; peu après il expire de mort ſubite à Dadaſtane,* 411

John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
153.6
v.2